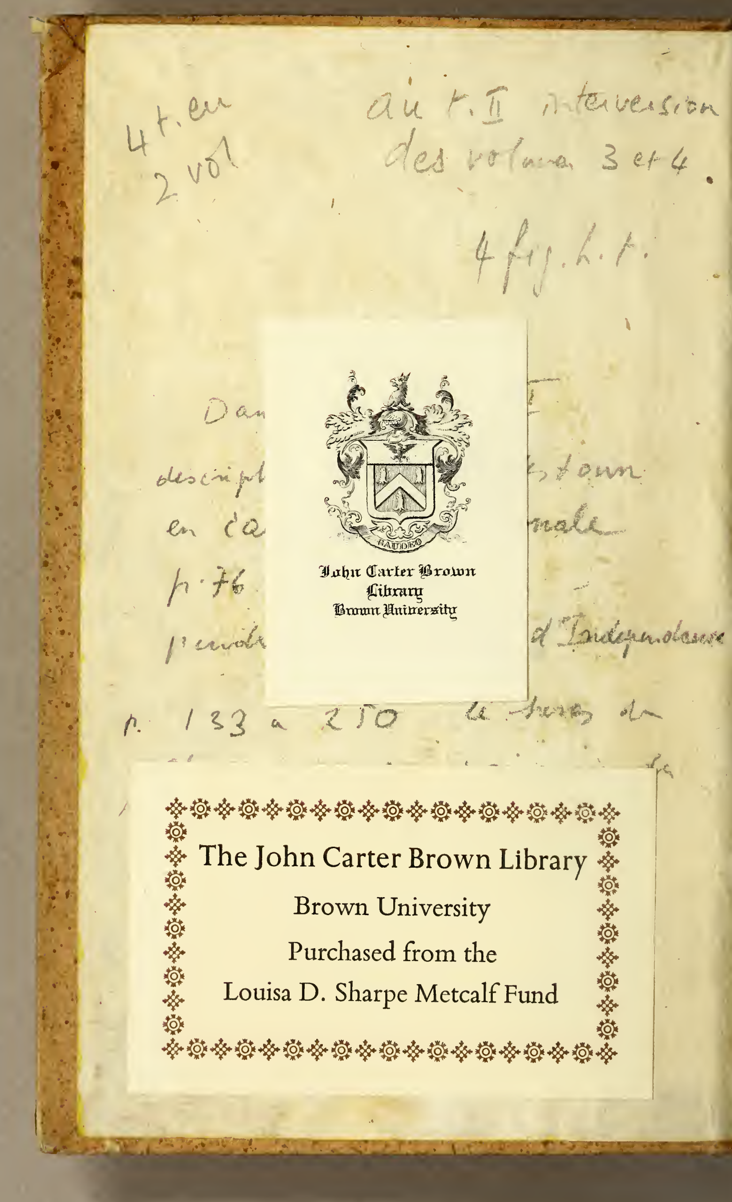



4 t. en
2 vol
au t. II interversion
des volumes 3 et 4.
4 fig. h. t.
John Carter Brown
Library
Brown University
GAUDEO
The John Carter Brown Library
Brown University
Purchased from the
Louisa D. Sharpe Metcalf Fund

a1 5/
67 10/ [illegible]

HISTOIRE
DE
NED EVANS.


RPJCB

Pag. 12. *Tom. 1^r.*



Ned tenoit dans ses bras une jeune Beauté qui n'avoit pas plus de 17 ans.

Challiou. *Mariage.*

HISTOIRE
DE NED EVANS;
TRADUIT DE L'ANGLAIS.

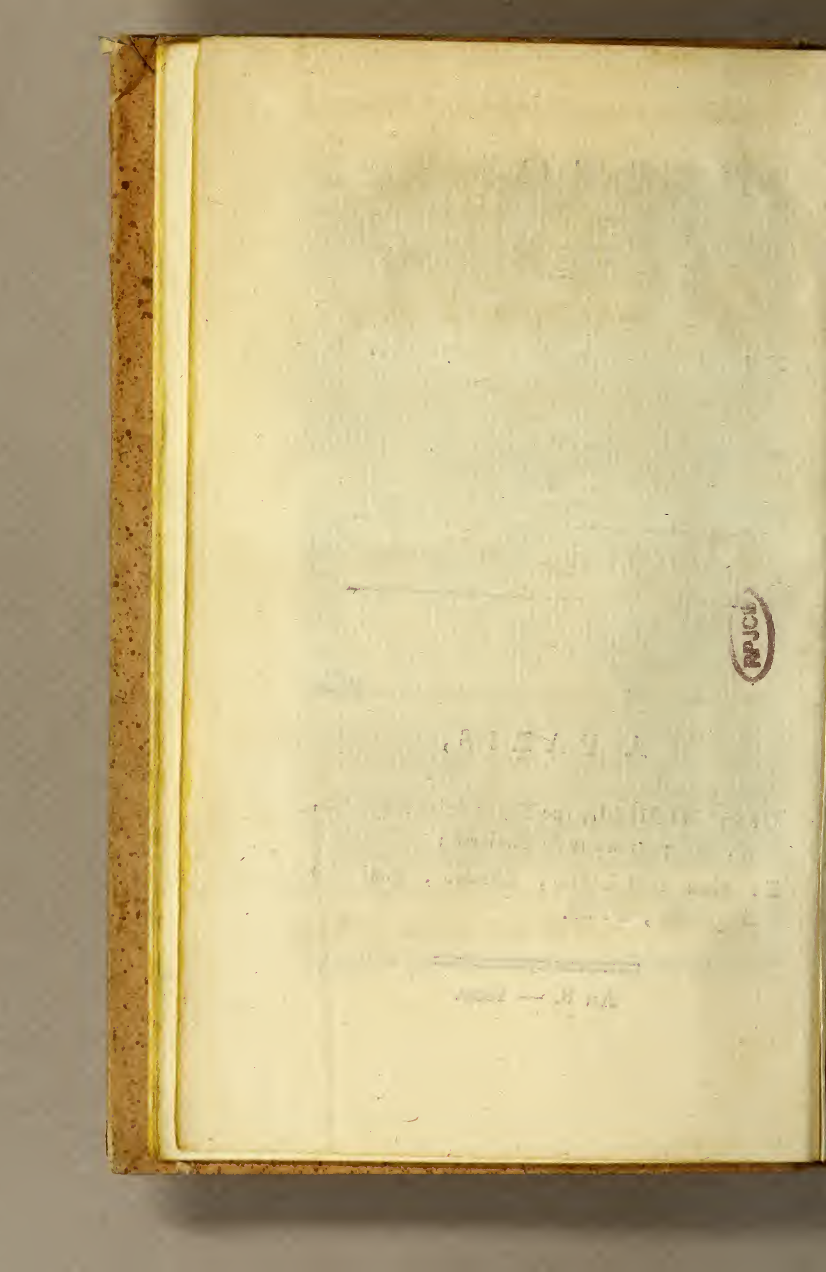
TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez MICHEL, rue Neuve Saint-Augustin, n°. 22, près la rue de Choiseul;

Et chez BILLOIS, libraire, quai des Augustins, n°. 32.

An 8. — 1800.



HISTOIRE
DE
NED EVANS.

CHAPITRE PREMIER.

DANS une des solitaires vallées du comté de Caernarvon, vivoient l'honorable M. Evans, et sa respectable femme. Leur humble, mais hospitalière, demeure étoit défendue contre les vents froids du nord, par les hautes montagnes de Penmanmawr; une eau, plus pure que le cristal, serpentoit près de son habitation à travers les rochers, que le tems et les torrens d'hiver avoient détachés des montagnes voisines; ici elle couloit en murmurant sur des tapis de verdure;

plus loin elle s'échappoit en mugissant, et formoit des cascades dont les vapeurs rafraîchissoient le jardin de M. Evans. De nombreux troupeaux, dont la blancheur le disputoit à la neige, bondissoient dans la plaine, et leur doux bêlement se mariant au murmure des ruisseaux, formoit une mélodie champêtre que l'art s'efforceroit en vain d'imiter. M. Evans demeuroit dans le pays de Galles depuis 18 ans; il y desservoit une cure dont le titulaire touchoit exactement les revenus. Ce dernier n'avoit vu qu'une seule fois ses paroissiens; ceux-ci avoient élevé quelques difficultés sur ses dîmes; il plaida contr'eux, gagna son procès et les fit payer; depuis ce tems il avoit juré de ne plus remettre les pieds dans une paroisse où ses ouailles étoient si récalcitrantes pour payer les droits de l'autel.

M. Evans remplissoit ses devoirs de pasteur avec un zèle apostolique et une scrupuleuse exactitude: aussi ses parois-

siens le chérissoient, autant qu'ils détestoient l'homme au procès. Le salaire de notre bon curé n'étoit que de vingt livres sterlings qui, réunies à vingt autres livres provenant du revenu de quelques acres de terre qu'il possédoit, formoient les seules richesses qu'il eut au monde; mais si le sort l'avoit traité avec rigueur du côté de la fortune, la nature avoit été plus libérale envers lui, il en avoit reçu un esprit juste et droit, une sensibilité exquise, et généralement toutes les qualités qui constituent l'homme de bien. Il avoit eu le bonheur, dans sa jeunesse, d'épouser une excellente femme, moins par intérêt que par affection. Mistriss Evans étoit d'une douceur inaltérable; elle avoit passé trente ans avec son mari dans la joie et le bonheur.

M. Evans, avant de demeurer dans le comté de Caernarvon, avoit été curé dans le diocèse de St-Asaph, où il étoit né, et où il s'étoit marié. Le premier

enfant né de leur union avoit été une fille qui, par ses grâces et sa rare beauté, faisoit les délices de ses parens. Le ciel la leur enleva à l'âge de sept ans; ils supportèrent cette perte avec la résignation que la religion seule peut inspirer, cependant ils payèrent un tribut à la foiblesse humaine; les lieux où ils avoient souri à leur fille, où ils avoient applaudi à ses premiers jeux, leur rappelloient sans cesse des souvenirs douloureux, ils s'abandonnoient à la tristesse et versoient des larmes amères. Enfin, ne pouvant résister au chagrin qui les cousumoit, ils prirent la résolution de fuir une maison qui devenoit pour eux tous les jours plus insupportable. La cure de Caernarvonshire leur fut offerte dans ces circonstances, ils l'acceptèrent et s'y rendirent avec empressement; le ciel adoucit bientôt leurs peines en leur envoyant un fils. Edouard fut élevé par son père, avec tous les soins imaginables;

M. Evans cultivoit dans son fils les heureuses dispositions qu'il avoit reçues de de la nature, il avoit placé en lui toutes ses affections et ses plus chères espérances ; la noblesse de sa figure, ses formes, où l'élégance s'unissoit à la force, annonçoient moins le fils d'un pauvre curé Gallois, que l'héritier d'un noble pair du parlement d'Irlande.

Le jeune Edouard à l'âge de 19 ans connoissoit déjà les langues anciennes; il avoit pris aussi une légère teinture de la musique et de la peinture; la force de son génie, et le bon goût développèrent bientôt en lui ces précieux talens ; c'est alors qu'il fut admis et recherché dans les meilleures sociétés du voisinage, où ses belles qualités lui attirèrent l'estime et l'admiration générale.

Tel étoit Ned (1) Evans, le héros de

---

(1) Ned, en anglais, est une abréviation d'Édouard, comme Toinon, en français, est une abréviation d'Antoine. (Note d'un membre de l'Institut et de plusieurs académies savantes).

cette histoire. Nous avouons que nous prenons le plus vif intérêt à la destinée future de ce jeune homme, nous pensons que nos lecteurs s'uniront à nous pour former des vœux pour sa prospérité et son bonheur ; nous espérons aussi que dans le cours de sa vie il ne démentira pas la bonne opinion que nous avons prise de lui.

CHAPITRE II.

DANS une soirée du mois de novembre 1779, notre bon curé et son aimable femme étoient assis au coin de leur feu; ils prenoient une frugale colation, lorsque tout-à-coup leurs yeux furent éblouis par des éclairs suivis de coups de tonnerre épouvantables; mistriss Evans qui avoit grand'peur de la foudre, étoit glacée d'effroi, et son mari, quoiqu'il ne fut pas sujet à cette foiblesse, étoit livré à la plus vive anxiété. La journée avoit été superbe, et M. Evans avoit profité du beau tems pour envoyer Ned à Bangor, ville éloignée de neuf milles du presbytère, pour y régler quelques affaires avec le régisseur du diocèse. Le jeune homme étoit courageux, il s'étoit mis en marche avec un bâton; il auroit bien pu monter sur la jument de son père, mais la

pauvre bête étoit si fatiguée du chemin qu'elle avoit fait la veille, qu'elle n'étoit guère en état de se mettre en route. Ned préféra donc se servir de ses jambes qui, à elles deux, valoient mieux que les quatre ensemble de Blackbird (1).

Cependant il étoit huit heures du soir et Ned n'arrivoit pas; son père qui savoit qu'il ne s'amusoit pas ordinairement dans ses courses, commença à concevoir des inquiétudes qu'il s'efforça de dissimuler, par égard pour sa femme; celle-ci étoit en proie à la plus violente terreur; les ténébres de la nuit redoublèrent les craintes des deux époux; leurs regards étoient fixés sur la porte, les sifflemens de la tempête les faisoient tressaillir; ils cherchoient, en frissonnant, à deviner dans le lointain, les pas précipités de Ned. Notre bon curé tenoit la main de mistriss Evans, dont la tête étoit

---

(1) Nom poétique de la jument, comme ceux de Bucéphale, Rossinante et autres coursiers fameux dans l'histoire. (Note du même savant.)

tombée sur sa poitrine, il la contemploit en silence, et s'efforçoit de calmer son extrême agitation; tout-à-coup Towser, le chien favori de Ned, qui étoit couché près du feu, se mit à pousser un cri plaintif, qui fut répondu par les hennissemens des chevaux, et suivi d'un grand bruit qu'on entendit à la porte. La pauvre mistriss Evans ne put résister à ces nouvelles alarmes, elle tomba sans connoissance dans les bras de son mari; celui-ci n'étoit pas dans une situation beaucoup plus calme, il appelloit en vain la servante pour porter des secours à sa maîtresse, mais Molly n'avoit pas plutôt entendu le tonnerre, qu'elle s'étoit glissée dans son lit et s'étoit enveloppé la tête dans ses draps au risque d'étouffer. Cependant le bruit devenoit de plus en plus violent près de la maison, lorsque M. Evans entendit la voix de son fils qui lui crioit d'ouvrir la porte. Il seroit difficile de peindre la situation du pauvre curé, il trembloit

pour sa femme qui étoit dans ses bras, sans connoissance, il trembloit pour son fils, que son imagination lui présentoit égorgé près de lui ; il eût assez de présence d'esprit pour déposer doucement sur un fauteuil le cher fardeau qu'il soutenoit, puis il courut pour ouvrir la porte ; mais trop de précipitation le fit chanceler, et il eut le malheur de renverser la table, sur laquelle étoit une lumière qui s'éteignit en tombant. Tout étoit dans les ténèbres et la confusion ; Ned appelloit toujours son père en criant encore plus fort.

« Au nom du ciel, que vous est-il donc arrivé, mon fils ? » disoit M. Evans, en cherchant à ouvrir la porte.

« Rien, mon père, dieu merci ; mais de grâce ouvrez ; deux dames, dont je tiens l'une entre mes bras, viennent d'éprouver un évènement terrible. »

« Grâces à dieu, mon fils est sauvé, » repliqua le curé, qui n'avoit pas fait attention aux dernières paroles de Ned

Le bon homme tâtonnoit autour de la serrure, mais la patience de Ned étoit à bout, il poussa son pied contre la porte avec tant d'impétuosité, qu'elle s'ouvrit, et renversa M. Evans sur le carreau. Ned entra alors dans la maison, en portant la jeune dame qui étoit sans connoissance; le premier objet qui le frappa, fut son père étendu par terre.

« J'espère, lui dit-il aussitôt, que vous ne vous êtes pas fait de mal, mon père, je vous demande bien pardon; mon intention n'étoit pas de vous manquer de respect, mais la triste situation de cette malheureuse femme est mon excuse. »

» Ce n'est rien, ce n'est rien, mon fils; quand même je me serois fait un peu de mal, la joie que j'ai de vous revoir m'auroit guéri sur-le-champ. »

M. Evans se releva, et alla dans la cuisine où il trouva Molly enveloppée dans sa couverture, qui cherchoit à se remettre de la grande frayeur que lui avoit causé le tonnerre. Elle se leva et apporta de la

lumière. Un spectacle affreux s'offrit à tous les yeux. Ned mouillé jusqu'aux os, tenoit dans ses bras une jeune beauté qui n'avoit pas plus de 17 ans; l'habit de voyage de cette jolie personne étoit très-élégant; ses cheveux noirs flottoient sur son sein; son visage où siégeoit la pâleur de la mort, penchoit sur son épaule, et ses yeux étoient fermés à la lumière. Derrière cette jeune miss on appercevoit deux postillons, qui portoient le corps inanimé d'une autre femme habillée avec assez de recherche, mais qui paroissoit avancée en âge; le sang couloit d'une blessure qu'elle avoit reçue dans la poitrine. Le pauvre M. Evans regardoit en silence et avec horreur, cette scène lugubre, sans faire attention à sa femme qui étoit venue à côté de lui, et qui partageoit sa surprise et sa terreur. A la fin il rompit le silence, et dit à son fils :

« Quel est donc cet ange que vous avez amené ici, et que lui est-il arrivé? »

« Hélas! mon père, je vais tout vous

raconter. Je sortois de Bangor, où heureusement j'avois été retenu, je n'avois pas encore fait un demi-mille, que je rencontrai une chaise de poste. A la lueur des lanternes je vis qu'elle étoit attaquée par deux voleurs qui étoient à cheval. L'un d'eux avoit arrêté le postillon le plus avancé, tandis que l'autre étoit aux portières de la voiture. J'entends bientôt une femme crier au secours, je vole à l'instant, et je suis assez heureux pour frapper le brigand avec un bâton que je tenois à la main. L'autre voleur ne m'eut pas plutôt apperçu, qu'il quitta le postillon, et tira un coup de fusil dans la voiture. L'infortunée lady que vous voyez assassinée, n'eut que le tems de dire : Oh dieu ! et expira sur-le-champ. Cet ange que je tiens dans mes bras, tomba aussitôt, sans connoissance, sur cette pauvre dame. Les bandits profitant du désordre et des ténèbres, eurent le tems de s'échapper ; les postillons ont fait leur devoir, ils ont soustrait les malles à

l'avidité des voleurs qui n'ont retiré d'autre fruit de leur brigandage, que la mort de cette malheureuse dame. Je crois que cette jeune personne n'a eu d'autre mal que la peur. Je remercie la providence de ce qu'elle a bien voulu permettre que je vienne à son secours. Je me félicite aussi de ce que nous puissions lui offrir un asyle, où elle trouvera quelqu'adoucissement à sa triste situation. »

« Et moi aussi, dit M. Evans, je remercie dieu de ce qu'il vous a inspiré assez de courage pour mépriser le danger et voler au secours de l'infortune ; je le remercie de ce que mon humble demeure pourra lui servir de réfuge dans son malheur. Allez, ma chère, ajouta-t-il, en se tournant vers sa femme, et voyez si vous ne trouverez pas quelques cordiaux, pour remettre les sens de cette bel enfant. »

M. Evans aida ensuite les postillons à déposer le cadavre sur des chaises ; puis

il desira d'apprendre d'eux quelques nouveaux détails sur le funeste événement qui venoit d'arriver. Ils répondirent qu'ils ignoroient absolument quelles pouvoient être les deux dames, mais ils supposoient qu'elles étoient d'une condition élevée. Elles étoient parties de Londres pour se rendre en Irlande leur patrie, et avoient été attaquées près de Bangor par des voleurs. Le reste de leur récit étoit conforme à celui que Ned venoit de faire.

Mistriss Evans apporta un reste de bouteille d'eau de Hongrie, le seul cordial qu'elle eut dans sa maison. Cette bonne femme n'ayant jamais de vapeurs ni d'attaques de nerfs, se servoit rarement de toutes les drogues qui sont à l'usage de nos petites maîtresses, et qu'elles déguisent sous le nom d'*eaux stomachiques* et d'*eaux souveraines.* Elle frotta avec sa liqueur les tempes de la jeune personne, tandis que son mari lui faisoit respirer des sels. Elle donna bientôt quelques signes de vie, et ouvrit des

yeux languissans dont l'éclat étoit tempéré par sa foiblesse.

« Où suis-je, dit-elle, et dans quelles mains suis-je tombée ? »

« Dans des mains amies et hospitalières, répondit M. Evans, vous êtes chez de braves gens, qui s'efforceront de vous procurer tous les secours et les consolations que votre situation réclame. »

« Qui que vous soyez, monsieur, agréez mes remercîmens. »

« Permettez-moi, madame, lui dit Ned, de vous faire asseoir sur ce fauteuil; vous vous y reposerez, tandis que je vais vous aller chercher quelques rafraîchissemens. »

La jeune dame fit un effort pour marcher, et appercevant le corps de son amie, elle se précipita dessus, le pressa dans ses bras :

« Oh! chère Melville, s'écria-t-elle, tendre et fidèle amie, je vous ai perdu pour toujours! »

Elle embrassa avec ardeur ses joues froides et livides, puis tournant ses yeux vers le ciel, elle versa un torrent de larmes.

Mistriss Evans et son fils voulurent l'arracher à cette scène de douleur :

« Laissez, laissez-la s'abandonner à sa tristesse, dit M. Evans, son cœur est agité ; les larmes seules peuvent la soulager. »

Elle resta encore quelques tems dans la même position, puis se leva en disant :

« C'est assez, vous êtes déjà dans le sein de l'éternel, et moi je suis condamnée à pleurer la meilleure amie, l'amie la plus chérie. »

Ned s'avança pour lui offrir la main, elle se laissa conduire vers un fauteuil où elle s'assit ; après un moment de silence, M. Evans dit :

« Je suis désolé, madame, de l'accident terrible qui m'a procuré l'honneur de vous recevoir, mais c'est une consolation pour moi de voir que mon fils ait

pu vous donner quelques secours et vous ait conduite dans notre humble demeure ; ma femme et moi nous vous prions de vouloir bien vous regarder comme chez vous-même, nous serons trop flattés de pouvoir vous être de quelque utilité autant de tems que vous desirerez rester avec nous. »

« J'accepte avec reconnoissance vos offres généreuses, et c'est pour moi un sujet de soulagement dans mon malheur, que d'avoir rencontré des personnes aussi aimables et aussi obligeantes : « C'est à vous, jeune homme, continua-t-elle, en se tournant vers Ned, que je dois mon heureuse délivrance, je vous demande pardon de ne vous avoir pas encore parlé de ma reconnoissance, mais la confusion de mes pensées et l'agitation de mes esprits doivent me servir d'excuse ; je suis bien aise de connoître mon libérateur et mon protecteur, soyez sûr que je ne perdrai jamais le souvenir du signalé service que vous m'avez rendu. »

« Madame, répondit Ned en rougissant, je suis confondu de tout ce que vous venez de me dire, vous ne me devez aucune reconnoissance, je n'ai fait que ce que tout honnête homme auroit fait à ma place ; dans un péril plus grand j'aurois sacrifié ma vie pour conserver la vôtre. »

« Vous vous êtes beaucoup exposé, et je serois indigne de la protection que vous m'avez offerte, si je ne sentois le prix d'un dévouement aussi généreux. »

La jeune dame ayant demandé un verre d'eau, M. Evans lui témoigna le regret qu'il avoit de ne pouvoir lui offrir une boisson plus agréable :

« J'ai bien, lui dit-il, quelques bouteilles d'excellente bierre, si vous êtes tentée de la goûter, j'oserai vous la recommander, mais pour du vin, madame, nous n'en avons pas ; je suis un pauvre curé qui n'en ai jamais possédé douze bouteilles dans toute ma vie ; cependant si j'avois pu prévoir que j'aurois l'hon-

neur de vous recevoir, je me serois précautionné pour ne pas être pris au dépourvu. »

La jeune personne le remercia avec un sourir obligeant, et lui dit que pour l'instant aucune liqueur ne pouvoit lui être plus agréable que de l'eau pure. « Vous mériteriez, ajouta-t-elle, que la fortune vous eût traité plus favoralement; les richesses devroient être le partage de ceux qui aiment à en faire un bon usage; quant à moi, je serois fàchée de vous occasionner la moindre gêne. J'espère être bientôt en état de continuer mon voyage en Irlande où demeurent mes amis et où je suis extrêmement impatiente d'arriver; en attendant je vous ai les plus grandes d'obligations pour la protection que vous m'avez accordée, et qui est la seule chose dont j'aie actuellement besoin : je m'accommoderai parfaitement de votre genre de vie tout le tems que j'aurai à rester avec vous ».

Mistriss Evans lui demanda si elle étoit disposée à prendre quelque chose; la jeune dame répondit qu'elle ne se sentoít aucun appétit, mais qu'elle la prioit de vouloir bien lui indiquer la chambre qu'elle lui destinoit. Mistriss Evans s'offrit de l'y conduire. Aussitôt la jeune dame se leva, salua M. Evans et son fils, et leur souhaita une bonne nuit. Comme elle passoit près du cadavre de son amie, elle s'arrêta un instant et prit une ses mains qu'elle baisa avec transport, elle leva au ciel des yeux mouillés de larmes, prononça quelques paroles, puis se retira.

M. Evans recommanda à son fils d'aller prendre soin des malles des deux dames, de faire allumer un bon feu pour les postillons et de leur donner quelques pots de bierre.

Ned sortit pour exécuter les ordres de son père, mais l'ouvrage étoit déjà fait. Il y avoit alors à la maison un jeune garçon, nommé David Morgan, le fils

d'un homme qui servoit dans une ferme des environs. Il étoit du même âge et de la même taille que Ned, plein de forces, et bien planté. Associé pendant son enfance aux jeux de Ned, il avoit conçu pour lui un vif attachement; David venoit souvent à la maison quoiqu'il n'eût aucun service régulier à y faire. C'étoit lui qui avoit rangé les malles, pris soin des chevaux, et qui s'étoit encore occupé d'autres petits détails.

Tout étant parfaitement en ordre, Ned alla se coucher. Mistriss Evans reposa à côté de la jeune personne; son mari qui avoit l'imagination remplie de la récente catastrophe, veilla auprès du cadavre, et passa une grande partie de la nuit en prières.

CHAPITRE III.

NED ne fut pas plutôt levé qu'il descendit pour demander des nouvelles de la santé de la jeune personne.

« Hélas! lui dit sa mère, la pauvre miss n'a pas fermé les yeux de toute la nuit, et je suis fort allarmée sur son état; elle se plaint d'un violent mal de tête, elle a continuellement le frisson, quoique tout son corps soit brûlant. Je vais lui faire prendre quelques tasses de thé qui pourront établir la transpiration et peut-être la soulager un peu. »

« Je crois, ma chère, dit M. Evans, qu'il seroit prudent d'envoyer chercher le docteur Jones, à Conway; car, dieu sait comment sa maladie pourra tourner. »

Cet avis ayant été goûté, Ned se mit sur-le-champ en route avec les postillons qui ramenoient la chaise-de-poste.

Il fut assez heureux pour trouver le docteur chez lui. M. Jones n'étoit pas un médecin très-fameux, mais il avoit long-tems exercé la chirurgie et la pharmacie avec une certaine réputation ; d'ailleurs il étoit humain et bienfaisant, qualités bien essentielles dans son état, et qui souvent contribuent plus à la guérison du malade que toutes les drogues qu'on pourroit lui faire prendre. Le docteur n'apprit pas sans intérêt la malheureuse aventure arrivée à la jeune miss.

« Nous allons partir dans quelques minutes, mon ami, dit-il à Ned ; je suis très-affecté de la triste situation de cette dame, mais pour votre père et votre famille, j'irois au bout du monde. »

Ned, après avoir remercié le docteur de ses obligeantes dispositions, fit mettre dans la voiture quelques bouteilles de bon vin pour reconforter l'estomach de la jeune miss. M. Evans n'eut pas plutôt entendu le bruit de la

voiture, qu'il alla au-devant du docteur.

« Mon cher docteur, lui dit-il, comme il mettoit pied-à-terre, je suis toujours bien aise de vous voir, mais votre présence ne m'a jamais fait autant de plaisir qu'aujourd'hui; je vous remercie de votre diligence. Vous allez voir une pauvre malade pour qui nous nous interressons bien vivement. »

Le docteur s'informa de la situation de la jeune dame : « Elle sommeille pour l'instant, lui dit mistriss Evans, mais j'ai peine à croire que ce sommeil puisse lui faire du bien ; elle respire difficilement, souvent elle est attaquée de légères convulsions, et alors elle articule quelques paroles que l'on ne peut entendre. Voulez-vous monter vous-même docteur ? Vous pourrez la voir et être plus en état de juger. »

Non, ma chère dame, il faut auparavant qu'elle apprenne mon arrivée. Si elle venoit à s'éveiller, lorsque je serai à côté d'elle, la vue d'un étranger pour-

roit la troubler, il vaut beaucoup mieux que vous ayez la complaisance de remonter vers elle, vous lui direz à son réveil que vous avez fait venir un médecin du voisinage, et vous demanderez pour moi la permission de la voir.

« Je crois que vous avez raison, répliqua mistriss Evans, son imagination est si foible qu'elle ne supporteroit pas sans danger la vue d'un objet inconnu, je vais donc vers elle remplir ma mission ».

Mistriss Evans revint bientôt annoncer au docteur que la jeune miss consentoit à le voir. Ils montèrent ensemble; lorsqu'il fut près de son lit, et qu'il eut considéré cette charmante et intéressante personne, il lui fut impossible de dissimuler l'émotion que lui causoient sa beauté et ses malheurs, il détourna le visage pour cacher les pleurs qui couloient de ses yeux. La voix de la malade le rappela bientôt à lui.

« Je vous suis obligée, monsieur,

lui dit-elle, ainsi qu'à mes respectables hôtes, pour tous les soins que vous voulez bien prendre de ma santé ; j'avois l'espoir d'être bientôt en état de continuer mon voyage, mais hélas ! à peine puis-je parler. Si le ciel a disposé de mes jours, que sa volonté soit faite, je mourrai sans regrets. »

« Oh ! ma chère dame, répliqua le docteur, j'ai tout lieu de croire que vous coulerez encore bien des jours heureux dans la joie et la santé. Il est tout naturel que votre esprit ait été fortement frappé de la catastrophe terrible que vous avez éprouvée, mais avec le tems et le repos vous vous rétablirez parfaitement. »

La jeune miss le fixa pendant quelque tems avec ses yeux languissans, puis tout-à-coup elle s'écria :

« Oh ! mistriss Melville, ma chère mistriss Melville ! — L'avez-vous vue, monsieur ? Les voleurs ne l'ont pas tuée. — Ils ne la tueront pas. — Dort-elle, monsieur ? — Dites-moi, dort-elle ? »

Le docteur vit aussitôt qu'elle étoit dans le délire et que le souvenir de la funeste aventure de la nuit avoit allumé la fièvre dans ses sens. Il lui tâta le pouls, et le trouvant extrêmement foible, il dit à mistriss Evans qu'elle n'avoit besoin que de repos.

« Le sommeil, ajouta-t-il, peut la tirer d'affaire, mais le moindre bruit lui seroit fatal et empireroit son état. Il faut flatter son imagination, mais ne la contrarier en rien. Vous lui donnerez pour boisson un peu de vin mêlé avec du jus de citron ; pour la saignée, il ne faut pas y penser, elle seroit mortelle. Je vous le répète, il ne faut que lui procurer du repos, et tâcher de lui faire supporter ses malheurs avec résignation. Je reviendrai demain la voir, et j'ordonnerai ce qui sera nécessaire ».

Il quitta la chambre, sans être remarqué de la jeune miss, qui, à la vérité, étoit dans un état qui ne lui permettoit pas de rien observer.

Lorsque le docteur fut descendu, M. Evans devina, d'après sa contenance, quelle étoit la situation de la malade : il étoit inquiet, et craignoit de lui demander ce qu'il en pensoit ; le docteur le rassura en l'embrassant.

« C'est fort heureux que vous m'ayez envoyé chercher, mon cher ami ; cette pauvre miss est dans un état très-alarmant ; la fièvre qui la brûle est d'une nature critique et dangereuse, mais elle n'est pas contagieuse, et vous n'aurez pas à vous repentir d'avoir exercé envers elle les devoirs de l'humanité ; ce que vous pouvez craindre seulement, c'est de la voir expirer dans votre maison ; mais..... »

« Quoi ! dit Ned troublé au dernier point, elle est mourante ?

« Non, non, répliqua le docteur, je ne dis pas cela, dieu m'en préserve ; je pense seulement que sa maladie est d'une nature dangereuse ; les symptômes en sont alarmans ; cependant je ne dé-

sespère pas encore, avec le secours du ciel, de la voir bientôt rétablie. »

Le docteur se disposa à partir pour aller visiter ses autres malades, et promit de revenir le lendemain.

« Demain, dit M. Evans, c'est dimanche ; je serai à l'église toute la matinée, mais je reviendrai pour dîner ; je me brouillerai avec vous, si vous ne venez pas manger un morceau de mon mouton. »

Le docteur répondit qu'il ne pouvoit pas promettre, étant entièrement à la dévotion de ses malades.

« Cependant je ferai tout ce que je pourrai, dit-il en montant dans sa chaise. »

Le reste de la soirée fut assez triste. M. Evans avoit coutume de consacrer le samedi soir au recueillement et à la retraite ; il méditoit sur les fonctions augustes qu'il devoit remplir le lendemain. Ned avoit peu de goût pour la contemplation ; et lorsqu'il avoit

le malheur d'être sérieux une demi-heure, sa figure prenoit un air grave et solemnel, qui contrastoit avec le charme de sa gaieté naturelle. On fit dans la soirée tous les préparatifs nécessaires pour rendre les derniers devoirs à mistriss Melville, qui devoit être enterrée le lendemain soir. Mistriss Evans eut soin de l'ensévelir de la manière la plus décente. Lorsqu'on apporta la bière, M. Evans eut soin de la faire porter un peu loin de sa maison, de peur qu'en clouant le cercueil, le bruit ne parvînt jusqu'aux oreilles de la jeune miss, et ne réveilla en elle des souvenirs affreux. Son état étoit toujours à-peu-près le même ; outre sa foiblesse ordinaire, elle étoit souvent dans le délire, et ne parloit que pour demander à boire. M. Evans et son fils, plongés dans la tristesse, soupèrent sans se rien dire ; et notre bon curé, quoiqu'il ne se fut pas couché la veille, passa une grande partie de la nuit dans la méditation et la prière.

CHAPITRE IV.

A PEINE l'aurore étoit-elle levée, que Ned étoit déjà à la porte de la chambre de la jeune miss, où il frappa en tremblant. Mistriss Evans lui ouvrit et lui apprit que la santé de la malade n'étoit pas beaucoup meilleure; elle avoit été assez tranquille pendant la nuit, mais elle n'avoit pas dormi, elle s'assoupissoit pendant quelques minutes, puis se réveilloit glacée de terreur. Le pauvre Ned écouta ce récit avec beaucoup d'inquiétude, il en fit part à son père qui partagea son chagrin.

« Il ne faut pas désespérer, mon fils, il est possible qu'elle aille mieux; j'adresserai mes prières au Tout-Puissant pour qu'il répande ses bénédictions sur elle et sur nous. »

Après le déjeûner, M. Evans s'habilla pour aller à l'église ; Ned resta à la maison pour recevoir le docteur à son arrivée. L'église étoit distante d'un demi-mille du presbytère ; elle étoit entretenue par plusieurs familles distinguées du voisinage, et par des paysans, qui tous respectoient M. Evans comme leur père ; car ce digne curé joignoit toujours l'exemple au precepte. Ses sermons étoient d'un style simple, naturel et toujours assorti à l'intelligence de ses paroissiens ; il ne prêchoit pas une doctrine abstraite, mais il parloit des devoirs que tout honnête homme doit remplir, et des obligations que Dieu lui impose.

Il débitoit ses discours avec grâces et onction ; l'homme le plus distrait ou le plus incrédule en auroit été touché ; il avoit choisi ce jour-là pour texte de son sermon : *la brièveté et l'incertitude de la vie* ; il le traita avec une abondance et une éloquence peu ordinaires, il fit allusion au terrible accident arrivé la

veille ; son sermon étoit une sorte d'oraison funèbre en l'honneur de mistriss Melville, dont les obsèques devoient être célébrés dans la soirée. Après le service divin, beaucoup de ses paroissiens se pressèrent autour de lui pour apprendre les détails du funeste événement; il eut le plaisir d'entendre louer unanimement la conduite de son fils; plusieurs personnes lui firent des offres de services dans une circonstance aussi pénible. Ces témoignages honorables de l'estime universelle lui apprirent que ses sermons avoient produit quelque fruit. Après avoir fait ses remercîmens à ces personnes obligeantes, il monta à cheval et revint à la maison, comblé des bénédictions de ses paroissiens.

Le docteur arriva bientôt après et se rendit aussitôt auprès de la jeune miss; M. Evans et son fils restèrent en bas, attendant son retour en silence. Il ne fut pas long-tems sans descendre, et rapporta d'assez bonnes nouvelles.

« Elle n'est pas beaucoup mieux, dit le docteur, ces fièvres nerveuses sont terribles ; mais j'ai quelqu'espérance, j'ai vu de pauvres malades réduits jusqu'à la dernière extremité par cette maladie, revenir doucement et jouir ensuite d'une excellente santé. La meilleure médecine pour elle est le repos et le sommeil; si vous pouvez le lui procurer naturellement, je pourrai répondre d'elle, mais point d'opium, il la tueroit. »

Ned, sur le visage duquel étoient peints la tristesse et l'abattement, commença à se livrer à l'espérance de voir bientôt la jeune miss entièrement rétablie.

Le docteur changeant de conversation raconta qu'on avoit arrêté, la nuit dernière, un vagabond à Conway, où il étoit en prison.

« Il a paru devant le juge, qui jusqu'ici ne l'a trouvé coupable d'aucun crime ; cependant, comme ses papiers ne sont point en règle, il n'a pas été

mis en liberté ; j'ai pensé qu'il pourroit être un des brigands qui ont attaqué la chaise-de-poste des deux dames, j'ai fait part de mes soupçons au juge, qui voudroit confronter le vagabond avec Edouard, peut-être le reconnoîtra-t-il ».

« Je ne le pense pas, dit Ned, la nuit étoit si profonde, lorsque le meurtre a été commis, que je n'ai pu distinguer leurs traits ; mais, à coup-sûr, celui à qui j'ai appliqué un coup de bâton sur la tête, doit en porter la marque. Je ne puis partir ce soir, vous savez qu'on fait les funérailles de mistriss Melville, je serai demain matin à Conway, et nous irons ensemble à la prison. Le docteur lui répondit qu'il l'attendoit pour déjeûner, et qu'ils reviendroient ensemble chez son père, après avoir visité le prisonnier. »

Le soir les obsèques de mistriss Melville furent célébrés sans éclat, mais avec décence et receuillement ; après cette cérémonie réligieuse, le docteur retourna à Conway. Le reste de la soirée

se passa, comme M. Evans avoit coutume de le faire tous les dimanches, dans des conversations morales et pieuses; notre bon curé lisoit les sermons des meilleurs auteurs, et ornoit ainsi l'esprit et le cœur de Ned. Ce jeune homme écoutoit les instructions de son père, non-seulement avec attention, mais même avec plaisir : sa gaieté naturelle, l'activité de son imagination, le desir même de se livrer aux jeux et aux exercices dont la jeunesse est si passionnée, ne l'empêchoient pas d'acquérir par l'étude des connoissances utiles et agréables; tout ce qui étoit grand et sublime échauffoit son esprit vif et sensible, aussi l'évangile le pénétroit d'admiration, et laissoit dans son ame de fortes impressions; il étoit attaché à la religion chétienne, parce qu'elle commande le bien, et il suivoit ses préceptes sans hypocrisie, comme sans enthousiasme, parce qu'ils étoient conformes à ses goûts. Il ne faut pourtant pas croire

qu'Edouard fût un ange ou un saint; hélas! il étoit homme, et comme homme il commit des erreurs ; erreurs qui n'avoient point leur source dans un cœur corrompu, erreurs qu'il expia par le repentir et qu'il répara par de bonnes actions.

M. Evans et son fils furent interrompus dans leurs pieux exercices, par la visite de deux dames qui venoient tous les dimanches soirs prendre le thé avec mistriss Evans. Le thé étoit un objet de luxe que les finances du presbytère ne permettoient pas à mistriss Evans de prendre tous les jours; mais comme elle l'aimoit beaucoup, elle avoit coutume de s'en régaler le dimanche. Ces deux dames étoient mistriss Watkin et sa fille, l'une femme et l'autre fille unique d'un fermier des environs. Mistriss Watkin étoit une de ces braves femmes que l'on ne rencontre pas tous les jours. Son éducation n'avoit pas été plus soignée que celle des autres fermières du can-

ton, son intelligence étoit assez bornée; mais elle avoit un excellent caractère, beaucoup de douceur et de soumission; heureusement pour elle qu'elle possédoit ces bonnes qualités, car elle avoit pour mari un homme très-violent et très-impérieux. Ce Watkin, qui pouvoit avoir cinquante à soixante ans, n'étoit pas du tout accomodant, ses manières étoient brusques, cependant au fond ce n'étoit pas un méchant homme. Il avoit la réputation d'être honnête jusqu'au scrupule, et de bien s'entendre en affaires; son plus grand défaut étoit l'amour de l'argent, il sacrifioit tout à cette passion, excepté la probité. Comme il étoit depuis long-tems en possession d'une bonne ferme, et qu'il l'avoit exploitée d'une manière supérieure, il passoit généralement pour un homme très-riche. Sa femme et sa fille se ressentoient peu de cette aisance; à la vérité il leur donnoit, par orgueil, de quoi s'habiller décemment, sa vanité

étoit flattée de les voir paroître dans le village avec une sorte d'éclat; mais il leur procuroit rarement cette jouissance, parce qu'il détestoit les sociétés dont la gaieté ou l'amitié faisoient les frais. Il avoit beaucoup de respect pour M. Evans, et il se relâchoit quelquefois de sa misantropie jusqu'à venir prendre chez M. le curé un verre de bierre et à lui le rendre ensuite à la ferme; il restoit presque continuellement à la maison pour régler ses affaires, sans se mêler de celles des autres. Sa fille étoit sensible, douce, toujours de bonne humeur, et très-simple dans ses manières; son éducation n'avoit pas été très-brillante; outre les ouvrages d'aiguille, on lui avoit appris à lire et à écrire; elle avoit près de vingt ans, et comme elle étoit fille unique, et que son père étoit riche, tous les jeunes gens la regardoient comme le meilleur parti du canton.

M. Evans s'empressa de recevoir mis-

triss Watkin et sa fille, de la manière la plus affable, il s'informa de la santé de son bon ami, M. Watkin, et dit aux deux dames qu'il craignoit bien que sa femme ne pût pas quitter la chambre de la jeune miss, qu'elle gardoit nuit et jour.

« Vous me permettrez, leur dit-il, de tâcher de vous être le plus agréable possible; pour Ned, je vous réponds qu'il s'efforcera de vous faire sa cour ».

« Je ne suis jamais plus heureux, répondit Ned, que lorsque je puis être employé au service des dames; je vais aller trouver ma mère, pour l'avertir de votre arrivée; si elle ne peut descendre, je tâcherai de la remplacer.

Ned monta dans la chambre de la malade; mistriss Evans lui apprit que la jeune dame avoit reposé pendant quelques instans.

« Je vais descendre, ajouta-t-elle, pour voir mistriss Watkin et sa fille, je laisserai la servante jusqu'à mon retour;

elle aura soin de m'appeller si la jeune miss a besoin de quelque chose. »

Après les complimens d'usage, mistriss Watkin dit à mistriss Evans que sa visite n'étoit pas, comme elle pouvoit le croire, une visite de cérémonie ou de curiosité.

« Lorsque nous avons appris que vous veilliez continuellement auprès de la jeune étrangère, et que vous aviez déjà passé deux nuits sans vous coucher, nous avons conçu les plus vives inquiétudes pour votre santé; ma fille m'a priée de la conduire ce soir au presbytère pour vous offrir ses services, elle veut absolument vous aider. »

« Oui, madame, dit miss Watkin, vous m'obligerez beaucoup en me gardant quelques jours avec vous, je vous remplacerai auprès de la malade; mon père a bien voulu me le permettre, et ce seroit m'affliger que de refuser mes offres ».

« Je les accepte avec reconnoissance,

répondit mistriss Evans, et je vous remercie de vos attentions obligeantes. »

M. Evans ne fut pas fâché de cet arrangement ; l'assiduité de sa femme auprès de la malade, l'avoit depuis trois jours privé de sa présence et de son entretien ; Ned aussi se réjouissoit d'avoir une tierce personne pour animer un peu les sérieux tête-à-tête qu'il avoit avec son père.

Bientôt le thé arriva, et répandit une teinte légère de gaieté sur la compagnie ; on ne médit de personne ; on s'entretint de l'espérance de voir bientôt rétablie la jeune miss ; on parla de l'établissement des jeunes gens, d'une manière éloignée ; Ned et miss Watkin, rougirent suivant l'usage, et enfin mistriss Watkin se leva pour se retirer ; Ned lui offrit la main et la reconduisit jusques chez elle.

M. Evans ne terminoit jamais la journée du dimanche sans faire la prière en

famille ; miss Watkin, après y avoir assisté, monta avec mistriss Evans pour veiller auprès de la malade.

CHAPITRE V.

Le lendemain matin, après s'être informé de la santé de la jeune miss, qui avoit un peu reposé pendant la nuit, Ned partit pour se rendre à Conway.

Le docteur et sa femme lui avoient préparé un excellent déjeûner, auquel il fit honneur; après quoi tous deux allèrent à la prison pour s'assurer si le malheureux qui y étoit détenu, n'étoit pas un des auteurs du tragique événement arrivé peu de jours auparavant. C'étoit la première fois que Ned mettoit le pied dans une prison; il ressentit en y entrant, une secrette horreur qui redoubla encore, lorsqu'il fut introduit dans la chambre du prisonnier. Elle étoit à peine éclairée par une petite fenêtre, fort élevée de terre et garnie d'un double rang

de barreaux ; les rayons de lumière qui pouvoient pénétrer à travers les carreaux, couverts d'une sale poussière, présentoient un spectacle hideux de misère ; les murs, qui avoient été autrefois blanchis, retraçoient les blasphêmes que des misérables y avoient tracés. Il y avoit à la vérité une cheminée dans cette chambre, mais on n'y appercevoit pas de feu, (et il y avoit apparence qu'il n'y en avoit pas eu depuis plusieurs années) quoique la saison et l'humanité en réclamassent fortement l'usage ; un lit tout vermoulu, avec un peu de paille, étoit dans un coin obscur ; et c'étoit sur ce lit que gissoit le malheureux, frissonnant de froid, sous une couverture déchirée.

« Grand Dieu ! dit Ned, en lui-même, si cet homme est innocent, par quels moyens pourra-t-on jamais réparer l'injustice qu'on a commise envers lui ! »

Mais bientôt la vue du prisonnier lui rappella les tristes détails du meurtre de

mistriss Melville, et ce souvenir fit taire dans son cœur la voix de la compassion qui s'y étoit élevée ; il étoit en même tems agité par le doute de savoir si ce vagabond étoit complice de l'assassinat ; ces divers sentimens avoient donné à sa contenance un air singulièrement embarrassé ; le docteur, pour qui ces scènes d'horreur étoient plus famillières, s'approcha du lit, et dit au prisonnier qu'un jeune homme demandoit à le voir. Le misérable se leva sur son séant et laissa appercevoir une figure où le malheur étoit profondément gravé ; cette espèce de spectre étoit dégoûtant de malpropreté, il portoit une méchante perruque noire qui sembloit n'avoir pas été faite pour sa tête. Il n'eut pas plutôt apperçu Ned que, jettant sur lui des yeux terribles, il lui demanda, d'un ton farouche, quelles affaires il pouvoit avoir avec lui.

Ned fut un peu étourdi de la question, mais se remettant aussitôt, il lui dit que

peut-être il n'auroit rien à démêler avec lui, ce qu'il desiroit de tout son cœur, mais que cela dépendoit des circonstances.

« Un meurtre atroce, ajouta-t-il, a été commis : deux brigands ont assassiné une femme respectable, une autre dame qui l'accompagnoit est tombé dangereusement malade des suites de ce fatal événement; le ciel a permis que je volasse à leur défense; j'ai mis en fuite les scélérats, après avoir appliqué sur la tête de l'un d'eux, un vigoureux coup de bâton, il doit même lui être resté une large blessure. J'ai appris qu'on avoit arrêté un vagabond, je viens m'assurer s'il n'est pas un des complices du meurtre .«

« Eh bien! dit le prisonnier, me reconnoissez-vous? M'avez-vous vu quelque part? »

« Non, je ne vous connois pas ».

« En vertu donc de quel droit me fait-on mourir ici de froid et de faim? Ainsi,

puisque vous ne me reconnoissez pas, il est de votre devoir d'aller trouver le juge pour qu'il me remette en liberté et m'accorde des dommages et intérêts pour m'avoir fait arrêter malgré mon innocence. — Mais que Dieu vous damne plutôt, vous et le juge, vous êtes tous les deux de plus grands coquins que moi, pour avoir ainsi traité un honnête homme ».

« Ami, dit Ned, je n'ai rien à faire pour votre détention, ou votre liberté : si vous êtes innocent, vous n'avez rien à craindre et vous ne devez pas douter qu'alors on ne vous rende une satisfaction honorable ; mais permettez-moi de vous le dire, vos injures ne déposeront guères en faveur de votre innocence ; quand on n'a rien à se reprocher on s'abstient d'invectives qui sont toujours indécentes, même dans une défense légitime. Le magistrat qui vous a fait arrêter est un homme intègre et humain, au-dessus des calomnies dont vous vou-

driez le noircir ; il va venir vous interroger, tandis que je suis encore ici, et à lui seul appartient le droit de prononcer sur votre détention ».

Pendant qu'Edouard haranguoit ainsi le prisonnier, le docteur avoit quitté la chambre, et étoit revenu avec le geolier. Il lui demanda pourquoi le prisonnier manquoit de feu et de nourriture. Le geolier répondit qu'on n'accordoit point de feu aux prisonniers ; qu'il falloit payer pour s'en procurer, et que celui-ci n'avoit pu ou voulu le faire. « Quant à la nourriture, ajouta-t-il, je lui ai envoyé un plat de mon propre dîner, qu'il a refusé dans un accès de rage, et il a envoyé à tous les diables le garçon qui le lui avoit apporté ; ainsi, s'il manque du nécessaire, c'est absolument sa faute ».

Le prisonnier ne répondit rien, mais s'assit sur son lit, le geolier s'approcha de lui, et lui demanda s'il ne vouloit pas se nettoyer, et se faire la barbe : « Je vous prêterai une de mes chemises, lui

dit-il, tandis qu'on blanchira la vôtre, et si vous voulez me donner votre perruque, je vais la peigner. »

Le geolier n'avoit fait toutes ces offres que d'après l'insinuation du docteur; il voulut saisir la perruque et l'enlever de dessus la tête du prisonnier, mais il sentit de la résistance, elle étoit attachée par un cordon sous le cou du drôle; la tentative du geolier mit en fureur notre vagabond, qui, se frappant fortement les mains, se mit à crier :

« Dieu vous damne! avez-vous donc envie de me voler le peu qui me reste? Par tous les diables, vous ne m'enleverez ma perruque qu'avec la vie. »

Le geolier ne fut pas autrement alarmé de cette déclaration :

« Ta perruque, lui dit-il, je m'en soucie fort peu; mais par la mort, je veux voir la couleur de tes cheveux. »

En disant ces mots, il fit une attaque plus vive à la perruque, qui tint ferme,

car elle étoit fortement attachée. Le docteur, qui observoit les champions, pour terminer le combat, tira de sa poche une paire de ciseaux anatomiques, coupa les cordons, et le geolier enleva, comme un trophée, la terrible perruque ; alors apparut sur la tête du prisonnier une large blessure.

« Qu'avez-vous donc sur la tête, lui dit le docteur, qui vous a ainsi frappé, et pourquoi ne m'avez-vous pas fait appeler pour panser votre blessure ? »

Le prisonnier paroissoit confondu, cependant il répondit qu'il s'étoit fait une contusion en tombant de cheval :

« Il est vrai, M. le docteur, ajouta-t-il, je ne vous ai pas fait venir ; mais c'est par une raison bien simple, j'abhorre les médecins, les médecines et tout ce qui peut leur appartenir. »

« Je vous suis obligé, répondit le docteur, la faculté sera aussi reconnoissante que moi; cependant, comme je n'ai

point de rancune, je vais mettre un appareil sur votre blessure, et cela ne vous coûtera rien.

M. Jones voulut examiner sa tête, mais le prisonnier le refusa positivement.

« C'est fort bien, dit le docteur, vous pouvez en agir comme il vous plaira pour l'instant; mais je vous préviens que la justice, qui vous a fait arrêter, va bientôt venir ici, et alors en sa présence il faudra bien que vous laissiez examiner votre blessure de gré ou de force ».

Le docteur et Edouard quittèrent la chambre du prisonnier, et se retirèrent dans l'appartement du geolier. Le juge ne tarda pas à paroître, ils lui firent part de toutes les circonstances que nous venons de rapporter, circonstances qui donnoient de forts soupçons contre le prisonnier. Tout le monde rentra dans la chambre du vagabond, pour procéder à son ré-examen; on avoit eu soin d'amener quelques records, pour prêter

main-forte en cas de besoin. Cette précaution ne fut pas nécessaire, car le prisonnier effrayé du spectacle qui se présentoit devant lui, ou bourrelé par les remords de sa conscience, ou enfin tourmenté de la crainte d'avoir été découvert, ne fit aucune résistance, et s'assit sur son lit dans un état d'abattement voisin du désespoir. Le juge remarqua son état de détresse, et lui demanda s'il étoit malade.

« Oui, répondit le prisonnier, je n'ai pas mangé depuis deux jours ».

« Nous ne devons pas abuser de votre foiblesse dans des circonstances aussi graves, dit le juge, quoique nous soyons venus ici pour vous examiner et vous interroger, nous sortirons cependant pour vous laisser le tems de vous remettre un peu ».

Le juge sortit de la chambre et ordonna au geolier d'apporter au prisonnier quelque nourriture et une bouteille de bon vin; après lui avoir donné

le tems de se restaurer et de reprendre ses esprits, le juge revint et procéda à son interrogatoire.

Nous épargnerons à nos lecteurs le récit de cet interrogatoire, nous dirons seulement que les réponses du prisonnier furent toutes évasives et peu satisfaisantes.

Le docteur, après avoir examiné la blessure, déclara qu'elle n'étoit point le résultat d'une chûte de cheval, parce qu'elle étoit faite à une partie de la tête où il étoit presque impossible de recevoir une contusion en pareil accident. Il ajouta qu'il avoit plus lieu de croire que cette blessure provenoit d'un coup de bâton; et comme un des brigands qui avoit attaqué la chaise-de-poste avoit été atteint de cette espèce d'arme, on pouvoit supposer que le prisonnier étoit complice de l'assassinat. Le juge récapitula les invraisemblances des réponses du vagabond, il ajouta que toutes les apparances étoient contre lui, et qu'il

étoit probable qu'on acquerreroit, sous peu de tems, de nouvelles preuves qui toutes réunies, feroient prononcer sa condamnation ; il l'exhorta sérieusement avant de subir cette épreuve, de ne pas s'ôter, s'il étoit coupable, le mérite d'un aveu volontaire, qui pourroit tourner à son avantage, et dont il l'assuroit qu'il ne perdroit pas le fruit.

« Si vous êtes la personne, ajouta-t-il, qui avez été frappé à la portière de la voiture, il est évident que vous n'êtes point celui qui a tiré le coup de fusil, et si vous pouvez nous donner des renseignemens suffisans pour faire arrêter le meurtrier, vous obtiendrez le pardon de sa Majesté. »

Cette dernière promesse produisit l'effet que le juge en attendoit ; le malheureux prisonnier touché des manières douces et affables du juge, versa un torrent de larmes, et avoua, d'une voix tremblante et entrecoupée, qu'il étoit celui qui avoit été frappé par Edouard.

« Vous avez bien fait de confesser votre faute, reprit le juge, mais souvenez-vous bien que vous devez nous dire franchement qui vous êtes, et quel est le scélérat avec qui vous étiez lié, afin qu'il puisse être traduit devant la justice ; votre vie dépend de la sincérité de votre récit, car j'ai le pouvoir de tenir la promesse que je vous ai faite.

CHAPITRE VI.

« Mon nom, dit l'infortuné prisonnier, est Andrew Collins; je suis fils unique, et ma mère est actuellement veuve. Je suis né à Chester, où je suis, ou plutôt j'étois domestique de M. Nicholson, négociant de cette ville, qui dernièrement a fait un voyage à Londres, où il est encore. Lorsqu'il vint s'établir à Chester, il amena avec lui un jeune homme de son pays., pour lui servir de domestique, et il n'épargna rien pour en faire un bon et honnête sujet. Ce garçon se forma en peu de tems, mais lorsqu'il commença à avancer en âge, il devint paresseux, négligent, ivrogne, enfin il s'adonna à tous les vices.

« Son maître s'apperçut bien qu'il ne pourroit pas le garder long-tems.

Après bien des sottises de la part du valet, M. Nicholson le mit à la porte, et ne voulut plus en entendre parler. Je pris sa place chez ce négociant, et si j'avois eu la moindre crainte de dieu, je dois dire que j'aurois été infiniment heureux dans cette maison. Mais hélas ! j'ai été séduit et entraîné vers ma ruine, par la scélératesse de ce valet, dont j'ai été le complice. Son nom est Patrick Reilly ; il s'est d'abord appelé Maguire, ensuite Flanagan, mais son véritable nom est Reilly. C'est un homme robuste, courageux, et d'un caractère violent et féroce ; il aime beaucoup l'argent ; cependant, lorsqu'il en a, il le prodigue au milieu de la débauche. Hélas ! c'est cette abondance d'argent qui m'a perdu.

« Jamais je ne l'avois vu avant d'entrer chez M. Nicholson ; il se prit de toutes les manières pour lier connoissance avec moi. Loin d'avoir du ressentiment, parce que j'avois pris sa place, il feignoit au contraire beaucoup d'amitié pour

moi ; il faisoit l'éloge de mon maître, excusoit ses défauts, et m'indiquoit les meilleurs moyens de lui plaire. D'après une conduite aussi généreuse, je le regardois comme mon meilleur ami ; mais tout ce manège n'étoit que pour arriver à ses fins, et se venger de sa disgrace.

« Lorsqu'il vit que je commençois à lui être attaché, et même à l'estimer, il me menoit souvent boire avec ses amis, me faisoit faire connoissance avec des femmes perdues, et me prêtoit même de l'argent pour acheter leurs honteuses faveurs. Si j'avois de l'affection pour lui, j'avois aussi de la crainte, je savois qu'il ne ménageoit personne dans ses fureurs, et je l'avois vu deux ou trois fois rosser d'importance des garçons vigoureux qui l'avoient insulté. J'étois ainsi naturellement disposé à ne m'opposer à aucune de ses vues. Je remarquai qu'il avoit toujours beaucoup d'argent; mais je n'osai jamais lui de-

mander comment il se le procuroit. Il m'en prêtoit si souvent, que je commençai à craindre de ne pouvoir m'acquitter envers lui, même avec tout le produit de mes gages. Cette situation me donna les plus vives inquiétudes; me voyant alors en son pouvoir, je perdis mon heureuse tranquillité, et bientôt après mon innocence.

» Je résolus de me séparer de lui, aussitôt que je le pourrois, mais je n'en vis pas les moyens. Je voulus un jour me refuser à quelque chose qu'il exigeoit de moi, il me força sur-le-champ à l'obéissance par la terreur, et me força de lui demander pardon de ma résistance. Je me vis alors sur le bord de l'abîme. Il s'apperçut aussitôt de la disposition de mon esprit; il ne manqua pas d'en tirer avantage.

» Quelque tems après, mon maître prit le carrosse public pour aller à Londres, et me laissa, ainsi que deux servantes, pour garder la maison. Le lendemain

de son départ, Reilly vint me trouver, et me demanda si je pouvois lui rendre l'argent qu'il m'avoit prêté; il en avoit le plus grand besoin, disoit-il, pour payer une forte dette qu'il avoit contractée. Cette demande me frappa comme un coup de foudre; je l'assurai que je n'avois pas une demi-guinée en ma possession; je lui disois qu'aussitôt après le retour de mon maître, je lui demanderois l'argent de mes gages, et qu'alors je pourrois lui donner quelque chose.

« Que le diable emporte votre maître, me dit-il, il ne reviendra pas avant un mois, et j'ai besoin de mon argent pour ce soir; à 8 heures je serai ici, vous aurez soin de me le tenir tout prêt.

» En disant ces mots il sortit, et me laissa dans un état horrible; j'aurois desiré être englouti dans les entrailles de la terre. Je vis qu'il étoit impossible de lui rendre son argent, je ne fis même aucune démarche pour me le procurer; mais je passai le reste de la

journée dans un abattement stupide. Huit heures sonnèrent, et quelques minutes après j'entendis frapper à la porte, j'allai ouvrir avec un battement de cœur si violent, que j'avois peine à respirer.

» En voyant ma contenance embarrassée, Reilly se mit à rire, et me dit : qu'avez-vous donc, mon cher Collins ? est-ce que vous me prenez pour un revenant ?

» Je ne pus pas lui répondre.

» Est-ce parce que je vous demande mon argent, ajouta-t-il, que vous faites si piteuse figure ?

« Oui, lui répondis-je d'une voix altérée, je n'ai pas un scheling à vous donner, et je ne sais pas même où je pourrai en trouver ; mais si vous voulez me laisser mes habits, qui sont à mon maître, je vous abandonne tout ce que je possède sur la terre.

» Non, de par tous les diables, dit Reilly, je ne veux pas être si dur, vous

êtes un bon garçon, je vous aime comme mon ami ; pour l'argent, n'en parlons plus , vous me paierez quand vous pourrez. J'ai une prière à vous faire pour l'instant, mais je ne puis pas m'expliquer ici ; j'ai d'excellentes nouvelles à vous communiquer, venez prendre chez moi un bole de punch, et là, si vous êtes mon ami, et si vous voulez entendre les affaires, je vous indiquerai un moyen sûr pour assurer votre bonheur le reste de vos jours.

» Il me seroit impossible d'exprimer ce que je ressentis, après avoir entendu Reilly. La surprise et la joie firent sur moi une impression si forte que je serois tombé par terre, si cet homme artificieux ne m'avoit soutenu dans ses bras. Transporté de reconnoissance, je lui dis que j'étois prêt à le servir toute ma vie, et à le suivre jusqu'à l'extrémité de la terre.

» O fatale folie ! ô crime irréparable ! Il n'y a pas long-tems que je dormois

dans la paix et l'innocence : que mes mains étoient encore pures ! Hélas ! ma mère, ma pauvre mère ! vous aviez donné votre bénédiction à votre malheureux fils...... Que deviendrez-vous, quand vous apprendrez que ce fils est un voleur....... un meurtrier....... le rebut de la société entière. »

Cette apostrophe touchante affecta vivement le juge, et sembla même faire quelqu'impression sur les records qui entouroient le prisonnier. Cet infortuné étoit dans un état déplorable. Ned le regardoit en silence, les larmes aux yeux.

« Votre crime et vos malheurs sont grands, lui dit l'homme de justice, mais si je juge les autres d'après moi-même, ils sont dignes de compassion. Vous devez vous féliciter d'avoir été arrêté dans l'épouvantable carrière où vous vous étiez engagé ; et si dieu vous a donné la grâce de vous repentir de vos fautes, et la force de vous retirer du sentier du

crime, vous parviendrez peut-être à vous rétablir dans l'opinion des hommes pendant votre vie. Vous pouvez continuer votre récit, je vous engage à y mettre la même sincérité ; c'est votre devoir, je dirai plus, c'est votre intérêt.

« Malheureusement, poursuivit le prisonnier, je consentis à aller avec Reilly ; il me donna un fort bon souper, où les liqueurs fortes ne furent pas oubliées ; il m'en fit boire jusqu'à ce qu'il me vit assez échauffé pour me faire part de son projet. A la fin, il se mit à me parler de la grande affaire ; il me dit que son père et sa mère vivoient en Irlande, où ils exploitoient une ferme d'un très-bon rapport ; qu'il y avoit une charmante sœur ; que mon maître étoit un coquin ; qu'il avoit amassé beaucoup d'argent en volant les autres ; qu'il savoit très-bien où étoit son trésor, et que si je voulois lui donner la clef de la chambre où étoit la caisse, il se chargeroit de l'emporter, de manière à ce que je ne

fusse pas soupçonné de cet enlèvement. Il ajouta qu'ensuite nous partirions sur-le-champ pour l'Irlande, où j'épouserois sa sœur, après avoir partagé les dépouilles de mon maître.

» S'il m'eut fait cette proposition dans mon état de sang-froid ordinaire, je crois que j'aurois eu assez de vertu pour résister; mais la terreur qu'il m'inspira me fit succomber. Je lui dis que je ne pourrois jamais me décider à voler un homme qui, loin d'être un coquin, avoit toujours été mon bienfaiteur; j'ajoutai que quand bien même j'échapperois à la potence, je ne pourrois pas cacher mon crime à dieu, qui m'en puniroit dans l'autre monde, si ce n'étoit pas dans celui-ci. Reilly sourit à cette idée d'un autre monde. « Il y aura toujours assez de place pour nous là haut, me dit-il, et nous trouverons moyen de nous y loger après notre mort. Dieu sait que votre maître est un grand coquin, et je ne doute pas que nous ne soyons les

instrumens dont il veut se servir pour le punir ; d'ailleurs, votre maître est un protestant et un hérétique, et il n'y a pas de mal à voler un hérétique. L'église de Rome a le pouvoir de remettre les péchés ; je connois le père Dogherti, c'est un prêtre d'une piété solide, pour une demi-couronne, il nous donnera l'absolution ; il se chargera même de faire de vous un excellent catholique ; de cette manière vous ferez fortune, sans faire tort au salut de votre ame. »

« Je n'étois pas assez ignorant ni assez pris de vin, pour ne pas sentir tout le ridicule de ces argumens sacrilèges. Reilly s'en apperçut. « Laissons tout cela, me dit-il, je suis déterminé à faire la chose. Je vous aime comme mon ami, je vous offre moitié de la caisse, de plus je vous tiens quitte de ce que vous me devez, et voilà vingt guinées qui sont à vous ; mais souvenez-vous bien à quelle condition....... Vous avez mon secret...... Si vous ne voulez pas....... par la vie du

diable, j'aurai soin de vous; je vous mettrai dans un endroit où vous ne ferez plus le raisonneur. »

» Cette dernière menace, dont je devinai parfaitement le sens, me glaça d'effroi. Je me vis entièrement en sa puissance, et je ne doutai pas qu'il ne m'égorgeât comme il m'en menaçoit, si je continuois à me refuser plus long-tems à sa proposition. Je consentis plus mort que vif à ce qu'il vouloit de moi. Il étoit trop adroit pour me laisser le tems de la réflexion; il me garda avec lui toute la nuit, et je me jettai sur son lit dans un état complet d'ivresse.

» Le lendemain matin il me somma de tenir ma promesse, en renouvelant les menaces qu'il m'avoit déjà faites la veille, j'obéis. Je revins chez mon maître, aussi malade de corps que d'esprit. La plus vieille des servantes s'apperçut que je m'étois enivré, elle me réprimanda sévèrement de ce que j'avois passé la nuit hors de la maison,

et elle me prévint qu'elle en rendroit compte à mon maître, si, à l'avenir, je tenois encore une pareille conduite. Je promis que cela ne m'arriveroit plus. Je lui dis que je ne me sentois pas bien, et que craignant d'avoir la fièvre, mon projet étoit d'aller chez ma mère, et que je reviendrois le lendemain, si je me portois mieux. La vieille voulut me dissuader de sortir, mais je persistai et me retirai.

» J'allai chez Reilly lui remettre la clef fatale, et lui dis dans quel endroit il pourroit me trouver. Je me rendis ensuite dans la maison paternelle, où je passai la nuit, et quelle nuit ! Non, jamais je ne l'oublierai, tout l'enfer étoit dans mon cœur. Je fus bourrelé de remords tout le tems que je passai auprès de ma mère. Ses tendres soins ajoutoient à mon désespoir ; et lorsque je pensois aux chagrins que je réservois à ses cheveux blancs, je maudissois mon existence. Enfin j'entendis sonner l'heure

du crime. J'éprouvai alors une angoisse inexprimable.

» Le lendemain matin je retournai chez Reilly, mais il n'étoit pas chez lui. Je rentrai dans la maison de mon maître où tout étoit en confusion. Les deux servantes étoient consternées ; elles me reprochèrent de les avoir laissé seules. La plus vieille déclara hautement que Reilly étoit le voleur ; elle ajouta que comme j'étois son compagnon de débauche, elle ne doutoit pas que je ne fusse son complice dans le vol qui venoit d'être commis. Cette accusation me causa un tremblement universel. Je reconnus quel avoit été l'excès de ma démence. J'en frémis, mais il n'étoit plus tems. Je niai tout avec serment ; mais mon crime étoit peint sur ma figure, et les yeux les moins clairvoyans auroient pu le lire. Je savois qu'on ne pourroit pas me convaincre sur-le-champ ; mais comme les soupçons étoient très-fondés, je fis mes diligences pour pourvoir à ma sûreté.

» J'allai aussitôt trouver Reilly ; je lui fis part de ce que j'avois entendu, et je l'entretins de mes craintes à ce sujet. Il convint avec moi qu'il n'étoit pas prudent de rester plus long-tems à Chelsea ; nous nous décidâmes à partir le jour même pour l'Irlande. Il ne jugea pas à propos de me parler du partage de la caisse ; et depuis je n'ai pas reçu de lui la valeur d'un scheling. Il sortit, et me recommanda de ne pas quitter la cambre jusqu'à son retour. Il revint au bout d'une heure, emmenant avec lui deux chevaux tout sellés et bridés. Nous partîmes, voyageant par des chemins de traverse. Nous voulions arriver à Head, d'où nous comptions nous embarquer pour l'Irlande.

» Il ne nous arriva rien de remarquable pendant notre route jusqu'au vendredi soir. La journée avoit été pluvieuse, et nous nous étions arrêtés à Conway, pour nous rafraîchir nous et nos chevaux. En regardant par la

fenêtre, nous apperçûmes une chaise de poste, dans laquelle étoient deux dames sans aucune suite. Elles s'arrêtèrent un instant, et nous apprîmes qu'elles vouloient continuer leur voyage, malgré le mauvais tems et les ténèbres de la nuit. Reilly voyant qu'elles étoient sans défense, résolut d'aller les attaquer sur la route, et de les voler. Il me commanda de le suivre. Nous montâmes sur nos chevaux, et nous atteignîmes la voiture, lorsqu'il faisoit absolument nuit. Il me donna l'ordre d'attaquer les femmes; comme je n'avois pas d'armes, il me remit une écritoire longue, qui, suivant lui, devoit être suffisante pour leur en imposer. Pour lui qui avoit un fusil, il me dit qu'il se chargeoit des postillons. Vous connoissez les autres circonstances de l'événement. Je profitai de l'obscurité pour m'échapper. Je retournai à Conway pour chercher Reilly; mais depuis je n'ai plus reçu de ses nouvelles.

„ Telle est, messieurs, mon histoire toute entière, et je la signerois de mon sang à l'article de la mort. Je me réjouis d'avoir été arraché par la justice à la tyrannie de Reilly, dût-il m'en coûter la vie ! Si sa majesté a la bonté de m'accorder ma grâce, j'emploierai le reste de mes jours à prier pour elle et pour la prospérité de son empire ; je ferai tous mes efforts pour expier par une conduite exemplaire les fautes que j'ai commises. »

« Je suis bien aise de vous voir dans de pareils sentimens, lui dit le juge ; il est nécessaire que vous restiez encore en prison, mais vous n'y manquerez d'aucunes choses nécessaires à la vie. J'applaudis à la sincérité de votre récit ; je desire que vous le mettiez par écrit, et que vous le signiez ; j'aurai soin qu'il ne tourne qu'à votre avantage. »

Le juge se retira chez lui ; Ned et le docteur partirent ensemble pour se rendre au presbytère.

CHAPITRE VII.

M. Evans attendoit sur sa porte son fils et le docteur, il aborda ce dernier avec un air de tristesse qui alarma beaucoup Ned.

« Qu'est-il arrivé, lui demanda le docteur, et comment se porte la pauvre malade ? »

« Elle respire encore, dit M. Evans, mais je tremble qu'elle ne soit bien proche de sa dissolution. »

Le docteur monta sur-le-champ dans la chambre de la jeune personne, tandis qu'Edouard triste et pensif suivit son père dans la salle basse.

« Quels nouveaux symptômes, lui dit-il, vous font ainsi désespérer de la santé de cette malheureuse miss ? »

« Hélas ! mon fils, tout espoir nous est enlevé. Dieu va la retirer de ce

monde pour la récompenser dans l'autre. Elle a été toute la journée sans connoissance, et depuis quelques instans elle ne donne plus aucun signe de vie; je suis bien aise que le docteur soit arrivé; quoique je n'aie plus grande espérance, cependant j'aurai la consolation de n'avoir négligé aucun moyen pour lui rendre la santé. »

Les pleurs qui coulèrent des yeux de Ned firent assez voir combien il prenoit d'intérêt à la santé de la mourante miss; ce jeune homme, après quelque moment de silence, raconta à son père toutes les particularités relatives au prisonnier de Conway. M. Evans apprit avec plaisir la conversion de Collins, et il se flatta que, d'après les renseignemens qu'il avoit donnés, on parviendroit à livrer à la justice le scélérat de Reilly.

« De ma vie, dit ce bon curé, je n'ai vu, ni entendu dire qu'un meurtrier se soit soustrait au supplice qu'il mérite. Dieu semble avoir réservé ce crime

pour une vengeance particulière, même dans cette vie. De quelques ténèbres que l'assassin couvre son forfait, il finit toujours par être découvert. J'ai vu des malheureux, couverts du sang de leur semblable, venir eux-mêmes au pied de la justice accuser leur crime, et chercher dans le supplice un réfuge contre les remords qui les déchiroient. Admirez la bonté de Dieu qui a placé dans le cœur de l'homme une voix qui lui crie sans cesse, lorsqu'il a eu le malheur de s'écarter de son devoir : « Tant que vous vivrez, mon fils, suivez toujours les avis sacrés de cette voix ; c'est la voix de Dieu, et si vous lui obéissez, vous vivrez dans la paix et le bonheur. »

Tandis que M. Evans prêchoit ainsi à son fils la morale la plus pure, miss Vatkin descendit pour demander quelque chose dont le docteur avoit besoin. Le fils et le père n'eurent pas la force de lui demander des nouvelles de la malade. Ned, dont la sollicitude étoit extrême

et qui ne pouvoit pas rester plus long-tems dans le doute, monta dans la chambre. Il resta debout au pied du lit, contemplant en silence la malheureuse victime. Les yeux de la jeune miss étoient à demi-fermés et ne distinguoient plus rien ; la pâleur de la mort étoit sur sa figure qui n'avoit presque rien perdu de sa beauté ; une douce satisfaction étoit répandue sur tous ses traits ; on eût dit qu'elle aspiroit au bonheur d'être bientôt dans le ciel.

« Non, s'écria Ned, jamais l'art n'a produit des formes aussi belles, le ciel même ne renferme pas des cœurs plus purs ! »

Ned jetta un dernier regard sur l'infortunée, et se retira dans sa chambre pour donner un libre cours à sa douleur. Il resta plongé dans un abîme de réflexions douloureuses, jusqu'à ce que la servante vînt l'appeller pour dîner. Il auroit bien voulu s'excuser d'y aller ; mais ne voulant pas laisser interpréter

son absence, il descendit. Le repas fut triste, on mangea peu, on parla encore moins. Ned demanda au docteur si l'on pouvoit encore se livrer à l'espérance; il répondit que rien n'étoit impossible à Dieu, mais qu'il trembloit pour la jeune miss; il ajouta que depuis qu'il visitoit des malades, il n'en avoit encore point vu dans une position aussi critique et aussi alarmante. M. Evans pria le docteur de ne pas quitter la malade jusqu'à ce que son sort fût décidé. Le docteur répondit qu'il ne le pouvoit pas, mais qu'il passeroit la nuit à côté d'elle, pour examiner l'effet que produiroient les vésicatoires qu'il lui avoit appliquées.

Lorsque la nuit fut venue, le docteur et les femmes se retirèrent dans la chambre de la malade. M. Evans et son fils restèrent dans la chambre basse; l'agitation de leurs esprits avoit banni le sommeil; M. Evans pressa son fils d'aller se coucher, mais cet aimable

jeune homme ne voulut pas quitter son père ; il aima mieux lui tenir compagnie toute la nuit, et recevoir les consolations et les instructions que son père devoit lui donner dans cette solemnelle occasion. Leurs discours roulèrent, comme on doit s'y attendre, sur les vérités sublimes du christianisme, sur la nature de la mort et sur l'immortalité de l'ame. Ils passèrent une partie de la nuit sans être interrompus. Il étoit quatre heures du matin, lorsqu'ils entendirent ouvrir la porte de la malade, puis après ils distinguèrent les pas du docteur qui descendoit les escaliers.

Toutes leurs craintes s'étoient réveillées, lorsque M. Jones entra.

« Est-elle morte? dit M. Evans. »

« Non, elle vit encore, elle est même un peu mieux. Aussitôt que les vésicatoires ont été levées, elle a repris connoissance; elle a demandé à boire, on lui a donné un peu de vin. Je suis accouru pour vous apporter ces bonnes nouvelles. »

La joie du père et du fils fut extrême, les yeux de Ned brilloient de la plus douce satisfaction. M. Evans remercia Dieu de ce nouveau bienfait ; il se retira ensuite avec son fils pour se reposer, et le docteur remonta dans la chambre de la malade.

CHAPITRE VIII.

SANS doute les lecteurs sont impatiens de faire connoissance avec la jeune dame, secourue si à propos par Ned, accueillie avec tant d'hospitalité par notre bon curé, soignée avec tant de zèle par la bonne mistriss Evans, et travaillée pour le moment par une fièvre *nerveuse*, comme dit M. le docteur; nous sommes en état de satisfaire leur curiosité, et nous entrons en matière.

Lady Cécilia Rivers étoit fille du comte de Ravensdale, qui faisoit sa résidence ordinaire en Irlande. La nature l'avoit comblé de ses dons, son esprit égaloit sa beauté. Son père lui avoit donné une excellente éducation. M. Rivers qui avoit un frère aîné, s'étoit marié fort jeune et avoit eu de sa femme

plusieurs enfans. Son frère mourut et lui laissa avec ses biens le titre de comte de Ravensdale.

Le père de lady Cécilia jouissoit de 16 mille livres sterlings de rente, dont il employoit une grande partie à soutenir son rang, et à secourir les malheureux. Il possédoit toutes les qualités qui distinguent un vrai gentilhomme ; il eut le malheur de perdre son épouse, lorsque Cécilia n'étoit encore qu'enfant, et de toute sa nombreuse famille il ne lui restoit plus que sa fille et deux fils. L'aîné, lord Rivers, qui avoit 25 ans, devoit hériter du comté de Ravensdale, et le cadet qui en avoit 22, étoit capitaine dans les armées du roi.

Cécilia n'avoit que 4 ans, lorsque sa mère mourut. Cette perte fut très-sensible pour le comte qui l'adoroit, et elle auroit été encore plus fatale pour les enfans, si mistriss Melville (dont nous avons rapporté la fin déplorable) ne

leur eût prodigué depuis les soins les plus tendres et les plus empressés.

Mistriss Melville étoit parente de la comtesse défunte à qui elle étoit extrêmement attachée ; elle s'étoit mariée à un gentilhomme qui avoit peu de fortune, mais beaucoup de mérite. Ils passèrent plusieurs années au sein du bonheur, jouissant de l'estime et de la considération générale. Mais hélas ! cette félicité ne fut pas de longue durée ; M. Melville paya de sa vie un acte de dévouement généreux dont sa femme fut l'objet. Un soir, ils étoient allés au spectacle, dans un entr'acte on entendit crier : au feu, au feu ! déjà les flammes dévoroient les coulisses. La confusion étoit extrême ; tout le monde se précipitoit pour échapper au désastre. M. Melville qui étoit à l'orchestre vit bientôt qu'il leur étoit impossible de fuir par les escaliers de dégagement qui étoient encombrés. Il se décida sur-

le-champ à sauter sur le théâtre avec sa femme dans ses bras, il traversa les flammes et arriva sur les derrières du spectacle où il savoit qu'il y avoit une issue qui communiquoit à la maison du directeur; il fut assez heureux pour y déposer mitriss Melville qui n'avoit reçu du feu aucune atteinte dangereuse. M. Melville voulut prendre une voiture de place pour retourner chez lui; toutes étoient disparues pendant l'incendie; il fallut regagner la maison à pied. Ils n'y furent pas plutôt arrivés, que le mari se sentit indisposé; il avoit les jambes brûlées et souffroit horriblement; la fièvre s'alluma; deux jours après, il avoit vécu. Sa veuve fut inconsolable et voulut ne pas lui survivre. Le tems calma sa douleur profonde. Après avoir réglé les affaires de son mari, il lui resta un revenu de 300 livres sterlings qui lui suffirent pour vivre en Irlande d'une manière honorable.

Elle passoit ordinairement ses étés

dans la famille de Ravensdale et ses hivers à Dublin, où elle avoit une maison petite, mais agréable.

Après la mort de lady Ravensdale, elle se décida, d'après les instances du comte, à venir habiter son hôtel pour veiller à l'éducation des enfans. Elle s'attacha à Cécilia, qui étoit plus particulièrement commise à ses soins, et elle remplit envers elle les devoirs d'une mère tendre et éclairée. Elle cultiva les heureusesdispositions qu'elle avoit reçues de la nature, et développa en elle des qualités qui ne firent qu'ajouter un nouvel éclat à sa beauté.

Lord Ravensdale avoit une sœur, lady Élisabeth Belmont, qui avoit épousé un gentilhomme fort riche qui vivoit à Londres. Cette dame n'avoit pas vu sa nièce Cécilia depuis son enfance; ayant beaucoup entendu parler de sa beauté et de son mérite, elle voulut absolument la faire venir à Londres, la présenter dans les premiers cercles, et

la faire jouir de tous les plaisirs de la capitale ; elle écrivit une lettre très-pressante au lord Ravensdale et à sa fille, dans laquelle elle l'invitoit à venir passer l'hiver avec elle à Londres ; elle écrivit aussi à mistriss Melville, pour l'engager à accompagner son élève. Lord Ranvesdale consentit avec plaisir à la demande de sa sœur, il pensa que ce voyage pouvoit être aussi utile qu'agréable à sa fille. Les deux dames acceptèrent l'invitation, et partirent dans le mois de septembre. Le frère de Cécilia, lord Rivers, les accompagna pendant la route et les remit en pleine santé à lady Élisabeth Belmont, dans sa maison de Berkeley-square ; étant attendu au parlement d'Irlande (il étoit membre de la chambre des communes), lord Rivers fut obligé de retourner aussitôt à Dublin.

Cécilia et mistriss Melville furent accueillies par M. Belmont et lady Élisabeth, avec toute la politesse et les égards qu'ils pouvoient desirer. Les deux

dames furent bientôt répandues dans les sociétés les plus brillantes ; la nouveauté de la scène les divertit pendant quelque-tems. Cécilia qui aimoit beaucoup l'élégance dans les formes et dans la parure, trouva à Londres de quoi flatter son goût et captiver son imagination. Dans la maison de son père, Cécilia se livroit à des amusemens innocens et qui étoient de son choix ; chez sa tante, elle étoit dans la nécessité de se conformer à la manière de vivre de lady Élisabeth, et de voir ses sociétés ; et comme l'éducation et les sentimens de ceux qui les composoient lui paroissoient souvent étranges, il n'est pas étonnant qu'elle ne trouvât rien de bien satisfaisant dans le dissipation du grand monde. Elle auroit préféré à tous les plaisirs bruyans une réunion de vrais amis où l'on goûte en paix les délices d'une société choisie. Le fracas éternel des divertissemens à la mode l'avoit réjouie dans leur nouveauté ; mais répétés sans cesse, ils perdirent de

leur charme, et finirent par la fatiguer extrêmement. L'éclat et la magnificence des salons du Ranelagh l'éblouirent en y entrant, et après y avoir passé deux heures, elle trouva ce spectacle un peu plus supportable qu'un combat de coqs, auquel on l'avoit fait assister la veille, par partie de plaisir. Les théâtres, où elles s'étoient promis des jouissances agréables, trompèrent leurs espérances; certes, ce n'étoit ni la faute des acteurs, ni celle des pièces, mais bien celle de la mode. Il est généralement reçu à Londres que les jolies femmes ne vont au spectacle que pour s'y faire voir, en dépit de Shakespear, et de tous les auteurs tragiques ou comiques possibles. Les loges où elles furent condamnées à s'asseoir, étoient parfaitement disposées pour se faire remarquer, mais non pour jouir du spectacle; la société se mit à discourir sur le chapeau merveilleux de milady, sur le mariage prochain du lord Penbrock, et sur d'autres sujets aussi

graves, avec une loquacité si bruyante, qu'il fut impossible à Cécilia et à mistriss Melville d'entendre un vers d'*Othello*, qu'elles voyoient pour la première fois.

Après avoir encore passé quelques semaines dans le tourbillon, leur curiosité fut pleinement satisfaite ; elles furent rassassiées des plaisirs de Londres. Cécilia ne soupiroit plus qu'après l'instant où elle se verroit dans la maison de son père. Ce n'étoit pas seulement la vie du grand monde qui lui inspiroit du dégoût et qui lui faisoit tant desirer de retourner dans sa famille, elle étoit impitoyablement poursuivie par un petit-maître, que sa tante trouvoit *incroyablement délicieux*, mais qui avoit le talent de lui déplaire au suprême dégré.

Comme le jeune homme étoit admis dans toutes les parties de lady Élisabeth, il redoubloit de soins et d'attentions pour Cécilia, qui étoit au supplice. Par égard pour sa tante, et par respect pour le rang de son adorateur, elle étoit

obligée d'entendre toutes les fadaises dont il l'accabloit, et de dissimuler tout le mépris qu'elle avoit pour sa personne. Heureusement qu'une attaque de goutte de son père vint la délivrer des importunités du petit-maître, et la fit partir de Londres avant le tems qu'elle s'étoit d'abord proposé. Sa tante fit tout ce qu'elle put pour la retenir; elle essaya de lui persuader que la goutte de son père n'auroit aucunes suites dangereuses, comme cela étoit déjà arrivé. Dans le fond, elle étoit très-fâchée de ce départ, car elle étoit fière de l'esprit, de la beauté et des qualités de sa nièce. Cécilia n'accorda aucun délai à sa tante, Londres et le petit-maître lui étoient trop à charge; d'ailleurs, entraînée par la piété filiale, elle brûloit d'aller se jetter dans les bras de son père.

Cécilia et mistriss Melville, après avoir affectueusement remercié M. Belmont et lady Élisabeth, de l'acceuil gracieux qu'elles en avoient reçu, se mirent en

route. Le lecteur connoît les détails de la mort de mistriss Melville; il a pris part à la douleur de Cécilia, il a applaudi au courage de Ned et aux vertus hospitalières de son respectable père.

CHAPITRE IX.

Le matin la famille s'assembla pour déjeûner ; la joie fut générale, lorsque le docteur eût annoncé que la malade étoit hors de danger. Comme les inquiétudes avoient été extrêmes sur sa santé, on vouloit savoir qu'elle étoit celle qui les avoit fait naître ; chacun se livroit à ses conjectures qui approchoient plus ou moins de la vérité, mais elles se réunissoient dans un point, c'est que celle qui en étoit l'objet étoit un ange. Le docteur dit à mistriss Evans que la malade n'avoit plus besoin que d'exercice et d'une nourriture salubre.

« Il ne faut, ajouta-t-il, présenter à son imagination que des objets rians, et pour cette raison, vous vous abstiendrez de toute recherche sur sa naissance et sa

famille, et sur tout autre chose qui pourroit lui rappeller des souvenirs fâcheux. Qu'importe qui elle soit, ce qu'il y a de certain c'est qu'elle est dans le malheur, et je ne doute pas qu'elle ne soit très-bien née. Vous voudrez donc ne pas lui faire de questions, mais attendre vous-même qu'elle vous fasse telles confidences qu'elle croira convenables. »

M. Evans fut de l'avis du docteur, et les femmes furent obligées de s'y ranger, quoique leur curiosité fut vivement excitée.

Après le déjeûné, le docteur prit congé de la famille, et alla voir ses autres malades; il promit de venir souvent au presbytère, et d'arriver aussitôt qu'on auroit besoin de lui. Ned monta à cheval, et l'accompagna une partie du chemin. Notre bon curé alla faire un tour à son jardin, où il n'avoit pas mis les pieds depuis la dernière catastrophe. M. Evans avoit des connoissances très-étendues en jardinage, non-seulement

en théorie mais encore en pratique ; il plantoit ses légumes, il tailloit, émondoit, greffoit ses arbres ; tous ces détails de culture étoient pour lui un exercice récréatif et salutaire ; son fils l'aidoit dans ses travaux champêtres, lorsqu'il n'avoit rien à faire de plus important.

Le terrein qu'il possédoit étoit parfaitement situé ; il ne contenoit que trois acres ; mais il étoit si agréablement disposé par l'inégalité du site, si habilement percé par des sentiers, qu'on lui auroit donné une bien plus grande étendue, et on auroit pu faire plusieurs milles, en se perdant dans les nombreux détours qu'on y avoit pratiqués, sans s'appercevoir qu'on fouloit toujours la même terre. Toutes les fleurs du climat étoient cultivées dans la dernière perfection ; M. Evans les plaçoit de manière à faire contraster leurs couleurs ; l'éclat en étoit plus vif et le spectacle plus ravissant. Les arbres étrangers étoient bannis du jardin ; notre curé n'étoit pas assez riche

pour entretenir des serres chaudes. Une haie de houe fort élevée défendoit sa possession ; l'aube-épine et le chèvre-feuille se marioient avec l'arbuste, et répandoient une odeur délicieuse dans les environs ; les herbes potagères dont la vue est moins agréable, quoique d'une plus grande utilité, étoient releguées dans un coin de terre, caché par des arbres fruitiers. Une épaisse forêt abritoit le terrein contre les froids du nord et contre les vents du midi. Un ruisseau s'échappoit à travers les arbres, et serpentoit en murmurant dans le jardin. M. Evans avoit orné ses bords de violettes, de prime-roses et de lys des champs, qui croissoient sous l'ombre hospitalière d'un saule pleureur. C'étoit dans cet endroit agréable que M. Evans venoit ordinairement promener ses rêveries solitaires. L'aspect sauvage que l'hiver donnoit à la forêt, l'image de la destruction imprimée sur les arbres dépouillés de leur fruit et de leur ver-

dure, le chant plaintif d'un oiseau errant, le silence de la nature, tout jetta le bon curé dans une profonde méditation, dont il ne fut tiré que par l'arrivée de Ned, qui venoit offrir ses services à son père. Ils travaillèrent ensemble dans le jardin, jusqu'à ce que l'heure du dîné les appella à la maison. Mistriss Evans et miss Watkin en firent le principal ornement, on se livra sans réserve à toute la joie qu'inspiroit l'heureux changement arrivé dans l'état désespéré de la malade. Cécilia s'étoit levée une partie de la matinée, et avoit satisfait la curiosité des dames, en leur apprenant que son nom étoit Cécilia Rivers, et qu'elle étoit fille d'un gentilhomme d'Irlande; mais elle ne leur avoit pas dit que son père étoit le comte de Ravensdale, elle avoit craint de leur inspirer trop de respect pour une qualité aussi élevée, et de les embarrasser par cette distinction. Elle vouloit vivre simplement au presbytère, pendant le tems qu'elle avoit encore à y

passer, elle ne desiroit voir que les bonnes gens chez qui elle étoit, et leurs amis particuliers. Elle continua à couler des jours tranquilles dans cette retraite solitaire ; elle n'attendoit plus que le retour d'un peu de forces, pour se rendre en Irlande, où elle avoit placé toutes ses affections. Depuis qu'elle avoit quitté ce pays, elle n'avoit plus connu le bonheur. La mort de son amie l'avoit entièrement dégoûtée des voyages; elle soupiroit après l'instant où elle seroit rendue aux embrassemens de son père et de ses amis. Son impatience accusoit un peu sa sagesse, car elle savoit bien qu'elle n'étoit pas en état de se mettre en route ; cependant elle se décida à attendre son entier rétablissement, pour prendre congé de la respectable famille. Au reste, elle étoit fort satisfaite de sa situation ; elle n'avoit qu'à se louer des attentions délicates de mistriss Evans et de miss Watkin qui la regardoient comme une créature angélique. L'élégance de ses manières,

sa jeunesse, sa beauté, son malheur, sa pieuse résignation, tout les remplissoit d'admiration. Rien de plus intéressant que la beauté dans le malheur, sur-tout si elle est ornée des charmes de la vertu; aussi mistriss Evans voua l'amitié la plus tendre à Cécilia; et après son mari et son fils, c'étoit elle qu'elle affectionnoit le plus dans le monde. La mort de mistriss Melville avoit absorbé dans Cécilia tous les sentimens de tendresse, et sans ce fatal accident il est à croire qu'elle auroit répondu par un égal attachement, à l'amitié de mistriss Evans, qui n'épargnoit aucun soin pour lui procurer de la distraction et de l'amusement. Cécilia parvint insensiblement à rétablir sa santé, et avec ses forces elle recouvra la gaieté et la sérénité.

CHAPITRE X.

Dans un village voisin du presbytère, demeuroit un pauvre diable nommé John Price. Dans sa jeunesse il avoit cultivé, tant bien que mal, la poésie et la musique, talens assez communs dans le pays de Galles. Il ne fut pas long-tems sans s'appercevoir que les muses enrichissent rarement ceux qui briguent leurs faveurs, il se décida à s'enrôler sous les drapeaux de la gloire ; il s'engagea dans un régiment à l'âge de 20 ans ; il servit son pays avec courage et fidélité pendant plusieurs années. Si Appollon l'avoit traité peu magnifiquement, Mars fut pour lui un maître plus que sévère ; il reçut à la bataille de Fontenoy une blessure à la tête dont les suites furent cruelles, car il perdit la vue. Il obtint

son congé et retourna dans son pays ; où il subsistoit avec une petite pension que lui avoit accordé le gouvernement.

A son retour il se remit sous la protection des muses qu'il avoit quittées dans son jeune tems, il composa des balades héroïques, sur ses exploits militaires et ses tristes aventures ; il mettoit ses poésies sur l'air des anciennes complaintes du pays, et alloit chantant, en s'accompagnant d'une harpe dont il ne jouoit pas trop mal. Les sons harmonieux de sa lyre, et peut-être un peu aussi la pension, lui valurent les bonnes grâces d'une femme assez jeune. Ils se marièrent, et bientôt ils eurent une petite fille, qui croissoit comme la rose du matin. Sa gentillesse, ses grands yeux bleus, et ses cheveux noirs qui descendoient en boucles sur ses épaules, attiroient l'attention des jeunes garçons qui venoient entendre la musique de son père, et boire chez eux de la bierre. Vous saurez que mistriss Price faisoit

de la bierre excellente; elle avoit établi une sorte de café dans le village; elle vendoit sa boisson aux habitans qu'elle régaloit en outre des complaintes de son mari. Ned aimoit beaucoup le bon homme et sa musique. Quoiqu'il n'allât jamais dans le café, il venoit souvent visiter le pauvre aveugle, lorsqu'il savoit que les paysans vaquoient à leurs travaux ordinaires; il écoutoit les aventures et les chants du nouvel Homère; il s'essayoit lui-même sur la harpe, mais il n'en pinçoit pas avec autant de goût que Price, quoique ses progrès fussent assez rapides.

Un soir que toute la famille Evans étoit rangée autour du feu, la conversation tomba sur la musique, miss Watkin demanda à Cécilia si elle l'aimoit.

« Avec passion, répondit-elle, et je crois que la musique peut produire les sensations les plus délicieuses. »

« Quel instrument préféreriez-vous, dit M. Evans ? »

« Je ne sais trop pour lequel je pencherois, j'ai bien quelquefois entendu jouer de la harpe, en Irlande ; mais soit que le talent du musicien fût très-médiocre, ou soit que l'instrument fût défectueux, je n'en ai pas été extraordinairement contente. »

« Avez-vous jamais entendu une harpe galoise? »

« Non, monsieur. »

« Sériez-vous curieuse d'en entendre pincer? »

« Oui, monsieur, vous m'obligeriez ; en avez-vous une à la maison? »

« Non, madame, mais nous avons dans le voisinage un pauvre aveugle qui a été soldat et qui en joue passablement ; si vous desirez l'entendre, je le ferai venir avec son instrument. »

« De tout mon cœur, je vous l'ai déjà dit, je suis folle de musique. »

La servante fut chargée sur-le-champ du message ; malheureusement l'hon-

nête Price n'étoit pas en état de sortir ; il avoit été assez imprudent pour se mettre en route sans son chien, son guide fidèle, il étoit tombé dans un fossé et s'étoit fait une blessure assez considérable ; le pauvre Price étoit alors dans son lit. Ces tristes nouvelles affligèrent beaucoup la société. Cécilia étoit désolée de ce malheureux accident qui la privoit de son concert. Ned s'apperçut de l'émotion de la jeune dame :

« Je suis touché, lui dit-il, du malheur qui est arrivé à ce brave homme, il méritoit un sort plus heureux que celui dont il jouit ; cependant je pourrai adoucir les regrets de miss Cécilia, je vais chercher moi-même la harpe, et malgré mon peu de talent, je ferai tous mes efforts pour vous procurer un instant de récréation. »

Cécilia remercia Ned de sa complaisance ; mais elle lui dit que si la harpe étoit trop loin, ou trop difficile à porter,

elle renonçoit au plaisir qu'elle se promettoit, elle ajouta qu'elle auroit la patience d'attendre une occasion plus favorable. Ned leva toutes les difficultés en répondant qu'il ne pensoit jamais à de legers embarras quand il étoit question de servir les dames.

Lorsque Ned fût sorti, Cécilia fit observer à sa mère que son fils avoit plus de politesse que n'en ont ordinairement les jeunes gens de son âge.

« Je lui ai, ajouta-t-elle, les plus grandes obligations, oh! oui, bien grandes! et je ne les oublierai jamais (Une larme s'échappa de ses yeux.) : il y ajoute encore tous les jours par ses attentions délicates, et par la grâce dont il les accompagne. »

« Vous êtes trop bonne, répondit mistriss Evans, de penser aussi favorablement de mon fils, il est vrai qu'il a un excellent cœur; mais vous mettez un trop haut prix au service qu'il vous a rendu, il n'a fait que son devoir, et ce

devoir il le regarde comme l'événement le plus heureux de sa vie. »

Mistriss Watkin rendit aussi hommage à l'amabilité de Ned, et assura Cécilia qu'elle ne perdroit rien au change par l'indisposition de Price, car M. Edouard jouoit de la harpe avec infiniment de goût et de talent.

Ned revint bientôt avec l'instrument sur son dos; Cécilia parut frappée de sa forme, qui différoit beaucoup de celle des harpes qu'elle avoit vues en Irlande; l'instrument étoit fort beau, et si élevé que lorsque Ned l'eût placé, l'extrêmité touchoit presqu'au plancher de la chambre. Ned préluda d'abord avec beaucoup de facilité, ses doigts parcouroient les cordes avec la plus grande agilité; il commença par un *adagio* soutenu, les sons parfaitement modulés sembloient des voix mélodieuses qui se faisoient entendre dans le lointain, puis par un *crescendo* ménagé, il fit retentir sur les cordes frémissantes le bruit des vagues

animées et les sifflemens de la tempête; enfin, adoucissant les sons, il fit succéder le calme à l'orage, et finit par un morceau de la plus riche mélodie.

Cécilia fut enchantée de l'exécution, son cœur avoit suivi les variations de la musique, les sensations délicieuses qu'elle avoit éprouvées l'avoient ravie d'admiration, et elle avoua qu'elle n'avoit jamais entendu un instrument aussi harmonieux.

Cécilia voulut s'essayer sur la harpe, et tirer quelques sons, elle étoit très-forte sur le clavecin et la guittare, mais n'ayant jamais touché de harpe, elle ne s'attendoit pas à faire des merveilles. Ned lui apprit la manière de pincer les cordes et det enir son instrument; elle ne s'en acquitta pas trop mal pour la première fois, et elle joua un air ou deux en s'accompagnant de la voix; mistriss Watkin observa tout bas à mistriss Evans, que la position de Cécilia lui rappelloit un

tableau qu'elle avoit vu autrefois, et qui représentoit sainte Cécile, patrone des musiciens, jouant de la harpe, et que M. Edouard avoit quelque ressemblance avec l'ange qui dans le tableau étoit descendu du ciel pour venir l'entendre. Cette observation faite dans la simplicité de l'innocence étonna mistriss Evans qui sentit toute la justesse de l'allusion. Dès ce moment, elle soupçonna que Ned nourrissoit dans son cœur un violent amour ; cette découverte, loin de l'alarmer, la flatta. Elle ne vit dans cette inclination qu'un hommage rendu à la vertu, et elle avoit l'espérance, un peu éloignée à la vérité, de voir contracter à son fils une alliance avantageuse.

On reporta la harpe ; Cécilia donna secrètement une guinée pour le pauvre aveugle, et lui fit faire l'invitation de venir, avec son instrument, au presbytère aussitôt qu'il pourroit sortir. Quoique Cécilia eût recommandé le secret,

on connut bientôt cet acte de bienfaisance qui ne fit qu'ajouter à la haute opinion que la famille avoit conçue de la jeune dame.

CHAPITRE XI.

La présence de miss Watkin n'étant plus nécessaire, elle retourna chez son père qui avoit toujours besoin d'elle dans le ménage; il ne se plaignit point de sa longue absence, ce qui étoit beaucoup, vu la rudesse de son caractère. Miss Watkin quitta Cécilia avec beaucoup de regret, elle versa même des pleurs en l'embrassant. Cécilia avoit beaucoup de considération pour elle, elle en avoit reçu toutes sortes de soins pendant sa maladie, elle lui promit d'aller souvent la voir chez son père, pendant le tems qu'elle seroit obligée de rester dans le pays. Comme le grand air et l'exercice lui avoient été recommandés pour sa santé, elle alloit souvent chez miss Watkin sur un petit cheval

qu'on lui avoit dressé ; c'étoit un bonheur suprême pour Ned de l'accompagner dans ses excursions, soit à pied soit sur la jument de son père; c'étoit lui qui nourrissoit le petit cheval, et qui avoit soin du harnois.

Ned dirigeoit toujours les promenades de Cécilia vers les sites les plus romantiques, où la nature étaloit toutes ses richesses. Il est aisé de supposer quelles étoient les conversations de deux personnes vertueuses, empressées à se plaire l'une à l'autre, et dont les sentimens et les sensations étoient à-peu-près les mêmes, quoique leur rang et leur éducation eussent été si différens. Le tems fuyoit rapidement au milieu des plaisirs innocens qu'ils goûtoient, et il y avoit déjà presqu'un mois d'écoulé avant que Cécilia se fût apperçue qu'elle avoit entièrement recouvré sa santé, ses forces et sa beauté. Ce ne fut pas à son miroir qu'elle fut redevable de cette découverte, il lui apprenoit bien tous les jours

qu'elle étoit belle, mais il ne lui inspiroit aucune autre réflexion. Un jour, après le dîner, on fit je ne sais quelle question sur l'Irlande; le nom de son pays réveilla toute son attention, le souvenir de son père et de ses amis frappa vivement son imagination, elle tomba dans une profonde rêverie. Le soir même elle fit tous ses préparatifs de départ, et envoya un exprès au docteur Jones, pour l'inviter à venir le lendemain au presbytère afin de régler avec lui.

Elle passa la plus grande partie de la soirée dans sa chambre où elle s'occupa à ranger ses malles et celles de sa défunte amie, mistriss Melville. La vue des habillemens que cette dame avoit portés lui rappella la mémoire de cette excellente femme et l'étendue de la perte qu'elle avoit faite; elle resta long-tems à visiter les divers objets qui avoient appartenu à mistriss Melville, elle les contemploit avec attendrissement; et lorsque mistriss Evans vint l'appeller

pour souper, elle prétexta une légère indisposition pour donner les dernières larmes à la mémoire de son amie.

Après avoir rempli ce devoir pieux, elle se coucha ; un doux sommeil calma ses esprits agités. Le lendemain matin elle descendit pour le déjeûner, et y parut dans tout l'éclat de la santé et la fraîcheur de la beauté. Jamais Ned ne l'avoit vue aussi jolie. L'espérance d'être bientôt réunie à ses amis avoit donné à sa figure un air plus ravissant. Ned étoit pensif, la crainte de perdre pour toujours l'objet de ses plus tendres affections, avoit ajouté un feu nouveau à son amour. Tout le monde étoit vivement affecté. Ned détournoit la tête pour cacher les pleurs qui couloient de ses yeux. Cécilia lui proposa de faire ensemble une partie de cheval ; la matinée étoit superbe ; le jeune homme eut bientôt sellé les deux chevaux, il passa ensuite dans sa chambre pour faire une toilette particulière. Comme c'étoit la dernière fois qu'il devoit

accompagner Cécilia, il voulut paroître devant elle avec tous ses avantages, il mit en effet une sorte de recherche dans son costume, il se para de ses plus beaux habits et descendît ensuite dans la salle basse.

Cécilia le complimenta sur l'élégance de sa parure, et après quelques momens de conversation, ils montèrent à cheval. Ils parcoururent ensemble les lieux les plus pittoresques et se communiquèrent leurs observations sur la beauté des sites. Cécilia se disposoit à revenir à la maison, lorsque Ned lui dit qu'il connoissoit un endroit retiré, où la nature avoit épuisé ses merveilles; il ajouta qu'il l'avoit reservé pour être vu le dernier, et qu'il desiroit qu'elle vînt l'embellir de sa présence. Cécilia ne fit aucune objection, ils prirent un sentier fort étroit, caché par deux haies très-élevées, et arrivèrent dans une vallée située entre deux montagnes; la vallée n'avoit pas cinquante toises de large et les mon-

tagnes qui s'élevoient de chaque côté à une hauteur prodigieuse se réunissoient dans quelques parties : il étoit aisé de voir qu'unies autrefois, elles avoient été séparées par quelque grande commotion de la nature. Elles étoient couvertes jusqu'aux sommets d'une épaisse forêt où la houe et le sapin entretenoient une éternelle verdure, même dans le cœur de l'hiver. Des rochers blanchis par les siècles, et dont la cîme se perdoit dans les airs, bravoient la furie des tempêtes et la main destructive du tems. Au milieu de la vallée couloit un ruisseau sur un lit de cailloux, et s'échappoit en murmurant à travers les quartiers de rochers qui s'étoient détachés des deux montagnes; les bords étoient tapissés de mousses, et d'une quantité de fleurs sauvages et d'herbes aromatiques qui réjouissoient autant la vue qu'elles flattoient l'odorat. Ned et Cécilia, après avoir parcouru les détours de la vallée, arrivèrent à une caverne effroyable, que la nature avoit creusée

dans un énorme rocher qui fermoit la vallée, et qui réunissoit les sommets des montagnes. Cécilia étoit émerveillée de la beauté et de la grandeur de cette scène sauvage; elle s'arrêta un instant pour contempler la terrible entrée de la caverne, avec un mélange de terreur et de plaisir. Ned lui demanda si elle vouloit entrer. Cécilia sembloit effrayée et saisie d'une secrette horreur. Ned la rassura en lui disant qu'il n'y avoit aucune espèce de danger; il ajouta que si elle pouvoit calmer un instant sa frayeur, elle trouveroit dans l'intérieur de quoi satisfaire pleinement sa curiosité.

Ces paroles encouragèrent Cécilia, et se mettant sous la protection de Ned, elle consentit de pénétrer dans la retraite souterraine. Ils descendirent de cheval, Ned les attacha à un arbre, et conduisit Cécilia dans la caverne. Son entrée étoit garnie de lierre et d'autres arbustes qui couvroient les rochers et

resserroient son ouverture, qui étoit d'une prodigieuse hauteur ; elle étoit embellie par diverses pétrifications, dont les formes variant à l'infini, offroient le coup-d'œil le plus agréable.

Ils visitèrent une partie de la caverne, et arrivèrent à une large ouverture pratiquée dans le rocher, d'où sortoit une eau plus pure que le cristal, et qui s'échappant de la caverne, alloit arroser la vallée.

La frayeur de Cécilia étoit dissipée; elle admiroit cet asyle agreste, et approchant d'un banc de gazons, elle s'y assit pour jouir à loisir du spectacle magnifique qu'elle avoit sous les yeux.

Ned prit place à côté d'elle, et détachant de dessus son dos un petit bissac, il en tira quelques oranges et des fruits secs qu'il avoit eu soin d'apporter. Cécilia fut agréablement suprise en voyant ces rafraîchissemens. Ned lui présenta de l'eau du rocher dans une coquille cristallisée qu'il avoit prise à la

porte de la caverne. Cécilia en but avec plaisir et lui témoigna ses remercîmens.

« Voyez-vous, dit Ned, combien la nature est grande et belle, et comment elle sait pourvoir abondamment à nos besoins et à nos plaisirs, quand nos goûts sont purs et simples? »

« Vous avez raison, M. Evans, je sens toute la vérité de ce que vous me dites. Cette caverne, l'ouvrage de la nature, surpasse en magnificence les plus riches appartemens. Tout l'art des cuisiniers les plus consommés ne pourroit produire une saveur plus délicieuse que celle de ces fruits; et les vins les plus exquis ne pourroient rafraîchir un palais altéré, aussi bien que cette eau pure qui coule du rocher. »

« Sans doute c'étoit ainsi que vivoient nos premiers pères, dans les jours de leur primitive innocence : Éve rangeoit les fruits sous un berceau, Adam et l'ange les mangeoient avec elle..... Cependant si l'aimable Cécilia consentoit à

vivre avec moi dans ces rochers et au milieu de cette solitude, je n'envierois ni à Ève ses fruits, ni à Adam son paradis, quoique je fusse très-honoré de la compagnie des anges. »

L'étonnement empêcha Cécilia de répondre, elle rougit et fut saisie d'un tremblement universel; elle jetta les yeux sur Ned qui crut appercevoir dans ce regard, de la sévérité mêlée de douceur. Cécilia se leva pour sortir de la caverne. Ned vit alors combien il avoit été présomptueux, il voulut sur-le-champ expier sa faute; il se jetta à ses pieds.

« Arrêtez! lui dit-il, divine Cécilia! arrêtez et ne me quittez pas avec des sentimens de haine; oh! pardonnez un discours irréfléchi, il étoit l'expression trop vraie de mes sentimens; mais je le désavoue, puisqu'il a pu vous offenser. »

« Je vous prie de me laisser aller, M. Evans, j'ai besoin de prendre l'air, je ne veux plus vous entendre, il y a de

la trahison à vous de m'avoir amené dans cette horrible caverne pour me forcer d'écouter des discours auxquels je ne suis pas accoutumée. »

« Vous trahir! oh la meilleure des femmes! jamais je n'en ai eu la pensée; hélas! moi seul me suis trahi; j'ai trahi un secret que je n'aurois jamais dû révêler et qui ne sortira plus de mon cœur. »

« Laissez-moi sortir, M. Evans, je ne desire pas savoir vos secrets, je ne veux rien entendre que je n'aie quitté cette odieuse caverne. »

Ned se leva avec la plus respectueuse timidité, et l'accompagna hors de la caverne, il la pria de s'asseoir un instant.

« Miss Cécilia, lui dit-il, je vous demande pardon, oubliez ma faute, accordez quelque compassion à celui qui ne pourroit vivre, s'il avoit le malheur de vous déplaire; non, jamais je n'ai eu aucune pensée qui ne soit conforme au respect que vous m'avez inspiré et que

l'honneur ne puisse avouer. Si une passion malheureuse m'a inspiré trop de présomption, n'en accusez que ma jeunesse et mon inexpérience ; l'amour que j'ai pour vous me brûle nuit et jour, il fait le tourment de ma vie ; j'ai osé vous en faire l'aveu..... jamais je ne pourrai l'éteindre. Il est impossible de vous voir et de ne pas vous aimer, et certes il n'y a pas de crime à admirer la beauté et la vertu quand on a le bonheur de les rencontrer unies ensemble. Je le sais, j'ai été coupable de témérité en vous avouant ma folle passion, et c'est pour cette témérité que je sollicite votre pardon. »

« M. Evans, je vous pardonne ; quand je parcourois avec vous les campagnes voisines, quand je suis venue dans cette vallée et que je me suis laissé conduire, malgré moi, dans l'odieuse caverne, je me suis mise sous votre protection, et je devois peu m'attendre à me voir insulter par une déclaration d'amour. »

« Cruelle miss Rivers! vous insulter! quelle injustice! moi qui rougirois d'injurier la dernière des femmes, j'irois prodiguer l'insulte à l'idole de mon cœur! Si vous êtes aimée avec un sentiment aussi pur que désintéressé, cette passion m'a été inspirée par votre beauté, alors que je vous vis pour la première fois, et elle s'est accrue depuis en admirant toutes vos perfections. Si ne trouver le bonheur que dans votre présence, si ne former des vœux que pour votre félicité, si vouloir sacrifier mes jours pour conserver les vôtres; si, enfin, exprimer tous ces sentimens dans les termes les plus respectueux, est une insulte, j'avoue que je ne connois pas toute la force des expressions et j'ai eu tort de les employer. »

« Je suis fâché, M. Evans, que vous ayez mal interprêté une expression qui, peut-être, a été trop sévère, mais à laquelle vous avez appliqué un sens que jamais je n'ai voulu lui donner. Je dois donc à mon tour vous demander pardon

d'avoir employé une phrase irréfléchie. »

« Un pardon ! aimable Cécilia ! c'est moi qui le réclame de votre bonté ; vos volontés sont ma loi suprême, c'est à vous de commander, ma plus grande joie sera de vous obéir. Le bonheur que j'ai goûté auprès de vous avoit enivré mes sens, je m'étois oublié ; mais ces yeux charmans m'ont bientôt rappelé au devoir. Je ne sais qui vous êtes, ni quel rang vous occupez dans le monde ; tout me porte à croire que votre condition est des plus élevées. Je sais que je ne suis pas digne de vous, je sens qu'il y a de la folie à moi, qui suis sans nom, sans fortune, sans amis et même sans espérance, d'avoir osé aspirer à une union que tout conspire à rendre impossible. Croyez, miss Cécilia, qu'aucun motif sordide d'intérêt n'a dirigé ma conduite, c'est vous, vous seule, qui êtes l'objet de mon adoration. Depuis que le ciel vous a rendu à nos prières, depuis que j'ai l'honneur de vous accompagner

dans vos promenades, il semble que j'aye nagé dans un océan de délices, je croyois me promener avec vous dans l'Élysée...... Fatale illusion, vous vous êtes dissipée!.... Oubliez cette première et dernière faute; la raison, je l'espère, éteindra la fougue de mon imagination; rendez-moi, miss Cécilia, la portion d'estime que mon extravagance m'a fait perdre; et quoiqu'il ne soit pas en mon pouvoir de ne plus vous aimer, je ne vous offenserai plus en vous en faisant l'aveu, je renfermerai cette flamme dans mon cœur, jusqu'à ce qu'elle l'ait consumé. »

« Pourquoi, M. Evans, vous servez-vous toujours d'expressions qui ne doivent plus êtres employées parmi nous? Il y a peu de générosité à les répéter sans cesse, lorsque vous savez qu'elles ne peuvent que me déplaire. Je suis touché de votre mérite, et je suis très-reconnoissante pour la protection que votre père m'a accordée, et pour le service si-

gnalé que vous m'avez rendu ; vous jouissez de toute mon estime, et je puis vous assurer que les sentimens de gratitude que je vous ai voués ne finiront qu'avec ma vie; mais lorsque vous me parlez d'amour, vous me tenez un langage que je ne puis ni ne dois entendre, et quand même j'aurois la foiblesse de répondre à votre folle passion, quelles seroient les suites d'un tel aveuglement? Je connois mes devoirs, je sais que je ne puis disposer de moi sans le consentement d'un père chéri, je sais aussi qu'il me présentera des objections insolubles contre notre union, quoique je sois très-persuadée qu'il s'efforcera de reconnoître les grandes obligations que nous vous avons tous. »

« Ne me parlez pas d'obligations, aimable Cécilia, vous ne m'en devez aucunes, c'est moi qui vous suis redevable pour tous les momens délicieux que j'ai passés auprès de vous. Je suis trop heureux puisque votre bouche charmante a pro-

noncé mon pardon, puisque vous m'avez rendu tous les droits que j'avois à votre estime. Demain nous serons peut-être séparés pour jamais, je ne vous verrai plus, je n'entendrai plus votre voix douce et harmonieuse. Votre malheureux ami aura perdu le seul bonheur qu'il goûtoit sur la terre, il ne vous importunera plus de ses plaintes et de ses tourmens. Accordez-moi une grâce, miss Rivers, une seule grâce, elle sera le gage de mon pardon, je ne vous demanderai plus rien autre chose; parlez, divine Cécilia, voulez-vous me l'accorder?

« Quelle est donc cette grâce, M. Evans? Si votre demande peut s'accorder avec l'honneur et la prudence, vous êtes sûr qu'elle ne vous sera pas refusée. »

« Oh! donnez-moi de vos beaux cheveux, je les porterai sur mon cœur, ils me rappelleront toujours que celle que j'adore est un ange. »

« Je ne sais si votre demande peut

s'allier avec la prudence ; cependant je vous l'accorde comme un gage de votre pardon, et si vous avez pour Cécilia les sentimens dont vous lui parlez, souvenez-vous bien, M. Evans, qu'elle est votre sincère amie, et que votre bonheur et votre gloire lui seront toujours chers ; elle vous engage à ne jamais rien faire qui soit indigne d'elle et de vous. »

« Cécilia présenta une paire de ciseaux à Ned, qui coupa quelques-uns de ses cheveux. Il eut soin de choisir ceux qui tomboient en boucles sur le cou éblouissant de miss Rivers.

« Où trouver des termes assez expressifs, dit Ned en pressant la main de Cécilia sur sa bouche, pour vous remercier du don inappréciable que vous venez de me faire ? Il me rappellera toujours la bonté et les vertus de Cécilia, et je ferai tous mes efforts pour être digne de son amitié. »

Les choses étant ainsi arrangées, la

paix et la confiance furent rétablies entre nos jeunes gens ; comme ils montoient à cheval, Cécilia jetta un dernier coup-d'œil sur la place où ils s'étoient assis.

« M. Edouard, lui dit-elle, quelle scène charmante ! cette caverne est l'ouvrage le plus sublime que la nature ait produit, ce seroit un exellent sujet pour le pinceau de Salvator Rosa. La vue de cette merveille sauvage m'a fait une telle impression, que je veux la dessiner de mémoire. »

Ned et Cécilia prirent la route du presbytère ; Cécilia proposa d'aller chez miss Watkin, pour lui faire ses adieux ; elle l'amena avec elle chez M. Evans pour y passer la soirée. Le docteur Jones étoit arrivé, d'après l'invitation qui lui avoit été envoyée. Il fut charmé de voir Cécilia en parfaite santé, et fut frappé d'admiration en voyant sa figure briller de tout l'éclat de la beauté ; il n'avoit pu s'en faire une idée lors de sa maladie, et cette

beauté étoit encore relevée par les grâces et les manières affectueuses qui la distinguoient.

La journée se passa avec assez de gaieté, cependant la famille Evans ne pensoit au départ de Cécilia qu'avec un déplaisir secret. Les excellentes qualités de la jeune dame lui avoient gagné l'affection générale. M. et mistriss Evans la chérissoient comme leur propre fille, et après Ned, c'étoit celle pour qui ils avoient la plus tendre amitié.

Avant que le docteur partît, Cécilia lui fit accepter dix guinées, avec beaucoup de difficultés, et le pria de les recevoir comme une marque de sa reconnoissance pour les soins et les attentions qu'il lui avoit prodigués pendant sa maladie.

CHAPITRE XII.

L'AURORE commençoit à poindre, le soleil doroit le sommet des montagnes, et lançoit ses rayons tremblans dans la chambre où reposoit Cécilia. Un doux incarnat étoit répandu sur ses joues, des tresses de cheveux couvroient un sein d'albâtre dont l'agitation peignoit les sentimens de son cœur; ce cœur étoit le temple de l'innocence et de la chasteté; jamais aucune pensée n'en avoit troublé le repos. Dans ce moment son imagination lui présentoit en songe des objets qui l'intéressoient vivement. Elle rêvoit qu'elle étoit montée à cheval avec Ned, et qu'ils avoient dirigé leur course vers la vallée romantique qu'ils avoient visitée la veille. Les rochers et les arbres étoient couverts de verdure, et

le printems avoit orné le bocage de ses riches couleurs. La caverne qui l'avoit frappée de terreur ne lui donnoit plus que des sensations agréables ; ses rochers étoient couronnés de roses, de myrthes et de plusieurs autres fleurs qui répandoient une odeur délicieuse. Dans le ravissement où elle étoit plongée, elle voyoit Ned à ses pieds, exprimant l'ardeur de sa passion, et plaidant la cause de son amour avec feu et énergie. Elle l'écoutoit avec plaisir, elle étoit même sur le point de consentir à leur union, lorsqu'une horrible tempête s'éleva soudain dans la caverne ; les roses et les myrthes disparurent, l'infortuné Ned disparut aussi, Cécilia resta seule dans la caverne, livrée à la plus affreuse détresse ; le bruit des torrens, les éclats du tonnerre et le sifflement des vents impétueux la glaçoient d'effroi.

Elle se réveilla en sursaut et se réjouit de voir l'illusion dissipée. Elle se leva, et fit ses préparatifs de voyage ;

elle descendit ensuite pour déjeûner, fraîche comme la rose du matin, baignée par la rosée du mois de mai. M. et mistriss Evans étoient déjà prêts pour la recevoir. Une chaise-de-poste avoit été commandée à Conway, la nuit dernière, par le docteur Jones, qui y étoit retourné; elle étoit arrivée au presbytère, elle devoit conduire Cécilia jusqu'à Bangor-ferry. Ned eut soin de tout préparer pour le voyage ; il devoit accompagner Cécilia pendant quelques milles, son cheval étoit déjà tout équipé. Pendant la nuit il n'avoit pas goûté plus de repos que Cécilia; son imagination lui avoit rappelé tout ce qui s'étoit passé la veille, l'image de l'aimable Cécilia étoit toujours présente à son esprit; il entendoit sa charmante voix qui lui défendoit de ne plus l'aimer, son cœur en étoit déchiré; il pressoit sur son sein les cheveux qui lui avoient été donnés, il brûloit de tous les feux de l'amour.

Malheureux jeune homme! qui t'a

donné l'espoir de parvenir à un rang aussi élevé, à partager une fortune aussi considérable ? La famille de ta bien-aimée descend d'une longue suite d'illustres aïeux ; ses sentimens sont trop élevés pour ne point avoir horreur d'une alliance aussi inégale. Ta Cécilia elle-même, la plus vertueuse des femmes, la plus soumise des enfans, est trop fière pour concevoir un amour qu'elle ne peut avouer ; elle est trop sage pour ne pas l'éteindre, si elle a eu l'imprudence de s'y livrer. Ils se ligueroient tous contre toi, et opposeroient des barrières insurmontables à tes dessins. Jeune homme, prends une dernière résolution ; exerce ta force et ton courage, essaye de te vaincre, subjugue ta malheureuse passion, alors qu'il en est tems encore, et ne consume pas le printems de ta vie dans les tourmens d'un amour sans espoir.

On étoit déjà à déjeûner, lorsque Ned entra ; Cécilia se leva, et lui souhaita le bonjour. Les yeux de Ned lui expri-

mèrent la plus tendre reconnoissance, son cœur étoit trop plein pour pouvoir rien articuler; la parole expira sur ses lèvres. Cecilia étoit la seule qui n'eût pas une contenance embarassée dans la compagnie; l'espérance de revoir bientôt son père et ses amis occupoit toute sa pensée. Elle s'apperçut cependant de la tristesse de ses aimables hôtes.

« Mes chers amis, leur dit-elle, mes mes bons et généreux protecteurs, il ne m'est pas possible de douter de l'affection dont vous m'honorez, et si dans ce moment je ne parois pas aussi émue que vous, croyez que ma reconnoissance et mon attachement n'en sont pas moins vifs. Savoir que vous m'aimez est une bien douce jouissance pour moi. Non, mes chers amis, Cécilia ne vous oubliera jamais, elle pensera toujours à vous. Soyez assurés que la distance qui sépare Dublin du pays de Galles n'est pas assez considérable pour qu'elle m'empêche de voir mes amis dans leur pays, ou dans

le mien. Je vais voler dans les bras d'un père chéri qui a tout fait pour moi; je ne puis vous cacher le plaisir que je goûte déjà en songeant que bientôt j'embrasserai des amis qui m'ont accablé de bienfaits depuis mon enfance. De quelle joie mon père sera enivré, quand il apprendra comment j'ai échappé au plus grand des dangers; de quelle reconnoissance son ame noble et généreuse sera remplie, lorsque je lui raconterai avec quelle tendre affection vous m'avez accordé l'hospitalité. Cessez-donc, mes respectables amis, de vous affliger de mon départ; oui, je prévois que nous passerons encore bien des jours heureux ensemble. »

« Excellente miss Rivers, dit M. Evans, je ne sais si je dois plus admirer la beauté et les grâces de votre personne, que la générosité de vos sentimens. Soyez toujours aussi heureuse que vous le méritez; que Dieu verse sur vous ses bénédictions, vous êtes un de ses ou-

vrages les plus parfaits. Pour nous, nous ne cesserons de nous réjouir de tout ce qui pourra contribuer à votre bonheur, nous ne cesserons de prier pour votre prospérité, et nous ne penserons jamais à vous qu'avec les sentimens les plus tendres et le respect le plus profond. »

A l'exemple de son mari, mistriss Evans dit les choses les plus flatteuses à Cécilia ; Ned ne parloit pas, il contemploit en silence sa bien-aimée. La voiture étant prête, M. Evans y conduisit Cécilia, et Ned monta à cheval pour l'accompagner jusqu'à l'endroit où elle devoit prendre le paquebot. Avant de monter, Cécilia remit cinq guinées à M. Evans, avec prière de vouloir bien les distribuer aux indigens du canton qui seroient le plus dans le besoin ; elle présenta ensuite sa main à mistriss Evans, lui dit adieu et partit.

Ned suivoit à cheval à côté de la voiture. Comme la journée étoit fort belle, il faisoit remarquer à Cécilia les points

de vue charmans et les sites pittoresques qu'ils rençontroient. Cécilia, pour bannir les idées tristes qui s'étoient emparées de son esprit, fit tourner la conversation sur des sujets agréables, elle lui parla des projets qu'elle devoit exécuter lorsqu'elle retourneroit dans le pays de Galles. Ils arrivèrent, en discourant ainsi, à Bangor, où ils trouvèrent une chaise qui devoit la conduire avec ses malles jusqu'au pacquebot. Le moment fatal étoit arrivé où Ned alloit quitter sa Cécilia; ses yeux étoient fixés sur elle et son cœur palpitoit avec violence.

Il supporta cette épreuve cruelle, comme un homme doit le faire, avec la plus vive sensibilité, mais sans foiblesse. Il conduisit Cécilia à la voiture, prit sa main, qu'elle ne retira pas, la mouilla de quelques larmes, puis la baisa avec respect. Cécilia ne vit pas sa douleur sans émotion, elle tira son mouchoir pour s'essuyer les yeux.

« Allez, dit-elle, généreux Edouard, je

connois tout votre amour et je le respecte. Donnez-moi votre mouchoir et prenez le mien, ils sont mouillés des pleurs de deux amis, ils ne doivent plus être employés à des usages vulgaires. »
« Oh! bien-aimée Cécilia, répondit Ned, quel don précieux vous m'accordez; oui, je le garderai toute ma vie comme un trésor. Lorsque vous appercevrez les deux lettres initiales de mon nom, souvenez-vous de votre malheureux ami... »

Les chevaux partirent, Ned étoit séparé de sa Cécilia, elle lui fit signe de la main par la portière. Ned resta immobile, et les yeux fixés sur la voiture jusqu'à ce qu'il l'eût perdue de vue. Il ne l'appercevoit plus qu'il cherchoit encore à entendre le bruit des roues, qui diminuoit de plus en plus; à la fin il se retira, remonta à cheval, et prit le chemin de de son père, le cœur navré de douleur.

CHAPITRE XIII.

Il étoit presque nuit, lorsque Ned revint au presbytère. Son père s'amusoit à fumer une pipe à côté d'un pot de bierre ; et sa mère préparoit du thé. Miss Watkin étoit venue passer la soirée avec elle, dans le dessein de consoler la famille Evans du départ de Cécilia. Leur conversation roula sur les vertus et les excellentes qualités de la jeune dame ; les deux femmes se flattoient que cette connoissance leur rapporteroit de l'honneur et du profit. M. Evans repoussa loin de lui une pareille pensée, il leur en fit même quelques reproches, il leur déclara qu'il ne desiroit retirer du séjour de Cécilia dans sa maison d'autre avantage que celui que lui donnoit la conscience d'avoir fait son devoir, il

ajouta qu'il étoit amplement dédommagé de ses soins par le plaisir qu'il goûtoit de lui avoir été de quelqu'utilité ; d'ailleurs il ne voyoit pas pourquoi sa femme desiroit un changement dans leur situation qui ne pouvoit pas être plus heureuse, et de laquelle il étoit toujours très-satisfait.

« Mais, mon cher, dit mistriss Evans, le père de Cécilia, selon toutes les apparences, doit être un grand personnage; il voudra reconnoître les services que nous avons rendus à sa fille, et peut-être aura-t-il assez de crédit pour vous faire avoir un évêché en Irlande. »

M. Evans regarda sa femme avec un œil de compassion :

« Ma chère, lui dit-il, tâchez de ne pas nourrir dans votre esprit des espérances aussi absurdes, elles causent toujours par la suite des désagrémens. Je doute que ma tête soit bien propre à porter une mître, et je suis convaincu qu'elle ne m'ira jamais aussi bien que le dernier bonnet de nuit que vous m'avez

fait la semaine dernière. Je crois avec vous que le père de Cécilia Rivers est un homme d'une grande distinction, mais vous avez des idées bien peu exactes de la noblesse en général, si vous croyez qu'il va vous envoyer des présens magnifiques pour le léger service que nous avons rendu à sa fille. »

Ned étoit assis et gardoit le silence; plongé dans une profonde rêverie, il étoit tout entier à sa Cécilia et s'occupoit peu de la mître dont mistriss Evans vouloit coîffer son père. Il attendoit avec impatience l'heure où l'on avoit coutume de se coucher pour être délivré de la contrainte où il se trouvoit. Aussitôt qu'il put s'abandonner sans témoins à toutes ses pensées, il attacha sur son cœur les cheveux de Cécilia, et se sentit consumé d'un feu qui seul faisoit le charme et le tourment de sa vie.

Plusieurs jours se passèrent sans aucun évènement remarquable. M. et mistriss Evans étoient très-alarmés du chan-

gementqu'ils appercevoient dans leur fils: la gaieté ne brilloit plus dans ses yeux, et ses joues décolorées avoient perdu toute leur fraîcheur; il se levoit avec l'aurore et alloit aider son père dans le jardin, ou bien il parcouroit à pied les campagnes avec ses chiens, qui étoient ses fidèles compagnons. Quelquefois il montoit à cheval, mais toujours seul; il lui arriva une ou deux fois d'être absent depuis le matin jusqu'à la nuit, sans rencontrer personne dans son chemin; en société il paroissoit distrait et mélancolique, et souvent il sembloit abîmé dans ses réflexions. Comme il maigrissoit sensiblement, et que la pâleur avoit remplacé les couleurs de son teint, son père et sa mère étoient dans les plus vives inquiétudes et trembloient qu'il ne fût atteint d'une maladie de consomption; cependant la vigoureuse constitution de leur fils les rassura dans leur crainte. M. Evans soupçonna le premier qu'il étoit dévoré de quelque peine

secrette qui influoit si malignement sur son physique. Il se détermina donc à veiller de près sur lui, se proposant d'avoir recours au docteur Jones, si quelques circonstances nouvelles venoient à confirmer ses soupçons. Il ne fut pas long-tems à découvrir la vérité : étant un jour monté dans la chambre de Ned, lorsque celui-ci étoit sorti à cheval le matin, il trouva son secrétaire ouvert (son fils avoit oublié de le fermer), et comme plusieurs papiers étoient jettés çà et là, il ne put résister à la curiosité, bien excusable sans doute, de les examiner.

Il y vit une assez grande quantité de petits dessins qui représentoient tant bien que mal, les paysages des environs ; les uns étoient achevés, et les autres ébauchés. M. Evans remarqua que dans tous ces dessins, son fils avoit placé deux personnes soit à cheval, soit assises, et ces figures esquissées avoient quelque ressemblance avec Ned

et Cécilia. Dans un coin du secrétaire étoit placée une petite boëte qui renfermoit les cheveux de Cécilia, et sur une feuille de papier il lut un morceau poésie qui n'étoit point achevé. La beauté de Cécilia y étoit célébrée en termes pompeux, suivant l'usage; le poëte avoit de la verve, de l'imagination, et de l'élévation dans les idées. M. Evans, après avoir pris lecture de ces vers, devina facilement la cause de la maladie de son fils qui n'étoit que morale et non une consomption comme il le craignoit. Il ne blâma point cet amour fort naturel à son âge et inspiré par un objet enchanteur; il ne se dissimula pourtant pas combien cette passion étoit folle, et combien le succès en étoit douteux. Il résolut de la tourner en plaisanterie et d'essayer, par des moyens doux, de guérir le pauvre cœur de son fils. Il laissa le secrétaire dans l'état où il l'avoit trouvé, et sortit pour faire part à sa femme de tout ce qu'il avoit

découvert. Cette bonne mère se réjouit de ce que le dépérissement de Ned ne provenoit que de l'amour ; elle regarda cette passion comme un accès de fièvre et crut bonnement qu'on pourroit de même la faire disparoître. Mistriss Evans qui jugeoit d'après son cœur, jugeoit fort mal ; la chère dame avoit cinquante-six ans, et à cet âge il est rare d'avoir la sensibilité exquise dont le tendre Ned étoit doué.

Ce jeune homme revint à la maison peu avant le dîner, et lorsqu'il entra dans sa chambre, il fut fort surpris de voir son secrétaire ouvert. Comme rien n'étoit dérangé, il crut que personne n'avoit touché ses papiers, et cette idée le rassura ; il eut soin de tout resserrer et jura bien de ne plus laisser le secrétaire ouvert.

A dîner, il mangea fort peu, quoiqu'il eût pris un assez long exercice et quoique mistriss Evans eût eu l'attention de lui préparer un mêts qu'il aimoit

beaucoup. Cependant elle ne le pressa pas, mais lorsque la table fut desservie, M. Evans pria sa femme d'aller chercher une des bouteilles de vin qu'on avoit réservées pour la convalescence de Cécilia; cette proposition anima un peu les yeux de Ned, et lorsque le vin fut monté, il en but quelques verres avec plaisir.

« Ah, ah! jeune homme, dit M. Evans, je vois bien quelle sauce il vous faut pour réveiller votre appétit ; si vous aviez mangé et bu comme à votre ordinaire, j'imagine que vous n'auriez pas laissé partir ainsi, sans y toucher, le lièvre que nous avions aujourd'hui à dîner. »

Ned vouloit parler, mais son père continua en ces termes :

« Allons, allons, je n'aime pas cet air de tristesse, il ne pourroit convenir qu'à un vieillard comme moi qui ai déjà un pied dans la tombe ; la jeunesse est la saison de la joie, bannissons le

chagrin, nous trouverons toujours assez de quoi nous attrister, lorsque nous avancerons en âge; allons, mon fils, à la santé de celle que nous aimons. »

Ned rougit aussitôt; il ne douta plus que son secret ne fût découvert, et que son père n'eût vu les vers, les cheveux et les dessins. Cependant il rendit de grand cœur le *toast* à son père. M. Evans continua sur le même ton de bonne humeur, il communiqua même un peu de sa gaieté à son fils, et ils vuidèrent la bouteille de la meilleure grâce du monde. Le vin avoit mis les esprits de Ned en fermentation; l'espèce d'ouverture que son père lui avoit faite décida sa confiance, il soulagea son cœur en racontant tout à son père; il lui fit part des progrès de son amour, de l'aventure de la caverne, du don des cheveux, de l'échange des mouchoirs et enfin des craintes et des espérances qui l'agitoient tour-à-tour.

Heureux enfant! tu trouves dans ton

père un ami sensible ; tu puises dans sa sagesse des conseils salutaires et sa bonté te console dans tes chagrins.

Heureux père ! tu ne rougis pas de ton fils, tu souris à sa candeur, à son innocence ; tu le formes à la vertu, et dans sa jeunesse, il fait déjà l'honneur et la joie de ton vieil âge.

CHAPITRE XIV.

NED ayant déposé son secret dans le sein de son père, sentit son cœur déchargé d'un poids bien lourd ; la paix et le contentement vinrent y régner comme de coutume. Le sommeil qui, semblable à un faux ami, l'avoit abandonné dans l'adversité, lui rendit ses pavots bienfaisans. Notre digne curé qui avoit cru devoir traiter en plaisantant la passion de son fils, fut fort alarmé des conséquences qu'elle pourroit avoir ; il avoit appris avec quelle furie l'amour brûle un cœur, et il ne doutoit pas que celui de son fils ne fût consumé de tous ses feux. Lorsqu'il se rappelloit la beauté de Cécilia et les qualités dont elle étoit ornée, il ne s'étonnoit plus de l'attachement que Ned lui avoit voué,

et il ne doutoit pas qu'il ne fût durable ; mais lorsqu'il réfléchissoit sur son peu de fortune, sur le rang de la jeune dame qui probablement devoit être fort élevé, il trembloit pour son malheureux fils, et n'apperçevoit pour lui dans l'avenir que peines et chagrin. Il se détermina à travailler dès le lendemain matin à prévenir les dangers que cette passion pouvoit causer, et comme l'amour étoit la maladie qui dévoroit son fils, il résolut, sans de plus long délai, à l'engager dans une affaire assez sérieuse pour pouvoir absorber tout ses instans et toute son attention. Mais c'étoit là la difficulté ; trouver cette affaire n'étoit pas chose aisée. Dans un village il étoit presqu'impossible de rencontrer une occupation assez importante pour captiver totalement le jeune homme ; d'ailleurs sans argent, on n'avance pas à grand'chose, et notre curé n'étoit pas riche, comme nous l'avons déjà dit ; cependant, malgré la

médiocrité de sa fortune, M. Evans avoit toujours eu la précaution de mettre quelque chose de côté tous les ans, pour pouvoir parer à un accident malheureux ; en outre, il avoit le bonheur de ne pas devoir un scheling sur la terre.

Les épargnes du père auroient suffi pour procurer à Ned un petit emploi, mais le jeune homme avoit trop de fierté, et son éducation avoit été trop soignée pour qu'il se décidât à s'enterrer dans le bureau d'un receveur ou d'un greffier. Il avoit atteint sa dix-neuvième année, et sous la direction de son père, qui étoit un excellent maître, il avoit acquis des connoissances exactes tant en littérature que dans d'autres sciences. Le dessein de M. Evans étoit de l'envoyer dans quelque université pour le mettre en état de suivre la carrière de l'église, mais le récit des amours de son fils avoit changé son plan.

Le lendemain matin, il trouva Ned

frais et dispos ; le sommeil avec lequel il avoit fait long-tems divorce, avoit rafraîchi ses sens, ses yeux avoient repris toute leur vivacité, enfin c'étoit Ned tel qu'il étoit autrefois. M. Evans le conduisit dans le jardin, et s'asseyant sur le banc où la charmante Cécilia s'étoit souvent reposée, il commença un entretien sérieux dans lequel il fit voir à son fils les suites malheureuses que sa fatale passion pouvoit avoir ; il lui démontra la nécessité absolue de la vaincre, et enfin il le consulta sur l'état qu'il vouloit embrasser, en l'engageant à considérer les circonstances et leur peu de fortune. Je tairai à mes lecteurs les argumens victorieux dont se servit M. Evans pour décider son fils ; peut-être quelques-uns d'entr'eux se sont trouvés dans une situation pareille à celle du malheureux Ned ; je dirai seulement que la sagesse, la prudence, la générosité, l'amitié et la tendresse paternelle avoient dicté le plaidoyer de

M. Evans dans cette occasion. Il ne parla pas à un cœur insensible ; son discours fit la plus forte impression sur l'esprit de Ned ; il apperçut le précipice aussi bien que son père lui-même ; il sentit combien il étoit urgent et nécessaire d'échapper au délire de son imagination brûlante ; il s'en remit donc entièrement à la décision de son père, et lui dit qu'il étoit prêt à se livrer à tel genre d'occupation qu'il trouveroit convenable.

Le point essensiel étoit de savoir quel seroit l'état auquel on devoit destiner Ned. On avoit rejetté le parti de l'église, car quand bien même il auroit été agréable à Edouard, celui-ci étoit trop jeune pour suivre cette carrière, et le danger présent demandoit un prompt remède. Les armes étoient sa passion ; brave et généreux il pouvoit espérer des succès ! Mais, hélas ! les moyens ? Le curé ne se soucioit pas beaucoup de la guerre, d'ailleurs il fal-

loit de l'argent ; et puis cette profession éloignoit de lui son cher Ned : on pensa au docteur Jones. La médecine est honorable, même dans ses plus petits détails. L'apothicairerie présentoit des gains honnêtes, mais le docteur avoit déjà deux apprentifs ; Ned ne disconvenoit pas des bénéfices qu'offroient la case et la rhubarbe, mais il avouoit qu'il n'avoit pas un goût bien violent pour les instrumens d'apothicaire, et tout considéré, il aimoit encore mieux l'état de musicien qui est plus gai que celui de fabricant de médecines. Le violon, cher au dieu du jour, mais peu considéré de Plutus, fut mis de côté. Enfin M. Evans se rappella une ancienne connoissance dont son père avoit fait l'éducation et qui s'étoit enrichie dans l'état de procureur. M. Evans ne douta pas que son viel ami, M Muckworm, pour reconnoître les obligations qu'il avoit à sa famille, ne s'empressât de prendre son fils dans son étude sans payer pen-

sion. Comme Ned ne fit aucune objection à cette proposition, son père déclara qu'il iroit voir le lendemain son vieil ami qu'il n'avoit pas vu depuis quarante ans. Il goûtoit déjà d'avance le plaisir qu'il auroit à renouveller connoissance avec le compagnon de son enfance, il lui parloit avec ravissement des jeux de leur jeune âge, il jouissoit avec attendrissement de la reconnoissance dont M. Muckworm vouloit payer les services que lui avoit rendu la famille Evans.

CHAPITRE XV.

M. Josias Muckworm, le procureur chez qui M. Evans se rendit, étoit fils de M. Jérémie Muckworm qui, il y avoit 40 ans, avoit été clerc de paroisse dans l'église où le père de M. Evans étoit alors curé; son salaire, en cette qualité de clerc, n'étoit que de cinq guinées par an, avec lesquelles il n'auroit jamais pu soutenir sa famille, s'il n'avoit tenu l'école du village. Il apprenoit aux enfans leur cathéchisme, il leur enseignoit à lire et à écrire pour une demi-couronne par quartier; ce surcroît d'émolumens lui avoit donné assez d'aisance pour pouvoir s'habiller décemment le dimanche. Ce jour-là son fils Josias alloit dîner chez M. Evans père et jouoit avec son fils, notre bon

curé qui, alors, étoit un enfant de son âge. Comme Josias étoit un garçon adroit qui se conduisoit avec honnêteté et modestie, le vieux M. Evans voyoit avec plaisir le camarade de son fils. Pour inspirer plus d'émulation au jeune Evans, il voulut donner à Josias la même éducation; il le recevoit au presbytère, et avoit pour lui les mêmes égards que pour son fils. Les deux jeunes gens mangeoient, lisoient et dormoient ensemble, M. et mistriss Evans ne faisoient entr'eux aucune différence, et s'ils donnoient quelquefois la préférence à l'un des deux, c'étoit toujours à Muckworm qui, à une excessive timidité, joignoit beaucoup d'aptitude et d'intelligence. Le jeune Evans étoit fort et vigoureux, plein de vivacité, voulant tout entreprendre et toujours prêt à se battre avec ceux qui lui résistoient; du reste, il avoit un excellent caractère, rempli de générosité.

Derrière la maison du père étoit un

petit jardin dans lequel on remarquoit un pommier chargé d'excellens fruits. Il y avoit eu cette année là une grande disette, et les pommes étoient fort chères. Le vieux M. Evans vouloit vendre ses pommes, et de leur produit, il espéroit donner une robe à sa femme et un habit à son fils. Mais, hélas! les malheureuses pommes furent enlevées dans une seule nuit. M. et mistriss Evans furent désolés de ce contre-tems, et le vieux curé se mit à la recherche du voleur. Il étoit plus près de sa maison qu'il ne le croyoit, car c'étoit le petit Muckworm lui-même qui ne put résister à la tentation d'escamoter au papa le prix de ses fruits et qui, aidé d'un petit coquin du village, avoit, pendant la nuit, chargé les pommes sur un chariot pour aller les vendre au bourg voisin; comme M. Evans continuoit ses recherches, Muckworm commença à concevoir des inquiétudes; se confiant sur le bon naturel du petit Evans

et sur l'attachement qu'il avoit pour lui, il lui avoua tout, et lui déclara qu'il étoit décidé à quitter le pays, parce qu'il étoit sûr que son père le roueroit de coups, s'il venoit à être instruit de l'aventure. Le pauvre petit Evans qui craignoit de perdre son camarade qu'il aimoit beaucoup, lui dit d'être tranquille, de ne plus avoir peur, et qu'il prenoit sur lui le blâme et le risque de l'affaire.

Le lendemain, comme il vit son père encore occupé de ses recherches et déterminé à découvrir le larron, il alla trouver sa mère et se jettant à ses genoux, il lui raconta qu'il avoit enlevé les pommes avec intention de les vendre et qu'à cet effet il les avoit cachées; mais que quelqu'un les avoit découvertes et les avoit toutes prises, excepté quelques-unes qu'il avoit mangées. Mistriss Evans fut très-surprise de ce récit, et fit un long sermon à son fils sur l'honnêteté et la probité; son père fut

plus sévère, il lui appliqua le fouet d'un rude manière; l'enfant reçut la correction avec résignation, monté sur le dos de Muckworm qui rioit en lui-même du succès de son tour d'adresse, et qui eut ensuite la lâcheté de s'en vanter.

Les deux jeunes gens vécurent ensemble juqu'à la mort du vieux M. Evans. Un parent éloigné eut la générosité d'envoyer au collège le jeune Evans pour y finir son éducation. Muckworm devint clerc d'un procureur de grand renom sous lequel il avança tellement ses affaires, qu'il lui succéda dans son étude. C'étoit un travailleur infatigable, d'une régide économie, et affichant par-tout la dévotion; avec tous ces moyens, il étoit parvenu à se faire une fortune considérable. Il étoit le banquier général de la contrée; il prêtoit sur gages à de gros intérêts et augmentoit ainsi ses richesses. Comme il étoit éloigné de 20 milles de la maison de M. Evans, et que leur manière de vivre étoit fort

différente, ils n'avoient pas eu occasion de se voir depuis leur dernière séparation, à la mort du père Evans.

Comme notre bon curé approchoit de la maison du procureur, il fut frappé de l'air de solitude qui régnoit aux environs ; les murs de clôture tout délabrés, les portes en mauvais état, des décombres et des ruines annonçoient plutôt une masure que la demeure d'un homme opulent. Etant arrivé à la grande porte d'entrée, un gros mâtin tout affamé attaqua le cheval de M. Evans, et l'auroit sûrement renversé, si un garçon qui étoit dans la cour, ne fut venu à son secours, et n'eût attaché le chien ; le curé demanda si M. Muckworm étoit à la maison, le garçon répondit qu'il alloit s'en informer.

M. Evans attendit un grand quart-d'heure avant d'avoir des nouvelles du procureur ; à la fin il lui annonça qu'il étoit chez lui. Un domestique avec une livrée en lambeaux, conduisit le curé

dans la chambre de son maître. Cette chambre qui n'avoit pas été blanchie depuis un demi-siècle, étoit garnie de cartons de procédures, d'un pan de bibliothèque vermoulu, d'un pupitre et d'une énorme table à écrire. La poussière qui couvroit tous les livres, attestoit qu'on ne les avoit jamais ouverts. Les fenêtres qui étoient garnies en-dehors et en-dedans de barreaux de fer, donnoient à cette chambre un air de prison. Muckworm étoit assis dans un fauteuil, enveloppé dans une robe-de-chambre de damas brun qui sembloit avoir été levée sur quelque vieux meuble. Il avoit sur la tête un bonnet de nuit de la même étoffe, avec un ruban jonquille tout autour; sa perruque grise à longs marteaux étoit suspendue à un écran dans un coin. Le procureur avoit une plume dans sa bouche; d'une main il tenoit une balance, et sur la table étoit un grand sac de velours verd qui sembloit rempli de guinées;

des piles de cette monnoie qui avoit été pesée, étoient rangées méthodiquement. Lorsque M. Evans entra, Muckworm fit une légère inclination de tête; le bon curé lui tendit la main, mais Muckworm le pria de s'asseoir, parce qu'il étoit occupé d'un calcul important, il ajouta qu'il lui parleroit aussitôt qu'il l'auroit achevé.

M. Evans fut un peu choqué de cette réception, cependant il en conclud que Muckworm ne le reconnoissoit pas, ce qui étoit vrai, et alors il n'en fut pas autrement déconcerté; le procureur continua à compter, à peser et à mettre en piles ses guinées; il fut plus d'un quart-d heure sans dire une parole et sans lever les yeux; M. Evans le regardoit avec un mélange de pitié, d'étonnement et de mépris. Il vit avec une sorte de compassion l'altération visible que le tems avoit apporté dans la figure de son ancien camarade; les soucis avoient gravé sur

son front des traits affreux. Il ne put considérer sans indignation ce malheureux dévoré d'avarice, tenir dans ces mains l'or dont il n'avoit pas l'esprit de jouir et qu'il jugeoit à son visage maigre et livide devoir bientôt lui échapper. A la fin Muckworm termina son opération financière et demanda à M. Evans quelle affaire lui procuroit l'avantage de le voir ?

« Est-il possible, M. Muckworm, dit M. Evans, que vous ayez oublié votre vieil ami ? »

« Je vous proteste, monsieur, que je n'ai pas l'honneur de vous reconnoître. »

« Vous rappellez-vous le nom d'Evans ? »

« Evans ! je connois sir Hugh Evans, de Montgomery Shire, et Evans, le capitaine de vaisseau, son neveu. »

« Si vous vous souvenez encore des premiers tems de votre jeunesse, il est d'autres personnes du même nom

à qui vous avez quelques obligations. »

« Des obligations ! et quelles obligations ? Je me rappelle, il est vrai, un Evans, un vieux bon homme qui étoit curé de la paroisse où je suis né, je sais qu'il m'a baptisé, c'est probablement là l'obligation dont vous voulez me parler ; malheureusement il est mort avant que j'aie été à même de lui témoigner ma reconnoissance. »

« Hélas, M. Muckworm, je vois bien que je me suis trompé dans l'opinion que j'avois de vous. Autrefois vous pensiez mieux de mon père, et alors vous me regardiez comme le meilleur de vos amis. »

« Quoi ! monsieur, votre nom est Evans ? »

« Oui, monsieur, mon nom est Evans que vous avez parfaitement connu dans votre enfance, quoique vous sembliez m'avoir oublié. »

« C'est vrai, M. Evans, il a y si long-tems que je ne vous ai vu, il y

a bien quarante ans, il n'est pas étonnant que je ne vous aie perdu de vue. Mais comment gouvernez-vous le monde, M. Evans? M. l'évêque vous a-t-il honoré de la même protection que votre père? »

« Je n'ai pas sujet de me plaindre du monde, et personne, je l'espère, n'a à se plaindre de moi. Je jouis paisiblement des avantages que me procure mon état, et je n'ai aucune obligation à M. l'évêque, ni à tout autre. »

« Je suis bien aise de vous voir libre et indépendant, et je suppose, d'après cette visite inattendue, que vous avez quelqu'acquisition à faire ou quelques sommes à placer à un intérêt raisonnable. »

« Non, je ne suis pas venu ici pour pour prêter ni emprunter. »

« Vous êtes donc un homme bien extraordinaire, car depuis vingt ans, je n'ai pas vu une seule personne dans ma maison qui ne soit venue pour

m'emprunter quelqu'argent. Je viens tout-à-l'heure de prêter 5 mille livres sterlings à sir Thomas Spendall, mon voisin, qui, malgré ses dix mille livres de rente, vient toujours à ma caisse. Voilà la quatrième somme de même valeur qu'il m'enlève depuis six mois. »

« Bénédiction, 20,000 livres en six mois! et vous disposez de sommes aussi prodigieuses, M. Muckworm? »

« Oui, M. Evans; graces à Dieu, le ciel m'a fait prospérer, et ceux qui viendront après moi trouveront que je n'ai pas laissé dormir mon talent. »

« Je le crois aussi; vous avez donc beaucoup gagné? »

« Assez, assez; Dieu m'a favorisé, j'ai commencé avec peu et j'ai centuplé ma fortune; entre vous et moi, si je vis encore quelques années, je jouirai de tous les biens de sir Thomas; il n'y a que cinq ans qu'il les possède, il a déjà dépensé plus de 100 mille livres. Ah, si son père savoit comment les épar-

gnes qu'il lui a laissées sont dissipées, il frémiroit dans son tombeau. »

« Dites-moi donc comment sir Thomas fait pour dépenser des sommes aussi énormes ? Je n'ai pas le plaisir de le connoître, mais j'ai toujours entendu dire qu'il avoit un excellent caractère, et ses fermiers disent qu'il est le meilleur homme du monde. »

« Oui, ils le disent parce qu'ils mangent ses bœufs et qu'ils boivent sa bierre ; mais moi, je vous assure que c'est un homme très-dangereux qui ne sait qu'encourager la paresse et la débauche. Sa maison est un palais où tout le monde est traité comme des princes, et sa cuisine est le rendez-vous de tous les gueux du pays qui, avec leurs enfans, viennent tous les jours s'y rassassier. Il est même assez fou pour donner tout l'argent qu'il a dans sa poche à ceux qui viennent lui parler de leurs besoins ou de leurs malheurs ; je gagerois même qu'il se dépouillera

bientôt de l'habit qu'il a sur le corps. Ecoutez ce trait-ci. Un de ses fermiers mourut l'année dernière, et laissa 300 liv. de dettes. La ferme qu'il avoit valoit beaucoup mieux que le prix auquel elle étoit louée, j'en offris cinq guinées de plus et d'avance, je voulois la relouer ensuite le double; et bien! le croiriez-vous, sir Thomas refusa mes offres, parce que la veuve du fermier avoit une fille en nourrice, et cinq enfans à soutenir. L'insensé sir Thomas, non-seulement, la conserva dans la ferme; mais même la tint quitte de ce qu'elle lui devoit. Comme vous voyez, M. Evans, un tel homme doit toujours avoir besoin d'argent. Voulez-vous que je vous raconte encore un de ses brillans exploits? vous devez en avoir entendu parler, il a dernièrement élevé un temple au démon.

» Dieu vous bénisse! Un temple au démon! jamais je n'ai ouï dire que pa-

reille chose fût arrivée dans un pays chrétien. »

« Vous ne savez donc rien ; à peine trouve-t-on en Angleterre une ville où il n'y ait de ces temples. »

« Expliquez-vous donc, je ne connois rien de pareil dans les trois royaumes. »

« Je parle de la comédie, d'un théâtre particulier qu'il a chez lui, à l'imitation des horribles salles de Covent-Garden et Drury-Loane. On y voit des acteurs et des actrices ; c'est une abomination : on y donne aussi des bals et des concerts toute la journée. — Encore un autre trait. Vous devez savoir que sir Thomas est grand amateur de musique ; il n'y a pas long-tems qu'il fit venir de Londres un chanteur italien, nommé Squallini, pour demeurer chez lui et chanter sur son théâtre ; il lui a fait une pension viagère de 500 livres. »

« C'est une bien grande somme pour un musicien ! »

« Oh ! vous n'y êtes pas, vous allez entendre. Le jour de l'arrivée du signor Squallini, une grande société avoit été invitée pour entendre le fameux chanteur italien. Après souper, sir Thomas pria Squallini de déployer son talent. Celui-ci dit qu'il étoit enrhumé, et qu'il ne pouvoit pas chanter, il ajouta :

» Est-ce que vous ne m'avez fait venir ici, sir Thomas, que pour servir de bouffon? Je chanterai pour vous, sir Thomas, et ce sera sur votre théâtre ; mais je vous le répète ; un artiste comme moi ne servira jamais de bouffon à aucune société d'Europe. »

La compagnie qui savoit quel traitement sir Thomas faisoit au chanteur, fut bien surprise, comme vous l'imaginez. Sir Thomas fut aussi très-piqué, et quelques jours après il mit Squallini à la porte ; mais il ne put pas lui retirer la rente viagère. Le chanteur vint me trouver, et je lui achetai son contrat

1000 liv. et sir Thomas doit me payer 500 livres par an, tant que Squallini vivra. »

« Et croyez-vous que cette affaire-là soit bien honorable pour vous? »

« Et pourquoi non. Tout ce qui est légal, est honorable.

« Il y a des choses auxquelles tout honnête homme doit se refuser, quand bien même elles seroient autorisées par la loi. Je crois qn'il eût été plus à propos de vous faire rembourser, par sir Thomas, les mille liv. que vous avez données à l'Italien, la rente auroit été éteinte, et vous auriez rendu un véritable service à ce gentilhomme. »

« Nous pensons bien différemment, M. Evans; et puisque vous faites le métier de prêcher, je vais à mon tour vous citer les paroles du Saint-Apôtre; il dit : *Charité bien ordonnée, commence par soi-même.* Je suis ce te maxime à la lettre, sauf meilleur avis:

actuellement, monsieur, voulez-vous bien me dire quelle affaire particulière vous amène chez moi ? »

M. Evans qui avoit eu le tems de connoître à fonds le procureur, lui répondit :

« Rien de bien particulier. Je croyois que vous reverriez avec plaisir un vieil ami de quarante ans ; je me proposois de vous prier de prendre mon fils dans votre étude, c'est un excellent sujet, il n'a pas encore vingt ans. »

« Il est bien jeune, j'aime mieux les garçons un peu plus âgés ; mais quelle éducation a-t-il reçue ?

« La meilleure que j'aie pu lui donner ; il sait passablement le grec et le latin ; il commence à entendre Homère et Virgile, *ad unguem*, et il est très-versé dans l'histoire ancienne et moderne. »

« Serviteur à Homère et à Virgile, et aux Payens de leur trempe. Tous ces écrivains farcissent la tête des jeunes gens d'idées fausses et illusoires sur la

vertu, l'honneur et l'héroïsme, et tout cela ne sert qu'à déranger leurs cervelles. Vos poëtes, vos historiens, vos orateurs et vos philosophes, sont tous ennemis de Dieu. Quand à moi, je désirerois qu'on brulât tous nos beaux ouvrages et ceux qui les ont écrits; je ne voudrois conserver que les livres de loi et l'évangile. Si j'avois moi-même élevé votre fils, M. Evans, je pourrois faire quelque chose pour lui, mais avec les principes qu'il a reçus, il est impossible que je m'en charge. »

« Dieu soit loué, dit M. Evans en se levant. »

« M. Muckworm tira sa sonnette, le domestique, porteur de la triste livrée, se présenta et reconduisit M. Evans. L'honnête curé monta à cheval et s'éloigna de la demeure inhospitalière du procureur. »

CHAPITRE XVI.

Il étoit près de deux heures après-midi, lorsque M. Evans quitta Muckworm. La saison étoit rigoureuse, on étoit vers le milieu de novembre. Il avoit fait vingt milles le matin, et le procureur ne lui avoit pas offert un verre de vin pour se raffraîchir. La pauvre Blackbird n'avoit pas fait meilleure chère, à la vérité on l'avoit mise dans une sorte d'étable, mais on ne lui avoit pas donné une seule botte de foin, aussi elle n'eût pas la force de ramener son maître à la maison, et elle fut forcée de s'arrêter à un endroit qui en étoit distant de cinq milles; la nuit approchoit, et ce qui étoit encore plus désagréable, il s'élevoit une violente tempête, accompagnée de vent et de

pluie. M. Evans qui n'avoit rien mangé depuis qu'il étoit sorti du presbitère, commençoit à souffrir du froid et de la faim. Il ne connoissoit personne dans le pays, il regardoit de tous les côtés, et cherchoit à découvrir un toît hospitalier où il pût se mettre à l'abri, mais il n'appercevoit qu'une vaste plaine. A la fin, comme il faisoit absolument nuit, il vit une lumière qui sembloit briller à travers les fenêtres d'une chaumière, l'honnête Blackbird fit un dernier effort, elle suivit le sentier qui y conduisoit, et M. Evans y arriva en peu de minutes; il frappa doucement à la porte, et une vieille femme de soixante ans vint lui ouvrir.

« Brave femme, lui dit le curé, pouvez-vous donner un abri à un vieillard surpris par la nuit, et tout transis de froid ? »

« Oui, je puis vous recevoir, ainsi que votre cheval, soyez le bien venu. Johnny, venez ici, mon enfant, pre-

nez le cheval de Monsieur, mettez-le à côté de la vache et donnez lui une botte de foin. »

« Dieu vous bénisse, ma bonne femme, et vous aussi mon garçon, je ne sais pas ce que je serois devenu, si je n'avois eu le bonheur de découvrir votre habitation. »

« La nuit est très-froide, approchez-vous du feu : la chaumière est un peu petite, mais elle est propre, on fera ce qu'on pourra pour ne vous laisser manquer de rien. »

M. Evans accepta l'invitation, il s'assit auprès du feu, et au bout de quelques minutes, il se trouva beaucoup mieux qu'il ne l'auroit été dans la plus plus belle chambre de la maison de Muckworm. La bonne femme qui s'apperçut par son costume que M. Evans étoit un ecclésiastique, redoubla d'attentions. On observera que malgré la pauvreté du clergé du pays de Galles,

qui est passée en proverbe, il n'est aucun pays où le ministère soit plus respecté.

« Dieu bénisse votre révérence, dit la vieille, qu'est-ce qui vous a fait mettre en route si tard, et où avez-vous diné ? »

« Bonne femme, je n'ai encore rien pris d'aujourd'hui. »

« Rien pris d'aujourd'hui ! je parierois que vous venez de chez M. Muckworm. »

« Vous avez deviné juste, je sors de chez lui. »

« Haye ! miséricorde, c'est un homme bien riche, mais il tueroit une puce pour en arracher la peau, que le diable veuille bientôt avoir son ame ! s'il étoit pendu, j'irois le voir à la potence. »

« Modérez-vous ; quel mal vous a-t-il donc fait, pour le charger ainsi d'imprécations ? »

« Miséricorde ! ah ! je le connois assez, le scélérat ; c'est lui qui a tué

mon pauvre mari, et causé ma ruine. »

« Comment cela, ma bonne femme, comment cela? »

« Je compterai tout de point en point à votre révérence, mais auparavant il faut que je vous apporte quelque chose pour manger, car vous devez avoir besoin. »

La vieille étendit une nappe blanche sur la table, et mettant un poëlon sur le feu, elle fit cuire une demi-douzaine d'œufs frais; elle lui servit du beurre et du fromage avec du pain d'avoine; M. Evans n'avoit jamais fait un repas aussi délicieux. Ce n'est pas que les mêts fussent meilleurs que ceux qu'il avoit coutume de manger chez lui, mais la généreuse hospitalité qu'on lui offroit, contrastant avec la sordide avarice de Muckworm le toucha sensiblement et lui causa un plaisir singulier. Par reconnoissance, notre bon curé pria souvent dieu qu'il versât sur elle ses bénétions. Lorsqu'il eût fini de prendre son

repas frugal, il pria la bonne femme de s'asseoir et de satisfaire sa curiosité.

« Hélas, Monsieur, mon histoire est bien triste, et votre révérence a bien de la bonté de vouloir l'entendre, je vais vous la raconter ; faute de mieux, elle pourra vous distraire jusqu'à ce que vous alliez vous coucher. Mon nom de fille est Jeanne William, mon père étoit fermier dans le Denbighsire, il vivoit fort bien dans son ménage, et il passoit pour un riche laboureur. J'eus le malheur de me marier sans son consentement et de m'attirer ainsi son inimitié ; il y avoit à la maison un jeune garçon nommé Edouard Maurice, je ne fus pas longtems à m'appercevoir qu'il me considéroit d'une manière particulière : je dois vous avouer aussi, que j'avois le même plaisir à le regarder ; mais comme le pauvre jeune homme ne possédoit rien que le fruit de son travail, je prévis bien que mon père et ma mère ne donne-

roient jamais leur consentement à notre mariage. Nous nous déterminâmes donc à ne pas le demander. Un jour que nous étions allés ensemble à une foire, nous profitâmes de l'occasion; nous fûmes mariés pour une demi-couronne, par un prédicateur qui faisoit des sermons dans les champs devant beaucoup de monde qui l'écoutoit. Nous gardâmes le secret pendant quelque tems, enfin comme il devenoit tous les jours plus difficile de le cacher, j'avouai tout à mes parens. Ceux-ci se mirent en fureur, me chassèrent de la maison paternelle, et ne me laissèrent emporter que les vêtemens que j'avois sur mon corps, jamais ils n'ont voulu depuis se réconcilier avec leur fille. Mon pauvre Edouard me conduisit dans son pays, il me présenta à sa mère qui me reçut parfaitement bien. Je restai auprès d'elle contente et tranquille pendant plusieurs années, malheureusement elle vint à

mourir. Mon mari, qui par son industrie, avoit amassé quelqu'argent, voulut tenir une ferme à son compte. Nous en louâmes une de vingt guinées par an du dernier lord Squanderfield ; et pendant 23 ans que nous avons été ses fermiers, nous avons payé nos termes avec exactitnde, et avons toujours assez bien vécu. Dans cet intervalle j'eus plusieurs enfans, mais tous moururent dans le bas âge ; excepté l'aîné qui est aussi allé rejoindre ses frères. »

« Est-ce qu'il est mort? »

« Il a péri en combattant pour son pays. »

« Hélas! c'est pitié, dit M. Evaus, en essuyant une larme qui couloit de ses yeux. »

« Venez-ici, Johnny, allez voir ce monsieur. C'est mon petit-fils, il fait seul toute ma consolation. »

« C'est un charmant enfant, dit M. Evans, en lui mettant la main sur la

tête ; que dieu le bénisse, et qu'il le conserve pour vous aider dans vos vieux jours. »

« Que dieu entende votre prière ! répondit la vieille. »

« Je vous disois donc, monsieur, que nous fimes de bonnes affaires tant que le dernier lord vécut, mais lorsque son fils arriva dans le pays, les choses changèrent de face. Il faisoit beaucoup de fracas en Angleterre, et il n'arrivoit jamais à son château avec un train aussi modeste que celui de son père ; nous ne l'avons jamais vu, mais son intendant qui étoit toujours pressé d'argent, faisoit payer ce qui étoit dû à son échéance fixe. Il disoit que c'étoit par ordre de son maître, et il ne souffroit jamais qu'aucun des fermiers fût en retard pour le paiement des arrérages. Le jeune lord renchérit le prix de la ferme, et nous eûmes de plus le malheur d'essuyer, pendant deux années de suite, une mauvaise récolte ; mon pauvre mari

ne put pas payer au terme convenu. L'intendant faisoit des poursuites contre nous; pour les faire cesser, mon mari eut recours à M. Muckworm, qui après lui avoir fait signer un papier, lui remit 20 guinées, avec lesquelles on paya ce qui étoit dû. Tout alla bien jusqu'à l'année suivante ; M. Muckworm vint redemander ses 20 guinées, qui jointes aux intérêts, formoient une somme de 35 guinées : mon mari ne put pas les payer, le procureur le fit arrêter et mettre en prison. L'intendant nous fit chasser de la ferme, et vendre nos effets pour payer l s arrérages. Mon pauvre fils qui vivoit chez nous avec sa femme, voyant son père en prison et notre ferme cédée à un autre, resolut de s'engager dans la marine ; il crut que par ce moyen il parviendroit à amasser de quoi délivrer son père. Il transporta sa femme et son enfant dans le vaisseau qu'il devoit monter, et au bout de trois mois il mourut dans un combat contre les Français : sa pauvre

femme ne put supporter cette perte; elle en mourut. L'enfant, mon petit fils, que voici, fut élevé dans une maison de charité. »

Mon mari resta deux ans dans les prisons de Denbigh, à la fin une personne charitable instruisit sir Thomas Spendall de notre détresse. Lorsqu'il se fut assuré de la vérité du récit qu'on lui avoit fait, non-seulement il fit sortir de prison mon mari, mais même il lui promit de lui donner une petite ferme, et, si Dieu ne m'avoit séparée de mon pauvre Edouard, ce seigneur auroit tenu sa promesse, car il ne manque jamais à sa parole. La providence avoit décidé que je ne serois pas aussi heureuse. Le froid et l'humidité de la prison avoient altéré la santé de mon mari; en moins de six mois il est mort d'un rhumatisme.

« Cependant, sir Thomas ne m'a point laissée dans la détresse, il m'a laissé cette petite chaumière avec un jardin, qui produit des herbes pour ma vache,

c'est tout ce que je possède au monde. Dieu le bénisse, ce bon seigneur ; il m'a aussi donné 20 guinées, et m'a dit que si je me trouvois dans le besoin, il me feroit tenir tous les ans une pareille somme. Oh! c'est un bien digne homme. »

« Où est actuellement sir Thomas? »

« Je n'en sais rien, monsieur, mais je crois qu'il est retourné à Londres. Il étoit encore la semaine dernière dans son château, qui est aux environs. »

« Je suis fâché qu'il soit parti, je ferois volontiers 50 mille pour aller baiser la main qui verse ainsi des bienfaits sur l'indigence. »

« Oh! monsieur, c'est le meilleur homme du monde; il n'y auroit pas dans tout le pays de Galles un malheureux, s'il pouvoit tous les secourir. »

M. Evans remercia la bonne femme de sa complaisance, et lui dit qu'il avoit été vivement touché de son histoire; il ajouta qu'il espéroit vivre assez de tems pour voir son petit-fils réparer tous ses

malheurs et consoler sa vieillesse : desirant ensuite aller se coucher, la bonne vieille le conduisit dans une petite chambre, où étoit un lit garni de paille fraîche et d'une couverture fort propre. Notre curé se coucha, et dormit d'un sommeil profond et tranquille.

CHAPITRE XVII.

Le soleil dardoit ses foibles rayons, les glaçons suspendus aux arbres et aux haies réfléchissoient sa lumière; l'alouette timide cherchoit une nourriture dans la grange, où le fléau avoit séparé le bled de l'épis. La bonne femme Maurice balayoit sa chaumière et allumoit le feu dans le foyer. La fumée qui s'élevoit à travers le chaume, frappée des rayons du soleil, sembloit une colonne dorée qui montoit jusqu'aux cieux. La vieille alla ensuite traire sa vache, tandis que la pauvre Blackbird se reconfortoit avec une botte de foin, que lui avoit donné le jeune Johnny. Celui-ci avoit déjà mis en état les bottes du curé qui dormoit encore; il lui avoit préparé de l'eau fraîche, et il se disposoit à lui ar-

ranger les cheveux aussitôt qu'il seroit levé. M. Evans auroit, sans doute, encore dormi plus d'une heure, si un coq ne fût venu se placer sur la fenêtre de sa chambre, et n'y eût chanté d'une manière assez bruyante, une victoire qu'il venoit de remporter dans le voisinage.

Notre curé s'éveilla et fut fort surpris de voir le jour aussi avancé ; il se leva, ayant éprouvé, par l'expérience, combien un lit de paille est raffraîchissant, et combien est agréable le sommeil de l'homme fatigué. Comme il sortoit de sa chambre, il vit sa bonne hôtesse occupée à dresser la table, et à lui préparer pour déjeûner du lait et de la galette.

« Dieu bénisse votre révérence, dit la vieille, comment avez-vous passé la nuit ? Je crains que vous n'ayez trouvé la paille bien dure. »

« Non, du tout, madame, je n'ai

jamais si bien dormi, ni goûté un sommeil plus paisible. »

« C'est une bonté de votre part, monsieur, car je suis sûre que votre révérence n'est pas accoutumé à être couchée aussi durement ; mais votre révérence veut-elle déjeûner ? »

« Oui, ma bonne femme, je vous remercie de votre attention. Pendant le déjeûner, M. Evans fit plusieurs questions au petit Johnny sur son cathéchisme, et sur d'autres sujets qu'il croyoit à sa portée : l'enfant répondit à tout avec intelligence, ce qui fit grand plaisir à notre curé qui applaudit à ses heureuses dispositions.

« Ayant fini son déjeûner, et Blackbird étant sellée, bridée, M. Evans tira de sa poche une demi-couronne pour payer les frais qu'il avoit occasionnés à la bonne femme ; mais à son grand étonnement, celle-ci refusa absolument toute espèce de rétribution. Elle lui

dit que la bonté de sir Thomas l'avoit mise au-dessus du besoin ; que Dieu lui défendoit de rien prendre, et qu'elle avoit été trop heureuse de ce que sa révérence avoit bien voulu accepter ce qu'elle lui avoit offert de si bon cœur.

« Brave femme, dit M. Evans, je ne sais ce que je dois admirer le plus de votre vertu ou de vos manières franches et délicates ; elles feroient honneur aux personnes du plus haut rang. »

Puis appellant le petit Johnny, il lui remit la demi-couronne dans la main, et lui dit ensuite son nom et sa demeure, l'invita à venir le voir, monta à cheval et partit.

En chemin faisant il compara la réception que lui avoit faite Muckworm; avec l'acceuil qu'il venoit de recévoir de la pauvre veuve. Une pareille conduite fit naître dans son esprit des réflexions sérieuses sur la nature du cœur humain. Il étoit ainsi enséveli dans ses pensées, lorsqu'il apperçut de loin les fenêtres

de sa chambre éclairées par le soleil du matin. L'honnête Blackbird redoubla le pas, et se mit à hennir fortement lorsqu'elle apperçut Edouard qui venoit à leur rencontre. Le jeune homme sauta au cou de son père, et le conduisit dans la salle où il trouva bon feu, bon repas, et son excellente femme qui étoit charmée de le revoir.

La petite famille fut enchantée du retour de M. Evans, un seul jour d'absence lui avoit causé les plus vives inquiétudes. A voir l'air joyeux et satisfait avec lequel le curé mangeoit son mouton et buvoit sa bière, on auroit dit qu'il rapportoit les plus brillantes espérances pour l'avancement de son fils; cependant il ne crut pas diminuer la joie générale, mais, au contraire, y ajouter, en leur racontant la manière avec laquelle Muckworm l'avoit reçu; ils en firent tous un sujet de plaisanterie, pendant toute la matinée; mais ils furent attendris jusqu'aux larmes, lors-

qu'ils apprirent quels soins et quelles attentions la bonne veuve avoit prodigués à M. Evans dans sa détresse. Après avoir donné à la bonne femme tous les éloges que sa conduite méritoit, mistriss Evans déclara qu'elle chercheroit tous les moyens de témoigner à la bonne vieille sa reconnoissance pour les obligations qu'elle lui avoit.

Edouard pria son père de prendre à la maison le petit Johnny, pour lui apprendre à lire et à écrire ; il promit de se charger de ce soin. Il ajouta qu'il seroit possible de l'employer au jardin, et de l'occuper à des travaux convenables à son âge et à ses forces ; que d'ailleurs s'instruisant dans le jardinage cette connoissance pouvoit dans la suite lui être de quelqu'utilité. Mistriss Evans loin de désapprouver son fils, fut d'avis de faire venir au presbytère l'enfant et la bonne femme. Le curé demanda quelque tems pour réfléchir à ces propositions ; il observa qu'il ne falloit pas

trop se presser, que l'enfant étoit encore bien jeune, et qu'il y auroit de l'inconvénance à prendre une telle résolution sans la permission de sir Thomas, qui avoit pris sous sa protection la vieille et son petit-fils, après leur avoir donné des preuves d'une générosité sans exemple; cependant il déclara que son intention étoit d'aller trouver sir Thomas aussitôt qu'il seroit de retour dans le pays; il avoit la plus grande envie de faire connoissance avec un gentilhomme pour lequel il avoit conçu la plus haute estime. Mistriss Evans et son fils reconnurent toute la sagesse de cette détermination, et y acquiescèrent, quoique dans le fonds du cœur ils brûloient de s'acquitter envers la pauvre veuve d'une manière effective.

L'ambassade de notre bon curé auprès de M. Muckworm n'avoit eu aucun succès, comme il a déjà été dit, et peut-être quelques-uns de nos lecteurs trouveront qu'il y avoit plus que de la

simplicité de la part de M. Evans, à croire qu'un vieil ami de 40 ans se seroit décidé *ex abrupto*, à se charger de l'avancement d'un jeune homme, le tout par reconnoissance. Certes, nous rendons justice à l'observation judicieuse du lecteur. Hélas! nous le savons, dans le meilleur des mondes possibles, dans le siècle le plus éclairé, la reconnoissance est un bien lourd fardeau, et presque tout le monde se refuse à le porter; d'ailleurs il est reconnu que M. Evans n'est pas de son siècle. Le bonhomme jugeoit le cœur des autres par le sien, et l'on avouera qu'il se servoit d'une bien mauvaise mesure. Quoi qu'il en soit, notre curé, quoiqu'un peu piqué de sa méprise, ne perdit point l'espérance, et se confia à la providence qui pouvoit amener quelqu'événement favorable pour l'établissement de son fils. En attendant, il s'étudia à lui procurer à la maison des distractions capables

d'exercer utilement son corps, et d'occuper agréablement son esprit.

Quelque tems après la réception peu civile de Muckworm, arriva un accident qui ne contribua pas peu à servir le projet de M. Evans. M. Watkin étoit allé à une foire qui se tenoit à 20 milles de sa ferme. Nous avons déjà observé qu'il étoit d'un caractère difficile; et que, quoique prodigue dans certaines circonstances, il se refusoit tout, excepté ce qui étoit strictement nécessaire à la vie. Watkin étoit extrêmement fier et toujours prêt à usurper une sorte de supériorité sur ses voisins, qui, aux richesses près, étoient ses égaux. Sa conduite hautaine en lui aliénant tous les esprits, lui fit beaucoup d'ennemis. Pendant la foire il se prit de dispute avec un jeune homme, au sujet de l'achat de quelque bétail, il se permit quelques paroles piquantes auxquelles l'autre répondit sur le même ton. Des mots, on en vint aux

coups, et comme personne n'étoit tenté de prendre le parti de Watkin, ni de le délivrer des mains de son adversaire, il fut rossé d'importance, sans que personne le plaignît ou voulût le secourir. A la fin, le jeune homme le lâcha après l'avoir bien battu, et le laissa sans connoissance sur la place; quelques personnes charitables le mirent sur un charriot, et le ramenèrent chez lui dans un état affreux. Sa femme et sa fille qui n'avoient pas toujours à se louer de ses manières, oublièrent leur ressentiment pour ne s'occuper que de sa déplorable situation, et le croyant déjà mort, elles exprimèrent leur chagrin par des cris et des larmes; ayant lavé ses blessures et essuyé la boue dont sa figure étoit couverte, ils le mirent au lit. Ses yeux étoient noirs et enflés, le cœur froid et la respiration éteinte. Au milieu de cette horrible détresse, on envoya chercher M. Evans; c'étoit toujours à M. le curé qu'on

s'adressoit, lorsqu'un paroissien éprouvoit quelque malheur. M. Evans partit aussitôt avec son fils, et arriva à la maison de Watkin pour administrer les secours qui étoient en son pouvoir. D'après son avis, on expédia un exprès au docteur Jones; il resta quelque tems dans la maison du malade, puis retourna au presbytère laissant Edouard auprès des femmes pour les aider et les consoler.

Cet aimable jeune homme n'étoit jamais plus heureux, que lorsqu'il pouvoit rendre service à quelqu'infortuné ; il dissipa les terreurs de mistriss Watkin, en l'assurant que son mari n'étoit pas blessé dangereusement ; il ajouta qu'il n'avoit perdu connoissance que par trop de fatigue, ou par des transports de fureur, ou enfin, par un excès de boisson ; M. Watkin buvoit fort peu, et la moindre incontinence l'incommodoit extrêmement. Il débita encore aux deux dames une foule de choses agréables afin de calmer leur douleur; il réussit si bien

que miss Watkin, malgré son chagrin, n'avoit point, depuis long-tems, passé une soirée qui lui eût procuré des momens aussi doux.

A la vérité, nous devons dire qu'un spectateur désintéressé n'auroit pas eu beaucoup de peine à découvrir dans les yeux de la jeune miss, la tendre affection qu'elle avoit pour Edouard; elle le regardoit, rougissoit, puis regardoit encore; son sein palpitoit, et ses joues étoient colorées d'un vif incarnat. Edouard étoit aimable, de bonne foi; il ne cherchoit point à faire naître une passion, il s'étoit livré à son caractère franc et jovial. Le cœur plein de sa Cécilia, comment auroit-il pu songer à s'attacher à un autre objet? la pensée seule lui auroit paru un crime. Comme la coquetterie n'entroit pour rien dans l'esprit de la jeune villageoise, elle contemploit Edouard sans soupçonner qu'il y eût dans ses regards plus que de l'amitié. La pauvre fille ne se donnoit pas la peine

d'analyser le sentiment qu'elle éprouvoit. Elle croyoit admirer, comme tout le monde, l'esprit, le courage, les vertus, et le bon naturel du jeune homme. C'est ainsi que l'amour s'insinua dans le cœur de l'innocence.

Il étoit déjà tard, le docteur n'arrivoit point. Edouard se retira dans une chambre qu'on lui avoit préparée, nous l'y laisserons reposer tranquillement. Mistriss Watkin veilla toute la nuit auprès de son mari, et la pauvre miss se coucha, dormit peu et commença à s'appercevoir que l'amour est un hôte très-dangereux, lorsqu'on a eu l'imprudence de lui donner un asile dans son cœur.

CHAPITRE XVIII.

Le docteur Jones n'arriva que le lendemain matin, il monta aussitôt dans la chambre de M. Watkin, qui avoit recouvré ses sens et la parole, mais il étoit si affaissé des contusions qu'il avoit reçues, qu'il ne pouvoit pas remuer sans ressentir la plus vive douleur. Le docteur examina ses blessures ; mais, comme il n'y avoit aucune fracture, il rassura entièrement la famille. Il découvrit cependant quelques symptômes de fièvre : le récit que M. Watkin avoit fait de sa malheureuse aventure, lui avoit tellement agité les esprits, qu'il étoit à craindre que le transport ne le prît la nuit.

Lorsque M. Watkin apprit qu'Edouard étoit chez lui, il desira le voir ; il le remercia de son honnêteté, et le pria de

rester quelques jours à la maison pour veiller à ses affaires ; Edouard promit de les tenir dans le meilleur état possible. Ainsi, l'amour affermissoit de plus en plus son tyrannique empire dans le cœur de miss Watkin. Elle fut charmée d'entendre l'invitation que son père avoit faite à Edouard, elle ne pensa plus qu'au plaisir qu'elle auroit de voir, pendant toutes les heures du jour, le tendre objet de son affection. Mistriss Watkin s'applaudissoit aussi de cet arrangement : elle avoit beaucoup d'amitié et d'estime pour Edouard, elle ne connoissoit pas l'inclination de sa fille, mais il est probable que si elle l'eût soupçonnée, elle ne l'eut pas désaprouvée.

La jeune fille éprouva une agitation extraordinaire pendant le déjeûner; le cruel amour avoit déjà placé une furie dans son cœur sensible, cette furie étoit la jalousie. Le docteur Jones, qui étoit assis à côté d'Edouard, demanda au jeune homme si on avoit reçu des nou-

velles de Cécilia ; à ce nom de Cécilia, la rougeur couvrit le visage de Ned : il répondit, en poussant un soupir qu'il ne put retenir, qu'on en attendoit de jour en jour. La vérité brilla comme un éclair aux yeux de l'innocente miss, elle découvrit en frémissant que le cœur d'Edouard étoit engagé.

Miss Watkin avoit voué une amitié sincère à la charmante Cécilia, elle admiroit ses vertus; la jalousie dessécha son cœur, elle ne ressentoit plus que de la haine pour la fille du comte de Ravensdale. Cette funeste passion fit de cruels ravages dans son cœur, si paisible jusqu'alors.

La maladie de M. Watkin devenoit sérieuse ; la fièvre se déclara, on craignit même quelques jours pour sa vie. Heureusement, la force de son tempérammment l'emporta ; et après avoir gardé le lit pendant trois semaines, il fut décidé qu'il pourroit sans danger se lever et se promener un peu. Pendant tout ce

tems, Ned étoit resté à la ferme. Seulement il alloit passer, tous les jours, une heure ou deux chez ses parens. Mistriss Watkin avoit eu pour lui des égards inimaginables, et la jeune miss redoubloit de soins pour celui qu'elle adoroit. A la vérité, l'attention infatigable que Edouard apporta aux affaires de M. Watkin auroit commandé ces égards, quand bien même son amabilité ne lui eût pas attiré la considération générale.

Nous demanderons la permission à nos lecteurs de faire avec eux quelques réflexions sur la position respective de nos amans. D'abord nous plaignons bien sincèrement cette pauvre miss Watkin, qui, comme tant d'autres, a eu le malheur de ne point voir sans intérêt un joli garçon, qui se présente bien, qui tourne agréablement un compliment, et qui, encore, veille sur les affaires de son père, comme le meilleur intendant. Elle l'aime, ce fait est certain; il ne l'aime pas, le fait est encore certain.

L'amour-propre défend à la jeune fille de s'avouer à elle-même une pareille disgrâce. Le haut rang que Cécilia doit occuper dans le monde, la rassure un peu sur les amours de Ned, et puis elle a réfléchi que l'on ne voit guères que dans les romans, le fils d'un curé de village, héritier présomptif d'une fortune de 10 guinées de rente, épouser la fille d'un lord, riche de deux ou trois millions ; elle se flattoit encore qu'Edouard, rebuté par l'impossibilité d'être uni avec sa Cécilia, rabattroit nécessairement de ses prétentions, et que pour faire une fin honnête, il donneroit sa main à la fille d'un fermier, qui apporteroit une bonne dot et beaucoup d'amour. Elle ne doute pas du consentement de ses parens, ils ont la plus haute estime pour le jeune homme, qu'ils chérissent comme leur propre fils. Il est vrai que M. Watkin avoit été si satisfait des soins qu'Edouard avoit pris pendant sa maladie, qu'il avoit déclaré que

si M. Evans vouloit donner une ferme à son fils, il en feroit lui-même les avances, à la charge d'être de moitié dans l'exploitation. Pour bien apprécier un pareil sacrifice, il faut se rappeler que M. Watkin aime l'argent plus que lui-même.

Les espérances de miss Watkin n'étoient pas déraisonables ; il y avoit déjà six semaines que Cécilia avoit quitté le presbytère, et depuis ce tems, on n'avoit reçu aucune de ses nouvelles. La famille Evans commençoit elle-même à croire que, semblable aux gens du grand monde, Cécilia avoit oublié ses amis, et que le souvenir de la chaumière s'étoit perdu au milieu de la splendeur du palais de son père. Edouard ne pouvoit s'arrêter à une pareille supposition, il craignoit qu'il ne lui fût arrivé un nouveau malheur, il trembloit qu'elle eût cessé de vivre, il lui étoit impossible de penser qu'elle eût négligé de leur écrire, sans un événement extraordinaire.

Edouard ne se trompoit point ; Cécilia avoit des sentimens trop nobles pour oublier des amis qui étoient d'un rang inférieur au sien, et pour perdre le souvenir des obligations qu'elle avoit au tendre et généreux Edouard. Lorsqu'elle arriva à Dublin, elle trouva son père dans une situation assez alarmante pour absorber toute son attention. Nous avons déjà observé que le lord Ravensdale avoit eu une sérieuse attaque de goutte, lorsque Cécilia quitta sa tante, lady Elisabeth Belmont.

Le lecteur connoît les détails de l'événement déplorable, qui se passa dans l'intervalle du voyage, et comme lady Elisabeth n'avoit écrit à son frère qu'une seule lettre, qu'elle avoit remise à sa nièce, le lord n'avoit reçu aucunes nouvelles de Londres, et croyoit que sa fille étoit toujours dans cette ville. Cécilia, pendant sa maladie dans le pays de Galles, n'avoit point voulu écrire à son père, afin de garder l'*incognito*; d'ail-

leurs, elle comptoit partir tous les jours pour Dubliu. Lady Elisabeth, surprise de ne recevoir aucunes nouvelles d'Irlande, avoit écrit au lord Ravensdale, par la poste, et avoit mis dans le paquet une lettre pour Cécilia : le comte apprit seulement alors que sa fille avoit quitté Londres depuis plus d'un mois. L'inquiétude affreuse qui le tourmentoit sur le sort de Cécilia agrava sa maladie, et lui fit remonter la goutte, ce qui mit sa vie dans un grand danger. Telle étoit la situation du comte, lorsque Cécilia fut de retour chez son père; et comme cette situation étoit trop critique, pour que le lord pût voir sa fille, ou apprendre son arrivée, la douleur de Cécilia fut inexprimable; la pensée qu'elle avoit contribué elle-même à mettre en péril les jours de son père, la désespéroit. A la fin, le ciel lui rendit un père chéri; la vue d'une fille adorée rétablit la santé du comte. La joie qu'il ressentit en la serrant dans ses

bras, fit taire tout sujet de plainte, et adoucit le chagrin qu'il éprouva en apprenant la mort de son estimable amie, mitriss Melville; il donna les plus grands éloges à la famille Evans, et particulièrement à Edouard dont il voulut récompenser le courage et la générosité.

Il y avoit peu de jours que Ned étoit retourné à la maison de son père, et que M. Watkin étoit entièrement rétabli des contusions qu'il avoit reçues, et de la maladie qui en avoit été la suite; notre vénérable curé consulta son fils sur le projet de ferme que M. Watkin avoit mis en avant, et sur le service qu'il vouloit lui rendre en faisant les fonds nécessaires. Edouard se récria sur l'inconvenance qu'il y auroit à commencer un établissement avec l'argent des autres; il ajouta que la seule pensée d'avoir des dettes l'empêcheroit toujours de tenter quelques entreprises. M. Evans applaudit à sa prudence et à la délicatesse des sentimens de son fils.

« Je sais bien, lui dit-il, qu'on est rongé d'inquiétudes lorsqu'on est endetté, qu'on se trouve même, pour ainsi dire, l'inférieur de son créancier; je sais bien aussi que celui qui ne doit rien, jouit de toute son indépendance, et si pauvre qu'il soit, il s'applaudit de son heureuse situation; mais, mon cher fils, il y a des occasions, où un homme peut contracter des engagemens, sans manquer aux loix de la prudence, et je pense que vous êtes précisément dans ce cas-là. Si vous vous décidez à prendre une ferme, vous pouvez commencer avec une petite somme, il n'est pas nécessaire d'y mettre beaucoup d'argent, et j'aurai soin que ce que vous devrez à M. Watkin, ne vous soit jamais à charge. Réfléchissez-y, mon fils, il est tems de vous établir, »

« Je suis infiniment sensible, répondit Edouard, à vos bontés et à vos offres généreuses; mais je vous supplie d'éloigner ce projet de ferme; Dieu sait si je réussirois : mais je serois inconsolable,

si je mêlois l'amertume aux jours sereins de mon père, en faisant une entreprise malheureuse. »

Il est probable que si Ned eût pris la ferme il y auroit prospéré, car le jeune homme ne manquoit, ni d'activité, ni d'adresse ; mais la fortune devoit le placer sur un autre théâtre, qui convenoit mieux à son génie et à ses goûts. Un jour ou deux après cette explication, pendant qu'on étoit à déjeûner, Morgan entra dans la chambre avec précipitation, et dit au curé, qu'une chaise de poste étoit arrêtée devant la porte, et qu'un monsieur, qui étoit dans cette chaise, vouloit lui parler sur-le-champ.

M. Evans alla trouver l'étranger, qui lui demanda s'il connoissoit le comte de Ravensdale. Le curé répondit qu'il n'avoit jamais entendu parler de ce gentilhomme.

« Vous êtes, cependant, le révérend M. Evans de Llanrchwscoedd. »

« Oui, monsieur, c'est moi-même. »

« Alors, monsieur, j'ai ordre du lord Ravensdale de vous remettre ce paquet, et je suppose qu'il y a des choses qui pourront vous faire plaisir. »

M. Evans pressa l'étanger de descendre de voiture pour prendre quelque rafraîchissement ; il répondit que cela ne lui étoit pas possible, parce qu'il devoit être à Londres le lendemain : il le remercia de ses offres, lui souhaita le bon jour, et partit.

M. Evans rentra dans la chambre tenant le paquet à la main.

« Je gage tout ce qu'on voudra, dit mistriss Evans, que ce paquet renferme des nouvelles de miss Cécilia. »

« Je vous assure, répondit son mari, que ce paquet a été envoyé par un comte, mais je ne sais ce qu'il contient. »

« Ouvrez-le, et voyons tout de suite. »

Edouard qui séchoit d'impatience, coupa les cordons qui attachoient le paquet ; il l'ouvrit, il contenoit trois lettres ; il en présenta une à son père, une

autre à sa mère, et garda la troisième qui étoit à son adresse.

Mistriss Evans lut sa lettre, elle étoit ainsi conçue.

Dublin, 8 février 1780.

Ma chère et respectable amie,

Je crains bien que vous n'ayez pensé que Cécilia ait eu l'ingratitude d'oublier la protection généreuse et l'hospitalité paternelle que vous lui avez accordée dans le pays de Galles. Mon cœur a ressenti bien vivement les attentions délicates que vous avez eues pour moi, et les tendres soins que j'ai reçus dans votre famille.

Lorsque je suis arrivée à Dublin, j'ai trouvé mon père dans un état qui m'a étrangement alarmée. J'ai tremblé long-tems pour ses jours ; le ciel a détourné ce malheur et lui a rendu la santé. Il vous écrit lui-même par le même courier, pour témoigner sa reconnoissance

à M. Evans et à M. Edouard : j'espère que son procédé vous sera agréable. Pardon, mes chers amis, si je vous ai caché le rang que tient mon père dans le monde, la grandeur refroidit plutôt qu'elle n'échauffe l'amitié. Je vous prie de remettre la lettre ci-incluse à miss Watkin, à laquelle vous voudrez bien témoigner toute l'affection que je ressens pour elle ; j'espère que ma chère mistriss Evans ne refusera pas ce que je lui envoie comme un gage de mon amitié, et qu'elle continuera toujours à penser à moi et à bien m'aimer.

Je serois inexcusable, si, avant de finir cette lettre, je n'offrois pas à M. Edouard mes complimens sincères.

Je suis votre très-obligée et très-affectionnée.

CECILIA RIVERS.

La lettre du comte de Ravensdale à M. Evans, étoit ainsi conçue :

Merrion Square, 8 février 1780.

Monsieur,

Je saisis avec empressement la première occasion qui s'offre à moi pour vous exprimer toute la reconnoissance dont je suis pénétré, pour les manières loyales et affectueuses que vous avez employées envers ma fille, lady Cécilia Rivers, pendant tout le tems qu'elle a demeuré chez vous. Je vous félicite d'avoir un fils qui, dans un péril imminent, s'est conduit avec un courage qui a dû lui attirer l'admiration de tout le pays. Je n'aurois pas tardé si longtems à vous faire part de toute ma gratitude, si je n'en avois été empêché par une maladie grave dont je suis enfin rétabli. Le premier usage que j'ai fait de mes forces, a été d'écrire à son excellence le lord lieutenant de ce

royaume, qui a expédié un brevet d'enseigne pour M. Edouard, dans un régiment nouvellement levé, où un de mes fils sera son frère d'armes. J'écris au jeune homme lui-même, je lui envoie sa commission, j'espère que vous et lui voudrez bien l'accepter.

Je prends la liberté de renfermer dans cette lettre un billet de banque de cent guinées que je vous prie de recevoir, pour vous rembourser des frais extraordinaires que la présence de ma fille a nécessités. Je finis en vous assurant que je ne serai jamais plus heureux que lorsque j'aurai le bonheur de pouvoir vous être utile à vous et à votre fils.

Je suis, avec reconnoissance et respect,
Votre obligé et obéissant serviteur.

RAVENSDALE.

En ouvrant le paquet qui leur étoit adressé, Edouard apperçut la commission d'enseigne qui y étoit renfermée. Elle étoit écrite sur parchemin et signée

de la main de sa majesté. Voici la lettre du comte.

Merrion Squarre, 8 février 1780.

MONSIEUR,

La conduite noble et généreuse que vous avez tenue dans une circonstance où les jours de ma fille étoient en danger, m'a pénétré d'une reconnoissance si vive que je chercherois en vain des termes pour vous l'exprimer. Le récit qu'on m'a fait de vos excellentes qualités m'a donné la plus haute opinion de votre mérite. Je vous aurois mandé plutôt tout ce que je ressens pour vous et pour votre estimable famille, sans une maladie dont heureusement je suis rétabli. J'ai voulu que ma reconnoissance fût effective ; j'ai en conséquence sollicité et obtenu pour vous de son excellence le lord lieutenant de ce royaume, une commission qui a été signée de sa majesté, et que je vous envoie ci-in-

cluse ; elle vous élève au grade d'enseigne dans un régiment nouvellement levé dans ce royaume, mon fils est capitaine dans une compagnie de ce régiment. Je ne me serois pas permis cette démarche sans vous avoir consulté ; mais les demandes d'avancement sont si nombreuses que je n'ai pas cru devoir laisser échapper une occasion favorable. D'ailleurs j'ai cru qu'à votre âge et avec l'esprit que vous avez, vous seriez flatté d'exercer votre courage pour la défense de votre pays, comme vous l'avez déjà fait, en protégeant ma fille contre des assassins.

Le régiment doit être rendu en Amérique l'été prochain ; il sera donc convenable qu'au reçu de cette lettre vous fassiez sur-le-champ vos dispositions pour venir à Dublin, où le régiment se forme, si toutefois le parti des armes sourit à votre bravoure, comme je le suppose. A votre arrivée, vous descendrez à mon hôtel ; vous me ferez plaisir

de vous y regarder comme dans la maison de votre père.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur,

Votre très-obligé et obéissant serviteur,

RAVENSDALE.

La surprise et la joie empêchèrent quelque tems Edouard de parler, sa contenance exprimoit ces deux sentimens ; ses joues étoient colorées d'une vive rougeur, et ses yeux brilloient d'un feu extraordinaire. Semblable à ces coursiers généreux qui, aux premiers accens de la trompette, dressent les oreilles, mordent leur frein qu'ils blanchissent d'écume, frappent la terre de leurs pieds impatiens, et dévorent des yeux l'étendue qui les sépare de l'ennemi ; tel étoit Edouard : l'espérance d'être bientôt rangé sous les drapeaux de la victoire faisoit bouillonner son sang ; mais bientôt après

la douce image de l'aimable Cécilia se présenta à son esprit avec tous ses charmes, elle appaisa l'effervescence de cette ardeur guerrière, et ne laissa dans son ame que la tendre inquiétude d'un amant qui aspire à la félicité de revoir une maîtresse adorée. Son père l'observa avec attention pendant tout le tems qu'il s'abandonna au désordre de son imagination; il vit avec plaisir combien son cœur étoit ému; puis le serrant dans ses bras avec une affection inexprimable, il lui souhaita bonheur et prospérité dans la carrière qu'il alloit parcourir. Mistriss Evans joignit ses félicitations à celles de son mari; cependant elle ne put retenir une larme qui coula de ses yeux, lorsqu'elle songea à la cruelle séparation qui la menaçoit, aux dangers que son fils alloit courir, et enfin à l'incertitude où elle étoit de ne plus jamais le revoir.

Pardonnons à cette mère respectable ces tendres anxiétés, elles sont naturelles à son sexe, elles étoient conformes

à son caractère. M. Evans, dont la trempe d'esprit étoit plus forte, ne se livra point à de pareilles craintes ; il se réjouit, au contraire, de la perspective brillante qui s'offroit à son fils ; il jouissoit déjà de la gloire dont Ned alloit se couvrir aux champs de l'honneur. Lorsque les premiers transports furent un peu calmés, M. Evans et sa femme reprirent assez de tranquillité pour examiner ce qui étoit contenu dans le ballot que le comte leur avoit envoyé ; ils y trouvèrent deux pièces de la plus belle toile d'Irlande, deux autres pièces de damas, cinquante aunes d'une soie fort riche pour des robes et des jupons, et soixante aunes de dentelles pour les garnitures et les bonnets. Ces présens firent le plus grand plaisir à mistriss Evans, qui s'écria, après avoir bien examiné toutes les pièces, qu'elle avoit toujours été intimément persuadée que lady Cécilia étoit une dame de la plus haute distinction. M. Evans fit aussi beaucoup d'éloges

de la générosité de Cécilia et de la magnificence avec laquelle lord Ravensdale avoit voulu les récompenser. Edouard saisit cette occasion pour rappeler à ses parens qu'il leur avoit toujours bien dit que Cécilia n'étoit pas capable de les oublier.

On dépêcha Morgan pour inviter miss Watkin à venir prendre le thé et à partager la joie générale ; on lui porta en même tems la lettre qui lui étoit adressée, ainsi qu'une petite boête dans laquelle étoit renfermée une épingle de diamant d'un grand prix, dont Cécilia lui faisoit présent.

CHAPITRE XIX.

La famille Evans avoit à peine fini de dîner, lorsque miss Watkin arriva fort impatiente de savoir quelle sorte de nouvelles on avoit reçues de lady Cécilia. Elle apprit avec plaisir que cette dernière appartenoit à un rang distingué, comme elle l'avoit déjà imaginé; elle en conçut un favorable espoir pour son amour; mais, lorsqu'elle eut connoissance du brevet d'enseigne et de l'invitation du lord Ravensdale, une paleur soudaine couvrit son visage, et si elle n'avoit pris sur-le-champ un verre d'eau qui étoit sur la table, elle se seroit probablement évanouie. Cependant elle prit assez d'empire sur elle-même pour féliciter Edouard sur son grade à l'armée; mais elle ne put

retenir ses larmes, lorsque M. Evans lui dit que son fils alloit partir pour l'Amérique, et qu'il seroit en Irlande dans une semaine ou deux au plus tard; son cœur fut déchiré, l'espérance l'avoit soutenue jusqu'alors, de douces illusions avoient flatté son imagination brûlante, mais alors l'affreuse vérité parut et glaça tous ses sens.

M. Evans et son fils attribuèrent son agitation aux craintes de l'amitié pour les dangers que Ned alloit courir; mais mistriss Evans ne se méprit pas sur la nature des sentimens de la jeune Watkin; elle en distingua clairement la cause, et gémit sur la fatalité des circonstances. Rien ne lui auroit été plus agréable que l'union d'Edouard avec la fille de M. Watkin, qui lui auroit apporté une fort bonne dot; elle auroit toujours joui du plaisir d'avoir son Edouard près d'elle, sans avoir à craindre pour ses jours; si on eût voulu suivre ses avis, elle eût bien vîte ren-

voyé le brevet d'enseigne et gardé son fils ; mais cela étoit impossible : elle savoit qu'Edouard étoit extraordinairement flatté du grade qu'il alloit occuper à l'armée, et, sans parler de son amour pour Cécilia, elle savoit aussi que sa passion pour la gloire étoit si violente, que rien au monde n'auroit pu lui faire abandonner un état à la profession duquel il avoit borné jusques-là toute son ambition ; d'ailleurs, M. Evans n'auroit jamais consenti à ce que son fils passât les plus beaux jours de sa jeunesse dans l'obscurité, lorsque la carrière de la gloire s'ouvroit devant lui. Mistriss Evans ne pouvoit que plaindre la jeune Watkin, elle s'acquittoit de ce triste devoir du meilleur de son cœur. Elle chercha un prétexte pour l'emmener dans sa chambre à coucher, où la pauvre enfant eut la satisfaction d'entendre tout ce que la tendresse d'une mère et l'affection d'une amie peuvent suggérer pour consoler une fille chérie. Son agitation

ne lui permit pas de descendre pendant la matinée. M. Evans et son fils ne conçurent aucun soupçon. Mistriss Evans ne regardoit pas comme impossible le mariage de son fils avec miss Watkin ; elle n'envisageoit l'amour d'Edouard pour Cécilia que comme un épisode de roman, au succès duquel tout devoit s'opposer ; M. Evans étoit lui-même de cet avis, il formoit pour miss Watkin les mêmes vœux que sa femme, lorsqu'elle lui eut appris que la malheureuse miss brûloit d'une flamme secrette pour leur fils ; ainsi la pauvre fille eut des amis et des défenseurs dans une maison où elle desiroit le plus les trouver. Si l'espérance lui fut presque ravie, elle reprit du moins un peu de calme et de tranquillité ; les regrets que l'absence d'Edouard devoit lui causer, et les craintes qu'elle concevoit pour ses jours furent adoucis par la pensée de savoir qu'elle n'étoit pas la seule qui fût livrée à de pareilles anxié-

tés : il est vrai qu'il n'y avoit aucune des connoissances d'Edouard qui ne s'intéressât bien vivement à son sort.

Comme le tems approchoit où Edouard devoit se rendre en Irlande, mistriss Evans faisoit les préparatifs nécessaires pour son départ; elle coupa les deux pièces de toile que Cécilia lui avoit envoyées, pour en faire des chemises à son fils : la pauvre miss Watkin l'aidoit dans son travail; tous les amis du voisinage vinrent complimenter Edouard sur son avancement et lui souhaiter toutes sortes de succès. Il passa plusieurs jours à rendre à chacun sa visite; tous lui donnèrent les assurances d'une éternelle amitié.

Le soir qui précéda le départ de son fils, M. Evans avoit invité quelques amis : pour égayer la société, il avoit fait venir Price avec sa harpe; M. Watkin, sa femme et sa fille étoient venus pour faire leurs adieux. Après le thé, on dansa jusqu'au souper : quoiqu'il y eût dans la compagnie plus d'un cœur gros de sou-

pirs, les affligés n'en sautèrent pas moins en cadence toute la soirée. Après souper on chanta force chansons joyeuses, et la mélancolie disparut devant un énorme bol d'excellent punch qui fut apporté sur la table. Quelques convives, qui connoissoient le talent d'Edouard sur la harpe, lui dirent qu'ils seroient charmés de l'entendre chanter en s'accompagnant. Après s'être un peu fait prier, suivant l'usage constant des chanteurs, Ned prit la harpe et chanta la romance écossaise qui commence ainsi :

Adieu, charmant pays,
Qui vit croître mon enfance

Les personnes qui n'avoient aucun goût pour la musique et qui n'avoient jamais entendu le charmant air écossais, furent vivement affectées, lorsqu'il chanta le refrain,

Adieu vallons, adieu campagnes,
Je vais vous quitter pour jamais !

Ces mots, qui s'appliquoient parfaite-

ment à sa situation, et la douceur enchanteresse de sa voix, firent une telle impression sur la pauvre miss Watkin, qu'elle fondit en larmes; les femmes s'attendrirent aussi, et toute la compagnie fut vivement émue. Edouard paroissoit peu affecté, ainsi que M. Watkin, qui, au milieu des pleurs et des gémissemens, allumoit froidement sa pipe à la lumière. Il entendit la voix de sa fille qui se lamentoit, il crut qu'elle faisoit chorus avec Edouard.

« C'est bien triste ce que tu chantes, lui dit-il, donne-nous quelque chose de plus gai. »

Cette méprise réveilla un peu la compagnie. Edouard, qui ne demandoit pas mieux que de rire, saisit l'à-propos, et toute la table éclata, excepté M. Watkin, qui étoit immobile au milieu de la gaieté générale.

Le reste de la soirée se passa fort agréablement jusqu'à l'heure où il fallut se séparer. Edouard aida miss Watkin à monter à cheval; lorsqu'il étoit prêt

à la mettre sur la selle, il lui donna le baiser d'adieu ; la jeune personne, qui étoit alors dans ses bras, tressaillit, elle le serra doucement contre son sein et lui dit d'une voix altérée et tremblante : « Cher Edouard, adieu. »

La famille Watkin s'achemina vers la ferme ; la pauvre miss pleuroit à chaudes larmes, la nuit seule fut témoin de sa vive douleur ! Elle passa encore quelques heures à gémir jusqu'à ce qu'enfin le sommeil vînt fermer ses paupières.

Edouard fit un tour à l'écurie pour s'assurer si on avoit eu soin des chevaux. M. Watkin avoit prêté sa jument à M. Evans pour lui donner la facilité d'accompagner son fils jusqu'à Holy-Head. Edouard trouva dans l'écurie David Morgan fort affairé, et qui préparoit tout ce qui étoit nécessaire pour le voyage du lendemain. Ce pauvre garçon, qui avoit un sincère attachement pour Ned, avoit résolu de le suivre par-tout ou il iroit : il n'avoit pas encore parlé de ce projet à personne;

mais trouvant alors Edouard seul, il saisit cette occasion, et se mettant entre lui et la porte, il le pria de ne pas sortir qu'il ne lui eût accordé une grâce qu'il avoit à lui demander. Edouard, tout surpris, lui dit qu'il étoit prêt à lui accorder tout ce qui étoit en son pouvoir; Morgan le pria alors de le prendre à son son service et de l'emmener avec lui. Edouard répondit qu'il auroit beaucoup de plaisir à l'avoir à ses ordres, mais qu'il n'étoit pas assez riche pour pouvoir se charger de son entretien. L'honnête David répliqua que s'il n'y avoit que cette difficulté, il se chargeoit de la lever facilement; il ajouta qu'il iroit avec lui jusqu'au bout du monde pour le servir, sans autre intérêt que le plaisir de l'accompagner. Edouard le remercia de son attachement, mais blâma son imprudente résolution.

« Il pourra, lui dit-il, arriver un tems où il me sera peut-être impossible de vous garder. »

« Qu'à cela ne tienne, mon maître,

je ne vous serai jamais à charge ; je n'ambitionne que l'honneur de vous servir et d'être avec vous, car, par tous les millions de.... (ici se trouve un jurement que notre plume refuse d'écrire), je ne demeurerai certainement pas dans ce pays après que vous l'aurez quitté. »

« Mais que voulez-vous donc faire ? »

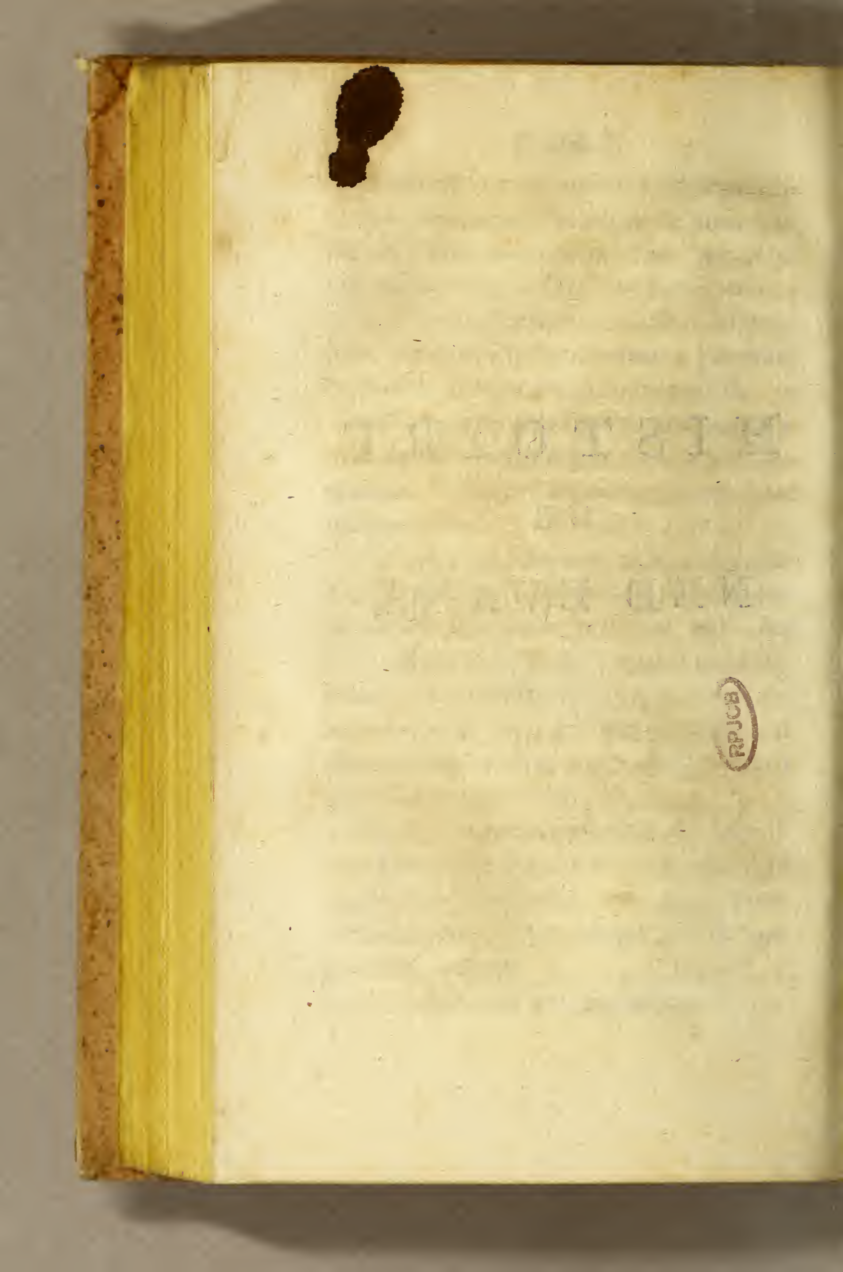
« Je vais m'engager dans votre régiment. Je veux y servir le roi et mon maître. »

« J'applaudis à votre zèle et à votre amitié ; si vous persistez dans votre résolution, je vous promets tous les bons offices qui seront en mon pouvoir; mais je ne souffrirai pas que vous me serviez pour rien, je vous donnerai en récompense autant que mes moyens pourront le permettre. »

Cette réponse transporta de joie le bon David qui voyant le point essentiel arrêté, se rendit chez son père pour lui faire part de son projet, et de son prochain voyage.

Fin du 1er. volume.

HISTOIRE
DE
NED EVANS.


RPJCB


RPJCB



L'adroit Coquin mit la tête de Ned dans une anse de panier.

Challiou. Mariage.

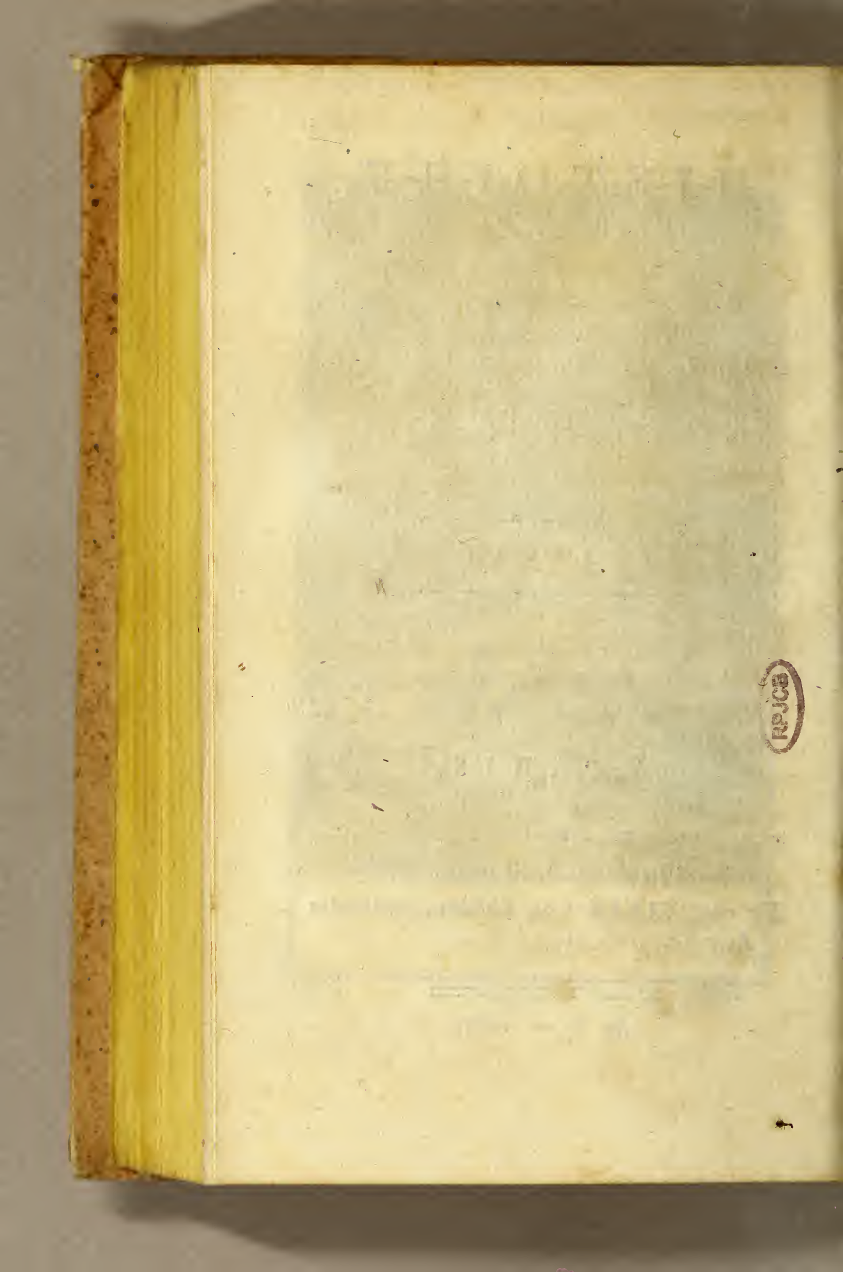
HISTOIRE
DE NED EVANS;
TRADUIT DE L'ANGLAIS.

TOME II.

À PARIS,

Chez MICHEL, rue Neuve-Saint-Augustin, n°. 22, près la rue de Choiseul;
Et chez BILLOIS, libraire, quai des Augustins, n°. 32.

An 8. — 1800.


RPJCB

HISTOIRE

DE

NED EVANS.

CHAPITRE XX.

Le jour qui devoit arracher Edouard des bras de parens chéris, commençoit à poindre. Quoique ce jeune homme brûlât du desir d'entrer dans la nouvelle carrière qu'il alloit parcourir, et qu'il fût agréablement flatté de l'espérance de revoir bientôt sa bien-aimée Cécilia, cependant l'idée de quitter la maison paternelle où il avoit passé les jours heureux de son enfance, où ses parens

lui avoient prodigué tous les soins de l'amitié la plus tendre, lui fit une impression profonde que la perspective d'un avenir brillant ne put affoiblir. Il se leva de grand matin, et descendit dans le jardin, pour visiter encore une fois les lieux où il avoit aidé si souvent son père dans ses travaux champêtres. Lorsqu'il arriva près du banc qu'il avoit élevé et consacré au souvenir de Cécilia, il coupa deux rejetons de lilas qu'il entrelaça, et les planta dans un endroit écarté, où il crut qu'ils prendroient le mieux racine.

C'étoit là le dernier travail auquel il se livroit dans le jardin : dans son imagination romanesque, ces deux rejetons le représentoient, lui et sa Cécilia; il desiroit vivement que, comme eux, leurs destinées fussent un jour réunies. Si jamais il revenoit à la maison paternelle, sa première démarche devoit être d'aller examiner les deux arbrisseaux, pour en tirer un augure favo-

rable ou malheureux pour ses amours.

Pauvre jeunesse ! à quelle superstitions te livre l'amour, et de quelle illusions il berce ton inexpérience !

Comme Edouard retournoit vers le banc, il fut surpris de voir, à quelque distance, une jeune femme qui s'avançoit vers lui : c'étoit Molly Price, la fille du joueur de harpe, dont les joues fleuries et les yeux bruns captivoient tous les cœurs des environs, comme nous l'avons déjà dit. Hélas! la pauvre innocente, qui rejetoit les amoureux soupirs des paysans, avoit trouvé son vainqueur. Les grâces d'Edouard, sa politesse, son amabilité, tout l'avoit séduite, elle avoit suocombé.

Nous sommes désolés, en qualité d'historiens, d'avouer franchement que notre héros n'étoit pas parfait en tout point; il n'avoit pas vu sans intérêt une jeune beauté fraîche et naïve qui lui sourioit toujours lorsqu'il la rencontroit, les yeux bruns avoient produit leur effet. Ajoutez

le peu de résistance qu'opposa la fille du musicien, et vous conviendrez avec nous qu'il y auroit eu plus que de l'héroïsme dans le fait d'Edouard, s'il avoit pu se vaincre lui-même comme Alexandre et Scipion le firent à-peu-près dans de pareilles occasions, si nous avons bonne mémoire.

Nous avouerons encore, mais ceci est pour l'honneur de notre héros, que Molly Price étoit la seule femme qu'il eût connue un peu particulièrement; et depuis que les charmes de Cécilia avoient agi si puissamment sur son cœur, il ne s'étoit permis aucun desir qui eût souillé un amour aussi pur que délicat. La présence de Molly ne l'embarrassa pas; il plaignoit son sort malheureux; il s'apperçut qu'elle avoit pleuré. Il la fit asseoir à côté de lui, et après une harangue longue et pathétique sur la situation cruelle où leur imprudence commune l'avoit jeté, situation qu'elle étoit en danger de ne

pouvoir bientôt plus cacher à son père ni au public.

Pendant cette conversation qui dura plus d'une heure, il lui dit tout ce que la raison, la religion, la vertu et l'amitié peuvent inspirer pour consoler l'infortune. Quoiqu'il n'osât pas avouer sa faute à son père, il promit cependant à la pauvre Molly de l'en instruire dans une lettre, lorsqu'il seroit parti; il ajouta qu'il la recommanderoit à ses bontés et à sa protection, ainsi que l'enfant à qui elle alloit bientôt donner le jour. Il lui dit aussi que quoiqu'il eût pris la ferme résolution de ne plus s'oublier avec elle ni avec aucune autre femme, il conserveroit cependant toujours pour elle une affection sincère, et qu'il feroit son possible pour fournir à ses besoins et à ceux de son fils. Il lui remit cinq guinées comme le premier gage de ses promesses. Cette générosité ne contribua pas peu à adoucir les chagrins de la jeune fille et

à sécher ses larmes. Edouard, après lui avoir donné un tendre baiser, la conduisit hors du jardin et rentra dans la maison de son père.

Nos lecteurs seront peut-être surpris de voir Edouard disposer d'une somme de cinq guinées, lui qu'ils n'ont jamais vu dans une grande opulence; mais pour l'exactitude des faits, ils doivent se rappeler que le lord Ravensdale avoit envoyé à M. Evans un billet de banque de cent guinées que cet excellent père voulut donner à son fils, mais ni ordre ni prières ne purent faire accepter à Edouard que la moitié de cette somme, qu'il trouva suffisante pour le mettre sur un pied honorable dans son régiment. Le bon curé fut donc obligé de garder alors les cinquante autres guinées; mais le jour du départ de son fils, il les lui remit secrètement.

M. et mistriss Evans étoient levés, et le déjeûner étoit sur la table, lorsque

Edouard entra dans la salle ; son bagage avoit été mis sur une voiture qui devoit le conduire à Head. L'honnête David Morgan, gai et dispos, un havresac sur le dos et un bâton à la main, étoit prêt à suivre son jeune maître d'un pôle à l'autre .... David alloit quitter un père, une mère et même une maîtresse ; dès le matin il avoit pris congé d'eux ; la gloire d'être soldat et le plaisir d'accompagner Edouard avoit banni le chagrin de son cœur qui, à la vérité, n'étoit pas l'asile ordinaire de la mélancolie ; il parloit de sa prochaine campagne en Amérique, comme d'une partie de chasse. David avoit un bon naturel, mais le bruit de la guerre avoit des charmes pour lui ; il étoit impatient d'imiter le vieux Price, dont les glorieux exploits avoien été mis en musique et récompensés par une pension de cinq guinées.

Le bon curé donna à David une bouteille de bière et les restes d'un quar-

tier de bœuf rôti à David qui alla s'en régaler dans la cuisine. M. Evans étoit si touché de l'attachement que ce garçon avoit pour son fils, qu'il lui donna une guinée, qui fut acceptée avec grand plaisir, comme un augure des immenses richesses qu'on alloit amasser en battant les rebelles.

Edouard finissoit de déjeûner, lorsque sa mère jeta sur lui les derniers regards de la tendresse alarmée ; sa main tremblante avoit peine à verser le thé ; les chevaux étoient prêts, l'instant fatal étoit arrivé où le meilleur des fils alloit s'arracher des embrassemens de ses parens. Je n'essaierai pas de décrire avec quel transport cette mère éplorée le serra contre son sein, avec quelle onction elle leva ses yeux mouillés vers le ciel ; elle se mit à genoux, et demanda à Dieu qu'il bénît et protégeât son fils.

Si la mère tendre qui lit ces pages, n'a qu'un enfant ; si ce fils, qui a été l'éternel objet de ses soins et de ses

complaisances, joint aux grâces de la jeunesse, des talens et un esprit cultivé; si ce fils, l'honneur de sa vieillesse, est enlevé à la fleur de son âge, ou s'il est forcé de partir pour des pays lointains où les dangers l'attendent, où les hasards des combats peuvent le moissonner, que cette mère prononce, elle seule peut concevoir tout ce que ressentit mistriss Evans dans une occasion aussi solemnelle. Son mari s'empressa de la consoler, il la rappela aux sentimens religieux qu'elle avoit toujours eus dans le cœur, il l'exhorta à se confier en Dieu, source de toutes bontés; pour alléger sa peine, il lui annonça, d'une voix inspirée, que le ciel avoit exaucé les prières du juste, et qu'ils reverroient leur fils comblé de ses bénédictions.

Le pauvre Edouard n'avoit pas l'air d'un guerrier bien intrépide; mêlant ses larmes aux pleurs de sa mère, il la conjuroit, avec son père, de ne pas

s'abandonner à son désespoir ; il lui donna le dernier baiser, se précipita vers son cheval, et se hâta de quitter une scène de douleur qu'il n'étoit plus en état de supporter. Le bon curé s'éloigna aussi, Morgan l'aida à monter à cheval, et aussitôt les voyageurs se mirent en route. Ils avoient déjà fait un quart de mille, lorsqu'en se détournant pour prendre le grand chemin, ils apperçurent le presbytère dont ils s'éloignoient. Edouard arrêta son cheval (M. Evans avançoit toujours) pour contempler l'humble demeure de ses parens, et les lieux fortunés témoins des jeux de son enfance, que peut-être il étoit condamné à ne plus revoir. Comme ses yeux étoient fixés sur les deux vieux chênes qui couvroient la maison, il vit, à travers la fenêtre ombragée par les arbres, sa pauvre mère, immobile, qui le suivoit des yeux. Il ne put résister au desir que lui inspira la piété filiale, d'aller apporter encore

quelques consolations à sa mère, en l'embrassant pour la dernière fois. Il retourna donc sur ses pas, mit pied-à-terre, se jeta dans les bras de sa mère qui le serra contre son cœur, s'éloigna, remonta à cheval et disparut. Il rejoignit son père qui alloit au petit trot, et qui étoit enseveli dans ses réflexions. La journée étoit superbe, les sites charmans du pays, fournirent un aliment agréable à la conversation; l'air vif, et l'exercice du cheval, égayèrent leurs esprits. Les regrets devenant moins vifs à mesure qu'on s'éloignoit de la maison paternelle, Ned parvint à reprendre insensiblement sa gaîté naturelle; la perspective qui s'ouvroit devant lui n'y contribua pas peu, en remplissant son cœur d'espérance; notre bon curé, loin de réprimer ces accès de joie, sembloit lui-même les provoquer.

Ils arrivèrent le soir, en bonne santé, à Head, où ils apprirent que le paquebôt ne devoit partir que le lendemain matin

à onze heures. Ils voulurent passer la soirée le plus agréablement possible ; à cet effet, ils ordonnèrent un bon souper, et firent apporter une bouteille du meilleur vin. Ils restèrent à table un peu avant dans la nuit, leur conversation roula sur l'entrée du jeune homme dans le monde, et particulièrement sur la profession qu'il alloit embrasser. M. Evans parla sur le véritable honneur avec feu et éloquence ; nous ne rapporterons point son discours qui seroit à-peu-près inintelligible pour nos jeunes-gens à la mode, et qui sans doute donneroit des vapeurs à nos petites-maîtresses, auxquelles nous ambitionnons de plaire par-dessus tout ; nous ne pouvons cependant nous dispenser de faire connoître la péroraison de ce discours, pour l'instruction de qui il appartiendra.

« Ayez toujours la crainte de Dieu, mon fils, et vous ne ferez jamais rien dont vous ayez à rougir ; j'ai l'assurance de croire que celui qui a toujours été

fidèle à son roi, à son pays, à sa maîtresse, à son ami, ne violera jamais les divins préceptes. Et actuellement, Ned, que j'ai prononcé le nom de maîtresse, je vous dirai que voilà le rocher où je crains que votre honneur ne vienne se briser; je connois votre attachement pour lady Cécilia Rivers; je pense, d'après votre aventure de la caverne et d'après d'autres circonstances qu'il est inutile de rapporter, que vous ne lui êtes pas tout-à-fait indifférent; vous allez bientôt la voir, son père vous a invité à venir coucher sous le même toit; mais, Edouard, oh! rappellez-vous bien tout ce que ce père a fait pour vous. N'abusez pas de sa généreuse amitié, pour séduire la jeunesse de sa fille. Vous connoissez l'immense distance que le rang a mis entre vous et lui; vous savez que s'il avoit la foiblesse de consentir à votre union, la considération dont il jouit dans le monde, lui seroit enlevée. Que l'hon-

neur triomphe donc de votre passion ; que l'esprit du soldat vous apprenne à vaincre, et que votre première victoire soit remportée sur vous-même. Que des misérables abusent de l'hospitalité pour enlever à des parens une fille chérie, mon Edouard n'est point capable d'une action aussi infâme ; il soutiendra l'honneur des anciens Bretons, il apprendra à ses nobles amis que les montagnes sauvages du pays de Galles et les humbles chaumières de leurs curés, peuvent produire des ames fortes peut-être en plus grand nombre que dans des pays plus cultivés et dans des conditions plus élevées. Vous lui prouverez qu'il n'a point mal placé sa confiance généreuse, et que le dernier crime que vous aurez à commettre sera celui de l'ingratitude. »

M. Evans s'arrêta ; il attendoit une réponse de son fils, mais Ned étoit plongé dans la plus profonde méditation.

« Parlez, mon fils, donnez-moi

votre parole d'honneur que vous ne tenterez aucuns moyens de séduction contre lady Cécilia Rivers ? »

« De la séduction, grand Dieu! Non, mon père. Ma main se dessècheroit plutôt que d'avoir recours à un moyen aussi honteux. Vous m'avez dit que vous connoissiez mon attachement pour elle : oui, j'ai la fierté de l'avouer, cet amour ; lorsque je cesserai d'adorer Cécilia, je n'aimerai plus rien sur la terre. Calmez vos craintes, mon père, son honneur restera intact comme le mien; la corruption ne peut pas approcher d'un cœur aussi pur, son esprit est trop pénétrant pour ne pas appercevoir les pièges qu'on voudroit lui dresser ; mais, quand même Cécilia ne seroit point ornée de ces qualités, votre fils périroit plutôt que de s'exposer à lui déplaire. Vous pensez, m'avez-vous dit, que je ne lui suis pas indifférent, je n'ose le croire; mais pardonnez, mon père, à la chaleur de mes expres-

sions : oui, si Cécilia répondoit à l'amour brûlant qui me consume, je jouirois avec ivresse de ce bonheur ; j'oserois aspirer à sa main, fût-elle assise sur un trône. Et où seroit le déshonneur ? Faudroit-il rougir de mon amour ? Pourquoi le comte de Ravensdale perdroit-il la considération dont il jouit ? Il est vrai, je ne suis pas riche, je ne suis pas un lord, mais je suis homme de bien, et jamais je n'ai fait aucune action qui m'ait rendu indigne de ce titre glorieux. Avec ce caractère, je pense que j'ai droit de prétendre au bonheur et à la fortune par-tout où je pourrai les rencontrer ; mais pour l'honneur, mon père, non, jamais, jamais je n'enfreindrai ses lois sacrées. »

« C'est assez, mon fils, je n'exige pas de promesse, je connois vos sentimens généreux, ils rassureront toujours ma tendresse allarmée ; allez, mon enfant, allez où la fortune vous appelle ; suivez-la dans les sentiers de

l'honneur : que la gloire et le succès vous accompagnent.«

Il étoit deux heures du matin lorsque M. Evans et son fils allèrent se coucher, et goutèrent paisiblement le sommeil de l'innocence.

CHAPITRE XXI.

Le jour étoit déjà fort avancé, lorsque M. Evans et son fils se réveillèrent; le garçon d'auberge vint les appeler pour déjeûner et leur dire que le vent étoit favorable. Le capitaine du paquebot, qui se trouvoit dans l'hôtellerie, avertit tous les passagers qu'il alloit mettre à la voile dans une heure. Lorsqu'ils eurent pris un léger repas, M. Evans prit Ned par la main, et le regardant avec une inexprimable tendresse :

« J'ai un secret à vous révéler, mon cher fils, lui dit-il, qui à l'avenir peut être pour vous d'un grand intérêt : je ne puis pas vous le confier actuellement; mais si la providence permet que nous nous revoyions encore, je vous en ferai part; et dans le cas où le ciel dis-

poseroit de mes jours, je prendrai les moyens nécessaires pour vous faire connoître ce secret après ma mort. — Je ne sais quel sort vous attend : peut-être parviendrez-vous aux honneurs et à la gloire, peut-être aussi ne trouverez-vous que misère et malheur ; dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, consultez ce livre, il sera votre guide ; c'est un ami qui ne vous quittera jamais; il vous apprendra à user de la prospérité avec modération et à supporter l'adversité avec patience et résignation. Prenez-le, mon fils ; lisez-le souvent et gardez-le précieusement ; consultez-le dans toutes les occasions critiques de votre vie : croyez-en votre père, ce livre l'a toujours consolé dans ses afflictions. »

M. Evans remit alors à son fils une petite édition de la bible.

« J'accepte votre présent, mon père, avec reconnoissance ; je lirai ce livre avec fruit, et je tâcherai de régler ma

conduite d'après la morale sacrée qu'il contient. Mais, mon père, j'ai à mon tour un secret à vous révéler ; je suis forcé de le renfermer à présent dans mon sein ; cependant je vous le communiquerai dans une lettre ; j'aurai alors une dernière demande à vous faire, et j'espère que vous ne me la refuserez pas. »

M. Evans vouloit répondre, lorsque le capitaine du paquebot vint chercher Ned pour monter à bord. Le père et le fils allèrent ensemble jusqu'au navire ; ils se firent leurs derniers adieux sur le rivage ; ils restèrent quelque tems dans les bras l'un de l'autre, et enfin se séparèrent, le cœur brisé, mais sans verser aucune larme.

M. Evans resta sur le rivage jusqu'à ce que le paquebot eut levé l'ancre, et il continua à le suivre des yeux, mais bientôt les rochers le dérobèrent entièrement à sa vue ; il retourna à l'hôtellerie, fit seller son cheval, paya la dé-

pense et se mit en route pour retourner au presbytère. Il n'avoit pas fait quatre à cinq milles, que le tems changea ; le vent, qui le matin étoit au sud-est, souffla au sud-ouest et amena de l'orage. M. Evans trembla pour son fils, auquel le vent étoit contraire ; il étoit sur le point de retourner à Head, espérant que le paquebot étant rentré dans le port, il pourroit encore embrasser son fils. Comme il cheminoit, flottant dans le doute, il arriva à l'auberge de Gwindu, dont il connoissoit la maîtresse : celle-ci l'avoit toujours honorablement accueilli dans les divers voyages qu'il avoit faits dans le pays ; il se détermina donc à descendre de cheval, et mistriss Knowles s'avança jusqu'à la porte pour le recevoir ; elle eut pour lui tous les égards que commande l'amitié, et comme l'auberge étoit pleine de gens qui alloient à Head, elle le conduisit dans sa chambre à coucher, où il trouva bon feu, d'excellens rafraîchissemens, et en général

tout ce dont il pouvoit avoir besoin. Mistriss Knowles le félicita sur le grade que son fils avoit obtenu à l'armée ; M. Evans lui témoigna alors combien il craignoit que la navigation de son fils ne fût pas heureuse : mais l'hôtesse le rassura, en lui disant que, de mémoire d'homme, il n'étoit point arrivé d'accident au paquebot. « Il monte un fort bon navire, ajouta-t-elle ; les matelots entendent parfaitement la manœuvre, le pilote a blanchi au gouvernail ; je réponds, sur ma tête, de la vie de tous les passagers. Le vent est contraire, je le sais bien; mais la tempête est encore loin, et d'ailleurs le tems peut changer et devenir eau avant la nuit, rien n'est plus commun ; ainsi, mon cher monsieur, tranquillisez-vous et dormez ici sur les deux oreilles. Tout mon monde va bientôt partir pour Head, vous allez avoir une chambre particulière, et demain vous continuerez votre voyage. »

M. Evans la remercia de son obli-

geante invitation, mais il lui dit qu'il étoit déterminé à arriver chez lui la nuit même, aux risques de tout événement. « Ma pauvre femme, ajouta-t-il, est toute seule, et elle a besoin de moi pour la consoler du départ de son fils. »

« Eh bien! puisque vous voulez absolument partir, soit. Il me vient une idée qui est excellente : il faut que vous me rendiez un service, M. le curé; j'ai ici la voiture couverte de ma sœur Jackson, qui demeure à Ferry; je dois la lui renvoyer sous peu: Ferry est sur votre chemin, la soirée est pluvieuse, on va atteler votre cheval, vous monterez dans la voiture, et vous voyagerez plus à votre aise. »

Cette proposition étoit trop accommodante pour être rejetée: M. Evans accepta avec grand plaisir. Aussitôt que la voiture fut prête, notre bon curé s'y plaça après avoir pris congé de mistriss Knowles, bien convaincu qu'il n'y avoit pas trois hôtesses aussi obligeantes

qu'elle dans toutes les auberges des trois royaumes.

Lorsqu'il arriva à Ferry, il remit la voiture à la sœur de mistriss Knowles, et montant sur son cheval, il continua son voyage. La nuit couvroit de ses ombres la nature attristée, lorsqu'il arriva au presbytère. Il trouva sa femme assise auprès d'une table sur laquelle étoit servi un repas frugal depuis l'heure du dîner, et auquel elle n'avoit pas encore touché; triste et solitaire, elle avoit différé de prendre aucune nourriture; elle attendoit d'heure en heure son mari; l'espérance de le revoir et la douleur qu'elle ressentoit du départ de Ned l'occupoient toute entière.

Les mœurs de ces respectables époux paroîtront peut-être d'une simplicité bien ridicule à plusieurs de nos lecteurs. Nous n'avons malheureusement pas à leur offrir le scandale à la mode du divorce, à leur parler des conventions mutuelles d'adultere, et autres raffinemens de la bonne

société des grandes villes. Les bonnes gens dont nous parlons, retraçoient, dans leur humble demeure, les vertus de Philémon et Baucis ; et ces vertus, nous le savons, sont tombées actuellement en désuétude, pour le plus grand bonheur du genre humain.

Revenons à notre bon curé : il témoigna à sa femme la joie qu'il avoit de la revoir ; on soupa tristement ; Edouard fut le sujet de leur conversation : le souvenir récent d'un enfant chéri renouvela les douleurs et fit verser de nouvelles larmes. Towser, le chien favori de Ned, s'approcha de M. Evans, et sembla lui demander des nouvelles de son ancien maître ; il remuoit la queue, en mettant une pate sur les genoux du curé.

« Pauvre bête ! lui dit M. Evans en le flattant sur la tête et lui donnant un os à ronger, tiens, voilà pour toi ; je te récompenserai de ton amour pour ton maître. »

Mistriss Evans, dont les yeux étoient

fixés sur un vieux chapeau qu'Edouard avoit usé, et qui étoit suspendu à un clou dont elle ne voulut jamais qu'on le détachât, dit, en poussant un profond soupir :

« Hélas ! mon pauvre fils, c'en est fait, je ne vous verrai donc plus. »

« Dieu vous bénisse, dit M. Evans; j'ai l'espérance que nous passerons encore bien des jours heureux tous ensemble. Allons, ma femme, débouchez une bouteille de vin ; on dit que le chagrin dessèche l'estomac ; buvons à la santé de Ned, peut-être vivrons-nous assez pour le voir général d'armée. »

« Dieu veuille que je le revoie encore une fois, ce cher enfant ; mais je vais apporter du vin. »

Notre bon curé noya une partie de son chagrin dans la bouteille, et alla ensuite se coucher. Le tems, ce grand médecin, calma insensiblement la douleur profonde de mistriss Evans. Nous allons prendre congé de cette respectable fa-

mille pour quelque tems; elle continuera à couler des jours purs et tranquilles, tandis que nous allons suivre Edouard dans sa nouvelle carrière.

CHAPITRE XXII.

Le paquebot n'étoit pas très-éloigné du port, lorsque le temps changea ; le vent étant devenu contraire et très-froid, tous les passagers se ressentirent du mal de mer, Edouard n'en fut pas exempt ; cependant son indisposition ne fut pas assez longue pour l'empêcher d'offrir ses soins aux dames qui étoient à bord et qui souffroient horriblement. Il leur prodigua tous les secours qui étoient en son pouvoir ; mais comme la tourmente devenoit plus forte, il fut obligé de mettre lui-même la main à la manœuvre. On passa toute la nuit en-mer, et le lendemain matin, le vent étant devenu favorable, Edouard monta sur le tillac, et apperçut les côtes d'Irlande. La vue du rivage est tou-

jours agréable pour ceux qui ne sont pas accoutumés à la mer. La baye de Dublin offre un coup-d'œil magnifique, dont Ned jouit toute la matinée. D'un côté s'élève la montagne de Hoath, d'où se détache le romantique rocher appellé l'Œil de l'Irlande, et qui cache une partie de l'île de Lambay; de l'autre côté sont les montagnes de Wicklow, dont la cime se perd dans les nuages; les dômes et les clochers de la capitale perçoient le brouillard qui couvre toujours les grandes villes d'Angleterre, tandis que le soleil levant lançoit des flots de lumière sur les palais, les chaumières, les champs et les vaisseaux. Ned, qui avoit un goût particulier pour la peinture, regardoit avec enthousiasme une aussi belle perspective; cependant, quelque ravissant que fut ce spectacle, je crois que s'il avoit pu distinguer l'hôtel où demeuroit Cécilia, les autres édifices n'auroient que médiocrement attiré son attention.

Il étoit près de huit heures du matin lorsque le paquebot entra dans le port ; un bateau transporta les passagers et les débarqua sur le quai, vis-à-vis l'hôtel de la marine. Il n'eût pas plutôt mis pied à terre, qu'il reçut des marques de la politesse et de l'affabilité des Irlandais; une demi-douzaine de pauvres diables, sans vestes et sans souliers, accoururent à lui et se disputèrent l'honneur de le conduire à l'hôtel de la Douane qui n'étoit qu'à deux cents pas du port. Ned accepta leur service, et son bagage étoit à peine porté à l'hôtel, qu'un grand homme sec s'approcha de lui et lui notifia qu'il étoit officier de la douane, et que sa malle devoit y payer tels droits que de raison ; il ajouta que cependant, si sa seigneurie vouloit le gratifier d'un scheling, il pourroit l'exempter du droit et lui permettre de remporter sa malle. Ned, qui étoit pressé d'arriver, accepta l'offre obligeante qui lui étoit faite, et dit à

l'officier qu'il n'avoit sur lui qu'une demi-guinée. L'homme noir lui offrit poliment d'aller la changer ; Ned lui remit sa demi-guinée. Comme il étoit guéri du mal de mer, et que son estomac étoit absolument vide, il demanda au concierge de la douane s'il ne pourroit pas lui donner un morceau pour déjeûner ; celui-ci lui répondit qu'il avoit dans sa cuisine de quoi contenter son goût et son appétit ; il le fit conduire dans un fort beau salon qui n'avoit pas été balayé depuis une semaine, et là on servit un ample déjeûné auquel Ned et le pauvre Morgan, qui avoit aussi faim que son maître, firent le plus grand honneur. Ned étoit surpris de ce que l'officier de la douane ne revenoit pas lui rendre la monnoie de sa pièce, mais quelqu'un qui auroit connu notre aigrefin n'en auroit pas été étonné; la vérité est, que cet escroc n'étoit pas officier de la douane, et qu'il avoit profité de l'inexpérience de Ned

pour le mettre à contribution. Un véritable officier de la douane parut bientôt pour percevoir les droits qui étoient dûs. Ned lui remit sa malle après en avoir retiré quelques vêtemens, il chargea Morgan de suivre l'homme de la douane, et lui dit de la rapporter dès que l'examen en auroit été fait. En attendant la fin de l'opération, Ned fit un peu de toilette; il mit son plus bel habit et attendit le retour de Morgan pour aller présenter ses respects au lord Ravensdale et à sa charmante fille.

Il étoit si empressé de voir le céleste objet de son amour, qu'il comptoit les minutes pendant l'absence de Morgan: il étoit à la porte, bouillant d'impatience; les servantes s'approchèrent de lui pour le considérer. « C'est un joli garçon, dit l'une, il a les plus beaux yeux qu'on puisse voir. — Il est supérieurement bâti, disoit une autre, c'est dommage qu'il ait l'air si timide. — C'est un défaut

de jeunesse, répliqua une troisième ; je gage qu'il s'en corrigera avant peu ; je donnerois bien des choses pour avoir un aussi beau jeune homme pour mari. »

Pendant que la troupe femelle faisoit ces judicieuses observations, Morgan revint avec la malle, Ned la confia au maître de la maison jusqu'à ce qu'il l'envoya chercher ; celui-ci promit d'en avoir soin. Ned ordonna à Morgan de rester, puis sortit pour chercher l'hôtel du lord Ravensdale. Il ne lui fut pas difficile de le trouver ; lorsqu'il fut près d'entrer, son cœur palpita avec violence et sa respiration étoit aussi gênée que s'il eût couru l'espace de trois milles ; cependant il se décida à frapper à la porte ; un valet de pied à grande livrée vint lui ouvrir ; Ned demanda si lord Ravensdale étoit à l'hôtel ; on lui répondit que mylord et lady Cécilia étoient à la campagne depuis trois jours, et qu'on ne les attendoit pas encore de sitôt. Cette fâcheuse nouvelle déconcerta étrange-

ment le pauvre Ned, et si l'homme en livrée eut été tant soit peu con-noisseur en physionomie, il s'en seroit facilement apperçu. Ned demanda si quelqu'un de la famille étoit en ville; le domestique répondit que lord Rivers et le capitaine étoient à Dublin, mais que milord n'étoit pas encore levé et que le capitaine étoit sorti depuis quelques heures. Ned alloit se retirer, lorsque le domestique le pria de laisser son nom; il ajouta que s'il vouloit se donner la peine de repasser dans une heure, il pourroit parler à lord Rivers.

« Vous direz à Milord que M. Evans arrivé du pays de Galles, s'est présenté pour avoir l'honneur de le voir, et qu'il se propose de revenirr dans deux heures. »

Ned sortit de l'hôtel, et le domes-tique ferma la porte.

Comme l'hôtel de lord Ravensdale étoit situé dans Merrion-Square, Ned s'amusa à parcourir les rues voisines et

à admirer les beaux édifices qui sont dans ce brillant quartier, jusqu'à l'instant où il devoit retourner chez lord Rivers ; en passant dans la rue Merrion il fut frappé de la magnificence du palais du duc de Leinster ; la superbe façade de derrière, l'élégante disposition du terrein, les délicieux tapis de verdure, l'innombrable variété d'arbres plantés dans un parc immense, charmèrent son imagination, et lui firent croire que ce palais étoit la demeure d'un souverain.

Tandis qu'il considéroit cet agréable spectacle, deux garçons, qui portoient des paniers sur leur tête et qui avoient un couteau à leur côté, s'approchèrent de lui. Il leur demanda à qui appartenoit un palais aussi magnifique.

« Oh Jésus ! dit l'un d'eux, de quel pays venez-vous donc pour ne pas savoir quel est le propriétaire de ce palais ? »

« Que vous importe, je vous demande à qui appartient cet édifice ? »

« Vas-y voir et que le diable t'emporte. »

Ned qui n'étoit pas accoutumé à un pareil langage, prit de l'humeur ; l'autre s'en apperçut.

« Par Jésus, dit-il, ce blanc-bec est du comté de Galles ; dis donc l'ami, c'est la foire des pendus dans ton pays, tu es encore bien jeune, tu as quitté trop tôt le lait des chèvres de ta grand'-mère. »

Ned, transporté de fureur et voulant venger l'honneur de son pays, appliqua un coup de bâton à l'insolent drôle, et comme il vouloit redoubler, l'autre compagnon vint derrière Ned et lui jetant son panier dans le dos, il le fit tomber par terre. L'adroit coquin mit la tête de Ned dans une anse du panier, et s'enfui avec son camarade, après avoir laissé Edouard dans une position très-désagréable.

Quoique Ned eût été pris au dépourvu, il se remit bien vîte et parvint à se dégager du fatal panier. Un porteur de chaise qui vint à passer, fut instruit par le jeune homme, de la mésaventure qui lui étoit arrivé ; il le conduisit dans une maison décente, et là, il lui ôta la poussière et la boue qui avoit sali son habit. Ned voulant reconnoître tant d'honnêteté, mit la main à la poche pour donner un scheling au porteur de chaise, mais sa bourse avoit disparu avec les vingt guinées qui y étoient contenues. Ce qu'il regreta le plus, fut sa montre qui lui avoit été aussi enlevée; c'étoit un cadeau que lui avoit fait son père; il la portoit depuis trois ans. Tout cela n'étoit pas plaisant, et par malheur il n'y avoit pas de remède, le vol avoit été commis si lestement et si subtilement que Ned n'auroit pu reconnoître les coquins, quand même il les eut rencontré ; il ne savoit même pas de quel côté ils étoient venus,

ni de quel côté ils s'étoient enfuis. Le porteur de chaise plaignit Ned dans son infortune, et le remercia de sa bonne intention. Il le quitta en lui donnant un bon conseil : c'est qu'à l'avenir, lorsqu'il auroit à prendre quelques informations dans la rue, il eût à ne s'adresser qu'aux porteurs de chaises qu'il lui assura être tous de gens d'honneur et qui ne se permettroient pas pour toute chose au monde de tromper un étranger.

Le pauvre Ned ayant refait un peu sa toilette, alla se promener sur la place St.-Etienne, quoiqu'il n'eût pas un sou dans la poche ; la grandeur et la magnificence de cette place attirèrent son admiration, et il étoit étonné de voir une aussi vaste étendue de terrein dans une ville aussi populeuse. Les arbres qui y étoient plantés formoient un ombrage délicieux ; le gazon offroit à l'œil la plus riche verdure qui étoit entretenue par des sources d'eau vive qui jaillissoient du sein de la terre.

Ned jouissoit de la douce température de l'Irlande qui, échauffant le sol, lui fait produire des fruits plus précoces qu'au pays de Galles. Il apperçut dans cette promenade beaucoup d'élégans et de petites maîtresses qui circuloient dans des allées charmantes; la parure recherchée des dames, la fraîcheur de leur teint lui firent croire un instant qu'il étoit transporté dans l'île de Cythère, patrie de la beauté et des graces. Il étoit tout entier à ces douces illusions, lorsqu'il fut abordé par une vieille femme, à la figure livide et couverte de haillons, qui lui demanda l'aumône. Il jeta sur elle un regard de pitié, c'étoit tout ce qu'il pouvoit faire; il lui dit qu'il étoit bien fâché de ne pouvoir lui rien donner, parce qu'on lui avoit pris tout son argent. La pauvre femme poussa un soupir en tournant les yeux vers le ciel.

« Dieu vous bénisse, lui dit-elle;

que Jésus-Christ vous accorde ses bénédictions ! »

Comme il continuoit sa promenade, Ned apperçut une statue équestre qui étoit au milieu du jardin ; il desiroit bien savoir qui elle représentoit, mais comme il ne voyoit pas de porteurs de chaise près de lui, il étoit bien embarrassé de savoir à qui il s'adresseroit. A la fin, il fit réflexion qu'il ne pouvoit plus être volé ; cette idée le rassura ; il remarqua à peu de distance de lui un homme qui se promenoit seul ; à ses mouvemens de tête qu'il levoit avec dignité, à sa démarche compassée et à son habit noir bien lustré, Ned le prit pour un ecclésiastique élevé à une dignité supérieure, il se décida à lui parler. Comme il s'en approchoit, il apperçut la pauvre femme qui lui tendoit la main et lui demandoit la charité.

« Femme, retirez-vous, dit l'homme

de Dieu, je ne donne jamais rien aux mendians. »

La vieille fit la révérence et se retira. Ned étoit ému, il laissa passer l'ecclésiastique sans lui rien dire, et demanda à la pauvre femme quel étoit cet homme si dur.

« C'est le docteur Porpoise, monsieur, le plus fameux prédicatenr du royaume : on dit qu'il va devenir premier évêque. »

« Permis à lui de prêcher tant qu'il voudra, ses sermons peuvent être bons, mais il pratique bien mal ce qu'il recommande. »

« Oh non, vous ne le connoissez pas, son nom est dans tous les papiers, il souscrit publiquement pour tous les actes de charité, et on pense qu'il va même faire construire un hôpital à ses frais. »

« Permis à lui de faire construire tel hôpital qu'il lui plaira; cette ostentation n'est pas la charité recom-

mandée par l'évangile, et à sa mort je crains bien que cette fastueuse charité ne soit comptée pour bien peu de chose dans la balance du juge suprême.»

« Oh, Dieu vous bénisse, je pense mieux que vous de cet ecclésiastique, quoiqu'il ne me donne rien. »

« Où vivez-vous, ma bonne femme ? »

« Hélas, monsieur, j'ai honte de vous le dire, je vis dans les rues; une infortunée comme moi, sans asile, ne trouve pas tous les jours où reposer sa tête. »

« Venez ici demain, je veux vous y voir, je vous donnerai de quoi vous procurer un logement décent. »

Ned s'éloignoit lorsque la vieille le tirant par l'habit, lui dit :

« Permettez-moi de vous faire une question..... je suis toute tremblante. »

« Qu'avez-vous donc ? parlez.... »

« Vous êtes un ange, monsieur, je vous regarde comme tel. Laissez-moi baiser le pan de votre habit. »

La vieille doutoit effectivement si Ned étoit un homme ou un ange ; la singularité de ses questions fit sourire un instant notre bon jeune homme ; il reprit aussitôt un air grave et sérieux en disant qu'il n'étoit qu'un mortel, un foible mortel.

La pauvre femme fit une révérence jusqu'à terre, et tandis qu'elle adressoit ses prières au ciel, Ned continua sa promenade.

CHAPITRE XXIII.

Ned fit le tour de la place. Tout en admirant, il trouva de quoi exercer sa critique. La magnificence de plusieurs hôtels frappa ses yeux, mais la manière mesquine avec laquelle les autres étoient bâtis, et le plan irrégulier de tous les édifices le choqua extrêmement; ce qui lui paru encore plus étrange, c'est qu'on n'avoit aucun soin des fossés qui entouroient la place, et où croupissoit une eau fangeuse, fétide et malsaine dont les vapeurs contagieuses doivent occasionner tôt ou tard quelques maladies épidémiques ; c'étoit pour lui un grand sujet d'étonnement de voir que les habitans de Dublin laissoient subsister des germes de peste au milieu de leur ville. Ned qui n'étoit pas ar-

chitecte, mais qui avoit du goût, pensoit avec raison que si on combloit les fossés, que si au milieu de la place on alignoit des arbres, que si on abattoit les masures et que si à leur place on élevoit des maisons sur un plan régulier et uniforme, *Stephen's Green* seroit sans contredit la plus belle place de toutes les villes d'Europe.

Il y avoit à-peu-près deux heures que Ned se promenoit, lorsqu'il retourna à l'hôtel de lord Ravensdale. Le domestique, en lui ouvrant la porte, lui dit que lord Rivers avoit été obligé de sortir pour une affaire très-pressée, mais qu'il seroit de retour à l'hôtel pour dîner où il espéroit jouir de la société de M. Evans. Le domestique le conduisit dans un vaste appartement. Quoique Ned fût entré dans les superbes sallons des châteaux qui étoient situés aux environs de la maison de son père, dans le pays de Galles, il n'avoit cependant encore rien vu de comparable

à la beauté de l'appartement dans lequel il entra. La tenture étoit de damas bleu d'azur ; les fauteuils, les causeuses et les ottomanes étoient couverts de la même étoffe, ainsi que les rideaux qui étoient garnis de franches d'argent. Les corniches et les dessus de porte étoient en stue et un pinceau habile y avoit peint les quatre saisons. Un lustre de cristal, chef-d'œuvre de l'art, étoit suspendu au milieu de l'appartement ; la cheminée étoit d'un marbre blanc de Paros sur la table de laquelle étoient deux charmantes statues, l'amour et l'innocence, dignes du ciseau de Phidias. Les glaces et les tapis répondoient à la magnificence des autres décorations ; mais la partie la plus riche de l'ameublement étoit les tableaux. Le Titien, le Guide, le Corrège et le Tintoret avoient animé la toile et fait respirer leurs savantes compositions. Ned après avoir considéré avec attention un paysage de Claude Lorrain

(c'étoit le genre de peinture qu'il préféroit), se retourna vers une glace et crut appercevoir lady Cécilia derrière lui. Hélas ! ce n'étoit que son portrait. Angelica Kauffman (1) l'avoit peint avec une ressemblance frappante. Cet artiste célèbre avoit passé quelque tems en Irlande ; lord Ravensdale l'attira chez lui, la combla d'honnêteté et confia la céleste figure de Cécilia au pinceau d'Angelica. Elle étoit représentée en Diane ; jamais la déesse telle que le génie des poëtes nous la représente sur les bords fleuris de l'Eurotas, n'avoit déployé un ensemble aussi précieux de majesté, de douceur, de beauté, de pudeur et de grâces. Ned contempla ce tableau avec ravissement ; il s'étonnoit de ce que l'art eût pu saisir la ressemblance exacte des traits de sa bien-aimée. Il admiroit avec stupéfaction,

(1) Peintre femelle assez estimé. L'écrivain en fait un éloge ridicule que nous avons cru devoir supprimer. (Note du traducteur.)

lorsqu'il entendit la porte de l'hôtel s'ouvrir avec un fracas qui ébranla toute la maison. La voiture ramenoit lord Rivers et le capitaine ; c'étoit la première fois de sa vie que Ned entendoit un pareil bruit, aussi en fut-il fort émerveillé.

Les deux frères montèrent aussitôt et lord Rivers s'avançant vers Edouard avec un air cérémonial.

« Je suis excessivement heureux, M. le capitaine Evans, d'avoir l'honneur de vous voir ici ; je puis vous assurer que moi, mon père et toute la famille avons senti bien vivement toutes les obligations que nous vous avons ; nous ferons tout ce qui dépendra de nous pour vous rendre le séjour de la capitale le plus agréable possible. »

Ned s'inclina en rougissant.

« Camarade, lui dit le capitaine, je ne vous ferai pas de compliment, je suis charmé de vous voir ici, donnez-moi la main. »

Ce langage qui convenoit fort à Ned, le rassura et dissipa son embarras ; il présenta franchement la main au capitaine, puis s'adressant au lord Rivers.

« Je suis pénétré de reconnoissance, lui dit-il, pour les bontés dont votre famille m'a honoré, elle a reconnu avec une générosité infinie le léger service que j'ai eu le bonheur de rendre à lady Cécilia. »

La conversation devint alors générale, les deux frères demandèrent à Ned s'il avoit eu une bonne traversée, s'il n'avoit pas été indisposé par le mauvais tems, s'il savoit quelques nouvelles d'Angleterre et enfin ils s'informèrent dans quel endroit il avoit laissé ses malles. Lord Rivers sonna un domestique qu'il dépêcha aussitôt à la douane pour ramener à l'hôtel Morgan et les effets de Ned.

Un laquais annonça que le dîner étoit servi ; la table étoit couverte de mets excellens ; le capitaine et Ned les atta-

quèrent vivement; lord Rivers qui digéroit difficilement, ne mangea que des légumes. Son tempérament paroissoit cependant assez fort, sa tournure étoit distinguée et sa figure fort belle. Quoiqu'à la fleur de son âge, ayant à peine 25 ans, une teinte de mélancolie répandue sur sa physionomie le faisoit paroître plus âgé; d'ailleurs accoutumé à passer les nuits dans les bals et les fêtes, il n'étoit pas étonnant qu'il ne se fût dérangé la santé. Le capitaine, au contraire, aimoit les plaisirs de la campagne, il y alloit le plus souvent possible; sa figure qui n'avoit rien de remarquable pour la beauté, ressembloit à celle de mille jeunes gens de 22 ans qui étoit l'âge du capitaine.

Au dessert, on apporta un superbe service de porcelaine de la Chine sur lequel étoit toutes sortes de fruits; les meilleurs vins de France furent versés dans des flacons de cristal : on porta

des *toasts* à la santé du roi, au succès de ses armes sur terre et sur mer. Lord Rivers commença à s'égayer, il entama une conversation vive et brillante ; le champagne lui fournissoit les traits les plus piquans. Je desirerois de tout mon cœur en faire part à mes lecteurs pour leur amusement ou leur instruction ; mais l'esprit qu'on raconte s'évapore comme les liqueurs fortes exposées à l'action de l'air ; qu'il me suffise de dire que pendant deux heures que dura leur entretien, Ned fournit son contingent de saillies, et qu'il développa un esprit supérieur uni à beaucoup de modestie et d'urbanité. Les deux frères furent extraordinairement surpris de trouver dans le fils d'un curé de village, des connoissances aussi rares ; le capitaine conçut une vive affection pour Ned et lord Rivers déclara que lorsque le jeune homme se seroit défait de sa timidité, et qu'il auroit un peu vu le monde, il seroit charmant.

Lord Rivers demanda à son frère où il comptoit passer la soirée ; il lui répondit que ne prévoyant pas l'arrivée de M. Evans, il avoit promis le matin d'aller souper avec son pauvre ami Malone.

» Vous savez qu'il est inconsolable de la mort de sa femme, je ne peux pas manquer à cet engagement. »

« J'aimerois autant, répliqua lord Rivers, assister à un enterrement, que d'aller m'asseoir tristement à un pareil souper. Vous serez assommé, mon cher frère, de l'éloge funèbre qu'il vous fera des graces et des vertus de feue sa chère Louisa, c'est une sainte dont il a déjà enflé le calendrier. Capitaine Evans, vous viendrez avec moi, je vous conduirai dans ma voiture, je vous présenterai dans une société qui est le rendez-vous de la fleur des gens d'esprit et des jeunes-gens du meilleur ton du royaume. Nous avons une chambre particulière dans une

taverne où nous passons joyeusement la nuit.

Ned répondit qu'il seroit trop heureux d'accompagner milord par-tout où il voudroit le conduire. Il demanda la permission de s'absenter un instant pour aller dans la chambre où Morgan avoit porté sa malle. Cette pièce répondoit à la magnificence des autres appartemens. Ned prit les trente guinées qui lui restoient ; il étoit bien aise de ne pas se trouver sans argent dans la société où il alloit être introduit.

Lord Rivers et Ned montèrent en voiture ; ils traversèrent plusieurs rues parfaitement illuminées et arrivèrent au lieu de leur destination. Ils montèrent dans un vaste appartement très-bien meublé et divisé en deux parties par un rideau qu'on pouvoit lever à volonté. Dans une de ces pièces étoit une longue table couverte de mets recherchés pour le souper ; dans l'autre

on voyoit plusieurs tables à jouer, à l'une desquelles une partie de wichts étoit engagée; deux autres personnes étoient debout devant le feu.

« Tu viens bien tard, Rivers, dit l'une d'elles, quel diable t'a retenu si long-tems? Sir Georges est ici; nous t'attendons depuis une éternité. »

« Le parlement a-t-il levé tard sa séance, dit lord Rivers, tu y as été, je crois? »

« Au diable le parlement, je voulois voter avant de sortir, mais je ne sais quel orateur nous a assailli d'un tel déluge de paroles que j'ai été sur le point de m'endormir; pendant les débats, sir Georges est venu me demander, et nous sommes sortis ensemble. »

« Sais-tu, dit lord Rivers, si la motion a passée?

« Que le diable t'emporte, Rivers, dit l'autre personne, est-ce que je m'occupe des motions. Parbleu, est-ce

que tu aurois la bonhommie d'écouter les savans discours de nos honorables pour te décider à voter » ?

« Certainement, dit lord Rivers. »

« En ce cas, je t'en fais mon compliment; tu deviendras sous peu un Solon ou un Lycurgue, si tu n'y prends garde; mais laissons ça là, parlons d'autre chose. »

« A la bonne heure, dit lord Rivers; veux-tu permettre, Trim Well, que je te présente ce jeune homme; c'est le capitaine Evans, du pays de Galles. »

Ned reçut un fort bon accueil des deux gentilhommes. Lord Rivers proposa une partie de cartes; Ned fut forcé d'accepter une place, mais il pria qu'on ne joua pas gros jeu, parce qu'il connoissoit fort peu les cartes, et il ajouta que si on pouvoit monter une partie sans lui, il aimeroit mieux ne pas jouer. Lord Rivers dit qu'on joueroit petit jeu, une demi-guinée, à moins qu'il

ne préférât parier. Ned répondit qu'il n'avoit jamais fait de pari, et comme il pensoit que la perte ne pouroit être que d'une demi-guinée, il se décida à accepter pour ne point faire manquer la partie. Le sort lui donna pour partner lord Rivers. La fortune le favorisa, il gagna la première partie, il comptoit recevoir une demi-guinée, mais on lui en donna deux et demie parce que lord Rivers, son partner, avoit quintuplé son jeu. Ned fut un peu alarmé de son gain, il vit qu'il alloit être forcé de jouer plus gros jeu qu'il n'auroit voulu ; ne pouvant décemment quitter la table, il continua, il joua encore trois parties, et comme si la fortune eût dessein d'en faire un joueur, il les gagna toutes les trois.

Il entendit un bruit confus derrière le rideau, il distingua même des voix de femmes ; un des domestiques vint an-

noncer que le souper étoit sur la table : on quitta les cartes, et Ned se leva avec un gain de deux guinées.

La table étoit couverte de mets rares et délicats dont Ned ne connoissoit pas encore le nom. Les femmes, qui étoient au nombre de quatre, minaudoient en souriant ; elles étoient habillées à la dernière mode, poudrées, parfumées, avec des mouches et du rouge sur la figure et des plumes sur la tête. A leur tournure élégante et à leurs manières aisées, Ned les prit pour des femmes de qualité, et il le croyoit d'autant plus fortement qu'il se rappeloit qu'à dîner lord Rivers lui avoit dit qu'avec un peu d'usage du grand monde il se déferoit de sa timidité. Cependant il s'apperçut que ces dames le fixoient avec une attention continue qu'il ne crut pas être d'un excellent ton, et la manière de se balancer et de se parler bas entr'elles, ne lui parut pas être d'une politesse exquise. Toute la com-

pagnie s'assit, lord Rivers se mit au haut de la table.

« Approchez, capitaine Evans, lui dit-il, mettez-vous entre ces dames comme on fait en France (1), laissez-là les cérémonies. Vous êtes ici seul, d'étranger, vous êtes sous ma garde; asseyez-vous vis-à-vis de moi. »

Chacun prit place à côté de la beauté qu'il préféroit; Ned observa que les hommes goûtoient à peine de quelques plats, en revanche les femmes avoient grand appétit, et dévoroient comme si elles eussent jeûné tout le carême. Comme elles s'apperçurent que Ned étoit *novice*, suivant leur expression, elles voulurent se divertir à ses dépens; mais lord Rivers fronçant le sourcil, leur fit comprendre par un geste significatif que son intention n'étaît pas que Ned devînt le sujet de

---

(1) En Angleterre, dans les repas, les femmes sont toutes d'un côté et les hommes de l'autre; c'est une institution grave, disent les publicistes du pays. (Note du traducteur.)

leurs sales bouffoneries. Cependant une de ces dames déclara qu'elle voulait faire connaissance avec un aussi joli garçon ; versant deux rasades, elle lui porta deux toasts à l'amour et à l'amitié.

„ De tout mon cœur „, répondit Ned ; mais il pensa en lui-même que l'objet qu'il avoit devant les yeux n'étoit guéres propre à lui inspirer l'un ou l'autre de ces deux sentimens.

Une de ces dames ayant appris que Ned était du pays de Galles, lui demanda s'il y avait beaucoup de chèvres dans son pays ; le jeune homme répondit qu'il y en avait en assez grande quantité.

« Aye ! je m'en doutois bien, en voyant une carnation aussi belle ; je suppose que vous n'avez vécu que du lait de chèvre. „

Ned l'assura qu'il n'en avait jamais bu une goutte de sa vie.

« Par la s.... mon ame, dit la dame, c'est étonnant ; le lait de chèvre est

tout ce qu'il y a de plus rafraîchissant au monde. „

« Fi, Polly, dit une autre dame, ne jures donc pas comme çà; je n'aime pas à entendre ces vilaines paroles; çà sent trop la canaille. „

« Tu as raison, dit une autre, je déteste les gros mots, et je me suis brouillée avec Peg, parce qu'il juroit trop. „

« Madame, dit la jureuse, je me... moque de tout ce que vous dites, je veux jurer, moi; ça m'amuse, et par la corbleu, vous pouvez aller à tous les diables, si cela ne vous convient pas. „

« Allons, allons, mesdames, dit lord Rivers, point de dispute; tout le monde doit avoir ici la liberté de parler. „

« Dis donc, madame la sainte, dit la jureuse, te faut-il un breviaire? tiens, depuis qu'elle a son grand flandrin de sacristain, elle ne fait plus que nous lâcher des *oremus*. „

« Madame, répondit l'autre, dites de moi tout ce que vous voudrez; mais je vous prie de mieux parler d'un homme d'église, et de ne pas tant crosser la religion. »

« Parbleu, dit sir Thomas Spindle, voilà une épouvantable coquine; je veux être un scélérat, si ce n'est pas tuant d'entendre parler vertu à une femme qui a les sept péchés capitaux dans le corps. »

« A merveilles, sir Thomas, dit la dévote: on ne vous accusera pas de vertu, vous; car je défie qui que ce soit de dire qu'il vous ait jamais entendu prononcer une seule parole honnête. »

Tout le monde tomba sur le pauvre sir Thomas; on lui lança force plaisanteries. Ned ne jugea pas à propos de faire chorus; il avoit parfaitement jugé les quatre dames. Le dégoût, le mépris et l'horreur furent les sentimens qu'il leur voua (1).

(1) Quelques lecteurs rigides trouveront peut-

De nouveaux convives arrivèrent, lorsqu'on étoit près de quitter la table ; la conversation se tourna alors vers la politique, à la grande satisfaction de Ned qui n'eut plus à entendre des propos obscènes et grossiers. Les nouveaux venus déployèrent, dans leurs discours, de l'esprit et de l'imagination. Ned se trouvant plus à son aise, les écoutait avec plaisir. Les femmes se retirèrent sans que personne y fît attention, excepté deux messieurs qui partirent avec elles ; sir Thomas Spindle étoit du nombre : il avoit même choisi la princesse qui l'avoit tourné en ridicule avec tant de succès ; il oublia les plaisanteries dont on l'avoit accablé, et sortit avec la meilleure humeur du monde.

être mauvais que j'aie offert à leurs yeux l'esquisse d'un tripot. D'abord je répondrai que j'ai beaucoup adouci le texte ; et ensuite, comme ce tableau est la peinture des mœurs anglaises, je n'ai pas cru devoir le supprimer. (Note du traducteur.)

La conversation fut pendant quelque tems interessante et instructive, on parla de la guerre d'Amérique; comme c'étoit dans ce pays que Ned devoit faire ses premières armes, il désiroit fort que l'entretien continuât sur ce sujet, malheureusement une différence d'opinion échauffa les discoureurs, lord Rivers les rappela à l'ordre, en leur faisant ressouvenir que leur club étoit dédié à la concorde. On offrit force libations de vin à cette divinité, on proposa ensuite aux nouveaux venus, de prendre des cartes. Le gentilhomme qui avait perdu dix guinées, demanda sa revanche à Ned, qui ne put pas décemment la refuser, ils ne jouèrent pas au whist, mais à la bouillote, comme pouvant occuper plus de joueurs. Lord Rivers ne prit pas de cartes, il étoit exclusivement chargé de la partie des vins. La fortune continua à favoriser Ned pendant quelque tems,

mais à la fin la perfide déesse, lui retira ses faveurs, et après une mauvaise veine qui dura une heure, il perdit non-seulement tout ce qu'il avait gagné, mais encore seize guinées en sus. Il quitta alors la partie à laquelle une mauvaise honte l'avoit engagé. Il demanda à l'oreille à lord Rivers, dans quel tems il croyoit retourner à l'hôtel.

« Mais pas avant trois heures, répondit-il, vous ne devez pas être fatigué, nous ne faisons que commencer. »

« Je vous demande pardon, pour ma part, je suis excédé, j'ai passé toute la nuit sur mer, et je vous avoue que je voudrois bien être dans mon lit.. »

« Puisque c'est ainsi, ma voiture est en bas; elle vous reconduira à l'hôtel, quand cela vous fera plaisir. »

Comme Ned sortoit de l'appartement, lord Rivers le suivit, et

étant seuls sur l'escalier, il lui dit:

« Mon cher camarade, vous avez peut-être été malheureux au jeu, si vous avez perdu votre argent, le seul moyen de le regagner, est de vous remettre à table, voilà ma bourse dont vous pouvez toujours disposer dans toutes les occasions. »

Ned remercia lord Rivers, et lui dit, qu'il ne partait, que parce qu'il était excessivement fatigué. La générosité de son offre et la noble franchise avec laquelle il l'avait fait, le toucha extrêment, et lui rendit toute l'estime que la scène du tripot avait un peu affaiblie; lorsque la voiture fut partie, lord Rivers rentra dans la salle de jeu, et Ned arriva à l'hôtel du lord Ravensdale.

CHAPITRE XXIV.

A son arrivée à l'hôtel, Ned demanda si le capitaine Rivers étoit rentré, on lui dit qu'il était couché depuis plus de trois heures. Un domestique le conduisit dans sa chambre où il trouva Morgan qui l'attendoit auprès du feu.

« Eh bien ! Morgan où avez-vous été ; avez-vous bien vu Dublin ? »

« Oh mon maître, c'est la plus belle ville du monde, c'est superbe; je n'ai jamais rien vu de pareil en ma vie. Il n'y avait pas une demi-heure que vous étiez sorti avec milord, qu'il est arrivé une grande compagnie pour voir M. O'Frizzle, l'intendant de milord et mistriss Mulroony, la femme de charge.

Vous saurez qu'ils sont des personnages importans, et qu'ils voient toujours grande société. Il y avoit donc mistriss Geoghegan, femme de chambre de lady Rumpus, et miss Flanagan sa nièce, M. Papillotte, l'amoureux de miss Flanagan et M. Sideboard, le sommelier de milord. Ils étoient tous habillés comme les beaux messieurs et les belles dames. Les femmes avoient été amenées dans des chaisses à porteur, mais les hommes étoient venus à pied. On se rendit dans l'appartement de mistriss Mulroony, où l'on prit du thé, et où on joua aux cartes.

« Avez vous fait votre partie, Morgan? »

« Oh, non, vous devez bien penser que je ne serois pas assez fou, pour risquer de perdre le peu d'argent que je puis avoir. »

« Hem! hem! vous avez sagement fait. Vous disiez donc.... »

« Que mistriss Mulroony avoit

commandé à souper pour onze personnes ; les hommes ont versé le thé ; lorsque les dames eurent fini d'en prendre, ils m'invitèrent ainsi que le valet de chambre de milord à venir en boire une tasse avec eux. C'est ce j'ai fait sans trop me faire prier ; nous sommes ensuite allé jouer à colin-maillard dans une grande salle, jusqu'à ce que le souper fut prêt. Alors les gens de la maison ont donné la main aux dames, et le souper fut servi. Il y avoit des choses excellentes et en si grande quantité, qu'on auroit pu nourrir une famille entière pendant quinze jours. Au milieu du repas M. Fideboard a apporté une bouteille de vin de Bordeaux, qu'il m'a présenté, parce que j'étois étranger. Je l'ai versé dans un grand bolle de punch, dont nous avons tous bu ; nous nous sommes amusés comme des bien-heureux. Nous sortions à peine de table, lorsque vous êtes arrivé. »

« C'est fort bien ; tout cela est charmant ; mais allez vous coucher, je n'ai pas besoin de vous. »

Morgan se retira.

Dès que Ned fut resté seul, il repassa dans son esprit les évènemens de la journée.

« Je suis un sot, se dit-il à lui-même, il y a de l'imprudence à vouloir me gouverner moi-même. A peine y a-t-il vingt-quatre heures que je ne suis plus sous la protection de mon père ; combien de fois déja n'aurois-je pas eu besoin de ses conseils ! Dans quel état de détresse ma folie et mon inexpérience ne m'ont-ils pas jetté? »

Ned tira sa bourse de sa poche et la mettant sur la table, il la regarda un moment en silence, comme s'il eût craint d'examiner ce qu'elle contenoit encore. A la fin il la vuida, et il trouva que sur cinquante guinées, que lui avait données son père il y avait deux jours, il ne lui en

restoit plus que dix-sept ; il refléchit ensuite douloureusement qu'il ne s'étoit procuré ni plaisir, ni aucune chose utile en échange.

« Cette somme que j'ai perdue dans un seul jour auroit suffi à mon père pour l'entretien de la famille pendant une année entière. Cependant tout n'est pas perdu, j'ai acheté de l'expérience, et j'ai la consolation, dans ma perte, de n'avoir point dissipé mon argent dans le vice ou la débauche. Oh ! mon père, à cette heure vous dormez du sommeil du juste ! Peut-être alors que j'étois assis au milieu de prostituées, vous éleviez vos mains au ciel, pour le prier de verser sur moi ses bénédictions. Non ; vous n'aurez pas prié en vain ; non, mon ame ne sera plus souillée dans l'infâme société où j'ai été entraîné sans le savoir, et dans laquelle rien ne pourra me faire rentrer. J'implorerai la protection de Dieu ; il affermira ma ré-

solution, et je serai encore digne de mon père, digne de ma Cécilia ».

En disant ces mots, Ned se retira au pied de son lit, et se mettant à genoux, il adressa au ciel une fervente prière. Il se releva l'esprit plus tranquille, il sembloit délivré d'un poids qui oppressoit son cœur : une satisfaction intérieure qui naît de la conscience d'avoir fait une bonne action calma ses esprits. Avant de se coucher, il voulut mettre dans sa malle le peu d'argent qui lui restoit, il resolut en même tems de ne prendre jamais sur lui qu'une ou deux guinées, pour parer aux évènemens. Comme il rangeoit tous ses effets pour chercher sa robe-de-chambre, il rencontra dans un coin de sa malle une boëte dans laquelle son père mettoit son tabac. Il ne concevoit pas qui avoit pu la placer dans cet endroit ; cependant il fut bien aise d'avoir un petit meuble qui venoit de son père

et qui lui rappeloit un souvenir bien cher. Il tira la boëte de sa malle et la baisa ; mais s'appercevant par son poids qu'elle devoit contenir quelque chose , il l'ouvrit et ne fut pas peu surpris d'y trouver cinquante guinées , dont notre bon curé faisoit présent à son fils. Ce don généreux, la délicatesse avec laquelle il étoit offert, le besoin pressant qu'il en avait pour réparer ses pertes , tout le pénétra de la plus vive reconnoissance. L'agitation de son cœur étoit extrême, la joie lui faisoit couler de douces larmes , l'image de son père et de sa mère étoit présente à son imagination; enfin un sommeil tranquille calma l'émotion de ses sens.

Il étoit neuf heures du matin, lorsqu'il se leva , il descendit dans la chambre à manger , où il trouva le capitaine Rivers qui lisoit les papiers publics , près d'une table dressée pour le dejeûner.

« Bon jour, mon ami , dit le capi-

taine, comment avez-vous passé la nuit? »

« Parfaitement bien, tout le tems que je suis resté au lit. »

« A merveilles; mais la société d'hier soir; vous y êtes vous diverti? »

« Je veux être franc avec vous; on m'y a donné une leçon. »

« J'en suis fâché; vous avez donc perdu votre argent. »

« Oui, mais la perte n'a pas été considérable. »

Ned raconta alors au capitaine les détails de la soirée de la veille.

« Mon cher ami, dit le capitaine, je suis bien aise que vous ayez une fois mis les pieds dans ces tripots et que vous y ayez même perdu votre argent. J'ai aussi fait comme vous; une seule séance m'a corrigé; j'espère que vous suivrez mon exemple, et que vous ne retournerez plus dans des lieux pareils; je sais qu'il va dans ce club des gens d'esprit et de talent, des hommes du premier

mérite ; mais malheureusement il s'y glisse beaucoup de fripons , et probablement vous avez eu affaire avec quelques-uns de ces messieurs la nuit dernière. D'ailleurs , ce qui doit nous empêcher vous et moi de suivre ce club , c'est que les sociétaires sont tous fort riches ; avec leur grande fortune , ils peuvent seuls soutenir un train de vie très-dispendieux. Mon pauvre frère aime si fort l'esprit de liberté qui règne dans ce club , que je n'ai jamais pu réussir à le détacher de cette société , malgré les excellentes raisons que je lui ai alléguées , et malgré l'altération visible que les veilles ont apportée à sa santé. Je suis persuadé qu'il n'y a pas plus de deux heures qu'il est couché. Lorsque nous sortirons , je prendrai la liberté de vous conduire; je vous ferai voir de charmantes sociétés pendant le mois que nous avons encore à rester à Dublin , et si vous voulez jouer , je vous donne ma pa-

role que pendant ces trente jours, vous ne perdrez pas même, avec un malheur décidé et constant, la moitié de l'argent que les filoux d'hier vous ont emporté. Actuellement que je vous ai parlé d'argent, vous devez en avoir besoin, après la perte que vous avez faite ; j'espère que vous ne trouverez pas mauvais que je vous en offre, je sais combien il est désagréable pour un jeune homme bien né d'en manquer ».

Le capitaine offrit alors à Ned un billet de banque de cinquante guinées ; Ned refusa absolument de le prendre, et lui dit franchement quelle somme il avoit à sa disposition, et comment elle lui étoit parvenue.

Le capitaine Rivers applaudit à la générosité du vieux M. Evans.

« Puisque vous avez suffisamment d'argent, dit-il, je ne blesserai pas votre délicatesse, en vous pressant de nouveau; mais j'insiste sur une chose, c'est que je veux que vous me choi-

sissiez pour votre banquier, et que vous ayez recours à ma caisse, s'il arrivoit que vous vous trouviez dans l'embarras. Au reste, je ne prétends pas me targuer d'une fause générosité, j'ai reçu l'ordre exprès de mon père de me conduire ainsi, et je suis sûr que son intention n'est pas que vous ne viviez seulement que de vos appointemens d'enseigne. „

« Votre père, repliqua Ned, m'a comblé de bontés; ma reconnaissance ne pourra jamais..... „

« Mon ami, c'est mon père qui est votre obligé et nous sommes tous vos débiteurs. Croyez que ce sont-là nos sentimens, et certes ce n'est pas un misérable brevet d'enseigne qui pourra nous acquitter envers vous. „

Ned après un instant de silence, dit : « Vous appartenez à une famille bien respectable, c'est l'asile de toutes les vertus.... Mais ne pourrai-je jamais voir votre père ? Me sera-t-il permis de lui offrir mes re-

mercîmens, et de faire agréer mes respects à lady Cécilia »?

« Sans doute, on sera charmé de vous voir; nous vous attendions depuis quelque tems: — Mon père a été dangereusement malade, et les médecins ont pensé qu'un changement d'air seroit favorable à sa santé, il n'a quitté Dublin qu'à regret, car il assiste scrupuleusement tous les jours aux séances du parlement. Je lui ai écrit hier et je lui ai mandé votre arrivée, je ne doute pas que nous ne recevions de sa part, par la poste prochaine, l'invitation d'aller le trouver. »

Ned éprouva la plus vive satisfaction, en pensant qu'il alloit bientôt revoir sa chère Cécilia. Le valet de chambre apporta le dejeûner; tandis que Ned mangeoit de bon appetit, un domestique vint lui annoncer qu'un porteur de chaises demandoit à lui parler.

« A me parler! dit Ned, qu'a-t-

il donc à me dire, je ne connois personne dans la ville. „

« Faites-le entrer, dit le capitaine, nous verrons dequoi il est question. „

On introdisit le porteur de chaises.

« Excusez-moi, dit-il, si je vous dérange, n'en déplaise à votre grandeur : mais, M., c'est que j'ai decouvert les deux coquins qui vous ont volé hier ; votre montre et votre argent ont été trouvés sur eux, et ils sont actuellement en prison. „

« Bon Dieu, dit le capitaine Rivers, que vous est-il arrivé ? Vous avez déja été volé depuis que vous êtes arrivé ? „

« Je vous conterai tout cela, dit Ned, l'aventure est si ridicule, que j'ai honte d'en parler actuellement. Mais comment les avez-vous decouverts, demanda-t-il au porteur de chaises. „

J'espère, dit celui-ci, n'en déplaise à votre grandeur, que je suis digne du nom que je porte. „

« Quel est donc ton nom, dit le capitaine Rivers? »

« Phelim O'Shaghnessy, n'en deplaise à votre grandeur. »

« C'est un nom superbe, dit le capitaine, dont il faut conserver l'éclat pur et sans tache. »

« Ce ne sera pas moi qui le déshonorerai jamais, repliqua le porteur de chaises; mais pour en revenir à nos voleurs, je vous disois qu'après avoir nétoyé l'habit de votre grandeur, je m'en allois refléchissant en moi-même, et je me disois à part, moi, il est l'heure de dejeûner, nos fripons doivent être entrés dans quelque cabaret voisin, ils boiront un coup et se partageront les dépouilles de ce bon jeune homme; ou bien, me disois-je encore, l'un d'eux, va peut-être se cacher quelque part, pour aller ensuite rechercher son panier : effectivement je vis un de mes drôles qui s'esquivoit avec son panier, et qui bientôt

disparut. J'allai visiter tous les cabarets des environs, je les rencontrai tous les deux au *Lyon d'or*, au coin de la *rue de la Clef*. Ils étoient assis à une table, et buvoient une bouteille de bierre en riant beaucoup de l'aventure du panier. En entrant je fis comme si je ne les connoissois pas, je m'assis vis-à-vis eux, et demandai aussi une bouteille de bierre. Messieurs, à votre santé, leur dis-je, — à la vôtre, me repondirent-ils ! —Pourriez-vous me dire l'heure qu'il est, je dois conduire un gentilhomme à deux heures précises, je ne voudrois pas le faire attendre. — L'un d'eux tira sa montre, et me dit qu'il étoit une heure et demie. — En ce cas, voulez-vous me faire le plaisir de veiller sur ma bierre, jusqu'à ce que j'aille au coin, chercher mon camarade, je serai de retour dans deux minutes. — Mes deux hommes y consentirent, je sortis et courus bien vîte, et j'amenai avec moi

Paddy-Grogan, et lui racontai de quoi il étoit question. — Actuellement, messieurs, leur dis-je, vous allez venir avec nous, vous êtes de jolis garçons, vous avez avez volé ce matin un jeune homme, vous avez cru en être quittes, mais vous allez nous accompagner chez l'alderman Ketchup, qui verra ce qu'on doit faire de vous. — Nos deux fripons ne rioient plus, mais faisoient bien triste mine; ils se mirent à genoux et nous offrirent cinq guinées, si nous voulions les laisser s'échapper, nous leur répondîmes que nous avions trop d'honneur pour être tentés par de l'argent. Nous les conduisîmes chez l'alderman, où nous attendîmes jusqu'à huit heures du soir, avant de pouvoir lui parler, pendant tout ce tems-là nous sommes restés à jeun. A la fin l'alderman nous appela; il commença par nous faire beaucoup de questions, qui sembloient n'avoir aucun rapport au sujet qui nous

amenoit; il consulta ses assesseurs, il nous examina ensuite de nouveau, je crus un instant qu'il nous prenoit nous-mêmes pour des voleurs, et non les deux garçons aux paniers. Je commençai alors à parler, et lui contai l'affaire de point en point, je lui fis part de l'histoire du vol qui vous avoit été fait, je lui dis que vous étiez un gentilhomme bien né, que vous demeuriez chez le lord Ravensdale, et qu'il ne falloit pas laisser échapper les deux fripons, parce qu'ils avoient sur eux votre montre et votre argent. L'alderman changea de ton, dès qu'il m'eut entendu prononcer le nom de lord Ravensdale, il ordonna qu'on fouillât les deux garçons; on trouva la montre et les vingt guinées, il les envoya ensuite en prison jusqu'à un nouvel examen. — J'ai passé à cet hôtel à neuf heures du soir, mais on m'a dit que votre grandeur n'étoit pas encore rentrée, et je viens ce matin

pour vous faire part de ce que j'ai fait et de ce que j'ai decouvert. „

« Mon bon ami, dit Ned, je vous suis très-obligé ; mon intention est de vous récompenser dignement des peines que vous avez prises. „

« Nous irons ensemble chez l'alderman, dit le capitaine Rivers, et en attendant, M. O'Shaghnessy, si vous voulez vous donner la peine de descendre à l'office, je vais ordonner que vous y soyez bien traité. „

« Je remercie humblement votre grandeur, dit le porteur de chaise, qui se retira. „

« Que vous est-il donc arrivé, mon cher Evans ? à peine êtes-vous arrivé dans cette ville que vous y êtes volé ; je n'ai jamais rien entendu de pareil. „

Ned lui raconta alors tout ce que le lecteur sait déja ; tous les deux rirent beaucoup de l'aventure. Ils allèrent ensuite chez l'alderman, qui heureusement n'étoit pas occupé. Ned recouvra sa montre et son ar-

gent. Les deux garçons, qui étoient en apprentissage chez un boucher, à *Castle-Market*, furent renvoyés chez leur maître à la prière de Ned et du capitaine, après avoir néanmoins essuyé une bonne correction.

Le capitaine, qui avoit quelques affaires, quitta Ned, et lui donna rendez-vous sur la place S.-Etienne. Ned fut exact à tenir la promesse qu'il avoit faite à la vieille femme, et avec laquelle il desiroit parler sans témoin. A peine avoit-il fait quelques pas, qu'il l'apperçut dans le même état de misère que la veille; elle demandoit l'aumône, et personne ne lui donnoit. Ses yeux brillèrent de joie lorsqu'elle apperçut Ned, et un foible sourire anima un peu sa figure livide que la faim avoit décolorée. Ned la tira à l'écart et lui dit:

« Je suis venu pour tenir la parole que je vous avois donnée, et ensuite pour vous offrir quelque secours: dites-moi, que puis-je faire pour

vous ? avez-vous quelqu'ami dans cette ville ? „

« Oh non ! monsieur, aucun. „

« Qu'est-ce donc qui vous a plongée dans l'état affreux où je vous vois ? „

« Je vais vous le dire, monsieur. Je suis née dans le comté de Cork, où mon père étoit laboureur ; je me suis mariée, à vingt ans, à un homme qui faisoit assez bien ses affaires. Nous avons eu quatre enfans. Il y a six ans que mon mari est mort, vienne la Toussaint. Il m'a laissé trois garçons ; deux sont partis sur mer ; il faut qu'ils soient morts, car je n'en ai reçu aucune nouvelle depuis plusieurs années. Le plus jeune de mes fils étoit domestique chez le docteur Porpoise que vous avez vu hier. Tant qu'il a vécu, je n'ai jamais manqué de rien, mon fils aimoit sa mère. Après la mort de son père, il m'avoit loué une petite chambre où il me procuroit autant de secours que

ses foibles gages pouvoient le permettre. Mais, helas ! monsieur, l'année dernière, le docteur et sa famille allèrent à la campagne ; mon fils les accompagna à cheval, les chemins étoient très-mauvais, la voiture tomba dans une ornière très-profonde, et elle serait versée infailliblement, si mon fils, qui étoit un garçon leste et robuste ne se fût jeté à bas de son cheval pour soutenir le poids de la voiture ; il la préserva d'une chûte certaine : les domestiques et les postillons arrivèrent à tems pour la retirer de l'ornière. L'effort que mon fils avoit fait lui brisa une veine dans l'intérieur ; il tomba malade, et après avoir langui quatre mois, il mourut dans un hôpital où le docteur Porpoise l'avoit recommandé. Depuis ce tems-là, monsieur, j'ai toujours été dans le besoin. Je me suis vue forcée de mettre en gage le peu de vêtemens que j'avois, pour subsister. Ne pouvant plus payer le loyer de ma

chambre, et n'ayant plus rien a vendre, je serois morte de faim, si les domestiques du docteur Porpoise, qui aimoient mon fils, ne m'eussent apporté tous les jours les restes de leur table, et quelquefois, lorsque le tems est trop froid, le cocher me laisse coucher dans l'écurie où je passe la nuit. „

“ Mais vous avez dû faire part de votre malheur au docteur ; il doit savoir que vous êtes la mère de son ancien domestique. „

“ Oh oui, monsieur ! il m'a payé ce qui étoit dû de ses gages, et c'étoit une bien petite somme ; mais il ne m'a jamais donné rien autre chose. „

“ O divin sauveur du monde, dit Ned ; voilà l'homme qui prêche votre sainte religion.....! Avez-vous des amis dans le comté de Cork ? „

“ Oui, monsieur, j'y ai un frère qui, malgré sa pauvreté, ne demanderait pas mieux que de m'aider dans ma triste position ; mais il est fort

eloigné, et je ne pourrois jamais aller le trouver; je ne desirerois que deux choses, ce seroit de pouvoir dégager mes pauvres vêtemens, et d'avoir de quoi prendre la voiture publique qui va dans le comté de Cork. „

„ Et combien vous faudrait-il pour dégager vos vêtemens ?

„ Dix schellins, monsieur.

„ Et quelle somme pour vous conduire à Cork ? „

„ Quinze schelins aux environs.

„ Tenez voilà deux guinées, allez chez votre frère et soyez heureuse.

La pauvre malheureuse voulait se précipiter aux genoux de Ned qui s'éloigna pour cacher la vive émotion qu'il éprouvait.

CHAPITRE XXV.

NED se promena environ une heure sur la place, son ami ne tarda pas à arriver. Le capitaine Rivers lui proposa d'aller commander leur équipage militaire, et, en passant, de visiter le collége. Lorsqu'ils furent arrivés au bout de la rue Grafton, Ned fut frappé d'admiration en voyant la magnifique colonnade qui forme la façade de la salle du parlement; cependant il trouva que le haut de l'édifice ne répondoit point à ses autres parties, et que s'il avoit été couronné par une balustrade ornée de statues, le coup-d'œil en eût été plus imposant; il fut très-satisfait des bâtimens de l'université, bâtis avec un goût exquis, et dont la majesté annonce

le berceau des sciences. Il regretta qu'on n'eût point élevé un autre édifice pour faire face au parlement, ce qui auroit alors formé une place triangulaire d'une beauté admirable. Il ne fut pas maître de son indignation en voyant un misérable corps-de-garde adossé à la statue du roi Guillaume, et il ne concevoit pas comment les habitans de Dublin pouvaient laisser subsister, pendant seulement une heure, une échoppe aussi grossière. Il n'admiroit pas la statue en elle-même qui, à son avis, n'étoit pas digne du héros qu'elle représentoit ; le cheval, en particulier, lui parut si mal fait, qu'il l'auroit volontiers attelé à la charette d'un brasseur.

Lorsqu'il entra dans le collége, il vit avec peine que l'intérieur ne répondoit point à l'idée qu'il s'en étoit formée d'après la vue extérieure. Les lecteurs qui n'ont pas été à Dublin dans ce tems-là, doivent savoir que toutes les dispositions d'ar-

chitecture n'étoient pas encore entièrement exécutées, et que l'ensemble perdoit absolument tout son effet par la rencontre de plusieurs vieux bâtimens qui, à la vérité, doivent être actuellement démolis. Il condamna les vieilles salles et la chapelle, comme trop gothiques; les nouvelles lui parurent d'un assez bon style, mais il blâma amèrement le mauvais goût qui les avoit encombrés d'ornemens de plâtre plus propres à figurer dans l'attelier d'un statuaire que dans une maison d'éducation; en entrant dans la bibliothèque, il fut frappé de sa vaste étendue; mais lorsqu'il considéra ses justes proportions, son plan régulier et la beauté de son architecture, il fut ravi d'admiration; cependant il se plaignit de la sordide parcimonie avec laquelle on l'avoit bâtie. En sortant de la bibliothèque, il se rendit dans le parc, qui peut bien contenir dix arpens; on y avoit pratiqué de charmantes promenades et

planté toute sorte d'arbres pour l'amusement des étudians. Le petit bâtiment où étoit l'imprimerie attira son attention par son élégance ; mais comme les presses n'y étoient pas en activité, il ne s'y arrêta pas. La salle d'anatomie lui déplut par son air mesquin, et il ne se sentit aucune envie de visiter l'intérieur, quoiqu'il y eût des instrumens fort curieux et des squelettes magnifiques que nous pourrions recommander à madame Radcliffe et aux autres romanciers à terreur. Ils continuèrent leur promenade jusqu'à l'extrémité du parc, où il y avoit une porte qui donnoit sur la rue du parc, ils sortirent et en peu de minutes ils arrivèrent à l'hôtel Ravensdale (1).

(1) Nous avons long-tems balancé si nous ferions part à nos lecteurs de toutes ces belles descriptions d'architecture, sur lesquelles l'auteur anglais s'est étendu avec une complaisance merveilleuse. Nous avons d'abord été arrêtés par les termes techniques, avec lesquels nous sommes peu familiers, vu que

Ils demandèrent en entrant si lord Rivers étoit chez lui ; on leur répondit qu'il étoit sorti, mais qu'on l'attendoit pour dîner. Ils allèrent ensuite faire leur toilette, et après avoir vaqué à cette importante affaire, Ned descendit dans le salon, pour contempler en secret le charmant portrait de Cécilia dont il avoit été si fortement épris la veille ; il jouissoit avec ravissement de ce délicieux spectacle, lorsque le capitaine vint le rejoindre, et bientôt après, on annonça l'arrivée de lord Rivers qui amenoit avec lui un de ses amis, membre du parlement, et que Ned n'avoit pas encore vu. C'étoit un hom-

---

nous ne sommes qu'un pauvre traducteur ; mais un architecte, de nos amis, qui bâtit des petites maisons pour nos fournisseurs, des temples pour les théophilantropes, des prisons pour ceux qui ne paient pas leurs dettes, s'est chargé de cette partie difficile de la traduction. Les lecteurs jugeront de la bonté du travail ; quant à nous, nous nous en lavons les mains. (Note du traducteur.)

me du plus grand mérite, un amateur éclairé des beaux arts.

Après le dîner, la conversation s'échauffa, l'on discuta sur la morale, la religion, la politique, la littérature, les belles-lettres, la peinture, etc. L'étranger développa des connoissances très-étendues sur ces divers sujets ; il parla avec enthousiasme de la vertu et du bonheur qui résulte de sa pratique. Son discours, orné des graces d'une éloquence douce et persuasive, fit une impression sur l'esprit de lord Rivers. Ce jeune homme entraîné dans un cercle de dissipation, après avoir pris tous les ridicules du jour, étoit à la veille de se livrer à tous les vices. Son honneur n'étoit souillé d'aucune tache, ses principes en religion n'étoient ni bien fixes ni bien assurés ; cependant il n'avoit pas encore eu la monstrueuse impiété de blasphêmer contre ses divins préceptes, et jamais il ne souffroit qu'en sa présence, on se

permît de jeter sur elle le moindre ridicule. Sa morale, quoiqu'elle ne fût pas strictement évangélique, ne lui avoit pas encore valu le brevet de *roué* (1); enfin lord Rivers n'étoit qu'égaré. Les exhortations touchantes de ses amis, lui firent prendre la ferme résolution de rompre avec la société du club-tripot. Dès le lendemain il envoya sa demission. Sa santé, fort altérée par les veilles, s'améliora sensiblement. En se couchant à des heures réglées, et en prenant le matin un exercice salutaire, la vigueur et l'appétit lui revinrent à sa grande satisfaction. Dans une des belles matinées de la fin de l'hiver, il emmena

(1) Tous nos jeunes gens ambitionnent exclusivement ce titre; mais, comme à beaucoup de corruption il faut nécessairement joindre quelqu'esprit, peu l'obtiennent. Souffler une maîtresse à son ami, faire mourir de chagrin une femme honnête, tirer de l'argent des femmes prostituées, leur faire des scènes; tout cela s'appelle être *roué*. Dieu les bénisse! (Note du traducteur.)

Ned avec lui, dans son phaéton, pour aller se promener dans les charmans environs des comtés de Dublin et de Wicklow, situés dans le voisinage de la capitale. Le capitaine Rivers les accompagnoit à cheval. Il étoit à-peu-près cinq heures du matin, lorsqu'ils arrivèrent dans la campagne; lord Rivers regardoit le soleil qui se levoit dans toute sa pompe et sa majesté, il n'avoit pas joui de ce magnifique spectacle, depuis qu'il étoit sorti du college. Il étoit transporté d'admiration. Ned et le capitaine, qui avoient assisté mille fois au lever du soleil, ne trouvoient rien d'extraordinaire à celui du jour, excepté cependant que l'air vif du matin avoit éveillé leur appétit, sensation que lord Rivers partagea aussi, en éprouvant pour la première fois de sa vie que la faim est le meilleur des ragoûts. Ils arrivèrent sur les huit heures à un petit village, où ils s'étoient proposé d'aller par des

chemins détournés : lors Rivers y trouva du thé, du beurre et du pain de si bonne qualité qu'il étoit tout étonné de ce qu'on n'en trouvoit pas de pareil dans la capitale ; cependant nous devons avouer que cette supériorité n'étoit acquise au déjeûner que par l'exercice que le lord venoit de prendre. De ce village ils se rendirent à Dargle, éloigné de dix milles: la saison n'étoit pas assez avancée pour appercevoir toutes les merveilles de ce lieu enchanté. Si les arbres n'étoient pas encore couverts d'un feuillage épais, les sources d'eau qui jaillissoient en cent endroits différens faisoient moins regretter l'abscence de la verdure. Un ruisseau se précipitoit en murmurant du sommet d'une montagne, accru par les eaux qu'il receuilloit dans son sein, il devenoit torrent; tombant sur les rochers avec furie, il parcouroit en mugissant des cavernes et blanchissoit d'écumes les précipices affreux

qu'il franchissoit. Quoique Ned eût été accoutumé à voir dans son pays les grands tableaux de la nature, il fut cependant frappé de la scène magnifique qu'offroit Dargle ; cette maison de campagne qui appartenoit à un homme de goût et qui reunissoit le beau et le sublime, étoit entretenue avec un soin particulier.

Lord Rivers, le capitaine et Ned, passèrent deux heures fort agréablement dans cette superbe possession ; de là ils se rendirent à Powerscourt, où un spectacle nouveau les attendoit. La rivière, qui étoit grossie par les dernières pluies, sortoit de son lit pour se jeter sur un rocher d'où elle tomboit de trois cents pieds de haut, et offroit à la vue un torrent plus blanc que la neige ; la résistance de l'air détachoit des parcelles d'eau, qui tomboient en poussière fine ; le torrent se précipitoit avec une telle force, que plusieurs animaux sauvages qui sortoient de

la forêt voisine, passèrent en sureté entre la nappe d'eau et le rocher d'où elle tomboit. Si Louis XIV avoit vu un pareil spectacle, sans doute qu'il auroit rougi des ridicules aqueducs qui ont coûté des sommes immenses pour amener de l'eau à Versailles, et qui n'étoient admirés que par les enfans et les courtisans de France; ce grand roi eût fait peu de cas des ornemens de parade qui décorent ses jardins, et il auroit volontiers changé son palais contre le parc de Powerscourt. (1)

Nos jeunes gens après s'être promenés quatre heures, pendant lesquelles ils furent enchantés par les

---

(1) Les Anglais sont insupportables par leur ton dépréciateur; ils parlent avec enthousiasme de leurs brouillards, de leur befteck, de leur porter, de leurs combats de coqs, de leurs usages, de leurs institutions et de leurs sottises. Versailles! malheureux! à genoux; est-ce votre Westminster tout enfumé que vous voulez comparer à la galerie de Charles Lebrun? A genoux, malheureux!

(Note du traducteur.)

variétés des objets, allèrent dîner à Tinnehinch. Le soir ils se mirent en route pour Dublin, la nuit vint les surprendre en chemin, et la fortune leur fit éprouver un de ces accidens qu'elle ménage assez souvent pour couronner par une transition brusque les parties de plaisir. Le phaéton dans lequel lord Rivers et Ned étoient montés étoit fort élevé, il avait été fait sur le modèle de ceux que le fameux lord Jehu avoit mis à la mode dans le royaume; ce lord n'avoit jamais eu d'autre ambition que celle de passer pour le meilleur cocher de Dublin. Ses seules délices, en parcourant les rues, étoient de voir de son trône aérien, ce qui ce passoit au premier étage des maisons, de terrifier le malheureux piéton, et de le couvrir de boue. Lord Rivers n'avoit point la prétention d'être aussi hardi conducteur que lord Jehu, cependant il aimoit aussi à paroître en phaéton; il ne menoit

pas d'une manière aussi ridicule et aussi extravagante que son superbe rival ; mais il se piquoit de diriger son char avec graces et dexterité. Or donc, comme lord Rivers pressoit ses chevaux dans un mauvais chemin, une des roues se brisa, et le phaéton versa. Heureusement, la chûte fut assez douce. Un pauvre laboureur, dont la chaumière étoit située tout près, possédoit un jardin qui bordoit la grande route ; il avoit voituré, la veille, du fumier pour graisser ses terres ; il l'avoit laissé sur la lisière du chemin pour s'en servir fur à mesure ; nos jeunes gens tombèrent sur ce fumier.

Cette coutume de mettre ainsi son fumier sur les bords de la route, est sévèrement défendue dans plusieurs contrées d'Angleterre ; et en Irlande, on a porté des lois expresses pour faire cesser cet abus : lord Rivers étoit lui-même grand partisan

de cette mesure prohibitive, mais dans la circonstance, il trouva que le mal peut quelquefois produire un grand bien; car c'est à la charitable hospitalité que le fumier leur donna, et au milieu duquel enfoncèrent les deux jeunes gens qu'ils dûrent la conservation de leurs membres et même de leur vie. Comme le fumier sortoit tout fraîchement de l'écurie, et qu'ils étoient tombés la tête la première, ils furent d'abord un peu étourdis, mais ayant retrouvé leur présence d'esprit ordinaire, ils virent avec plaisir qu'ils n'avoient éprouvé d'autre accident que celui d'avoir gâté leurs vêtemens. Le pauvre homme à qui la chaumière appartenoit, arriva à leurs secours, et ils furent enchantés de trouver sa petite cabane pour les recevoir. Le capitaine Rivers rit beaucoup de l'aventure, lorsqu'il apprit que ses deux amis n'avoient aucun mal; il les aida à se déshabiller et donna des ordres pour qu'on

apportât des seaux d'eau pour les laver. Il leur dit gravement que du fumier tout frais étoit tout ce qu'il y avoit de mieux en parfumerie pour se rafraîchir le teint, et qu'ils se porteroient le mieux du monde, lorsque leurs vêtemens seroient séchés.

A la fin, à force de frotter et de nétoyer, nos deux jeunes gens furent en état de paroître avec une sorte de décence; on agita ensuite la question de savoir où l'on devoit aller. Retourner à Dublin étoit impossible; l'obscurité profonde de la nuit et l'accident survenu au phaéton étoient des obstacles presqu'insurmontables. Il n'y avoit ni charron ni auberge dans aucun des villages environnans, si ce n'est à Tinneginch qu'ils venoient de quitter, et dont ils étoient éloignés de près de sept milles. Dans ces circonstances embarrassantes le pauvre laboureur leur apprit qu'il demeuroit, dans le voisinage, un M. Grainger qui exploitoit une petite

ferme et qui faisoit beaucoup de bien aux malheureux du canton. Il vivoit d'une manière très-solitaire, n'ayant d'autre société que sa fille et une servante; il ne faisoit jamais de visite à personne. Comme nécessité ne connoît pas de loi, nos jeunes gens se décidèrent à aller à la découverte, et ils dirigèrent leur marche vers la ferme de M. Grainger, aprés avoir laissé les chevaux, les domestiques et le phaéton brisé. Si M. Grainger n'eût pas voulu les recevoir, ils étoient résolus de monter à cheval pour retourner à Tinnehinch, et d'amener des ouvriers pour raccommoder la frêle voiture.

Le pauvre laboureur les conduisit chez M. Grainger. La ferme n'étoit qu'à un quart de mille de la chaumière; le chemin étoit pratiqué dans un bois dont les sentiers offroient mille détours, et le jour ils n'auroient pu le suivre sans le secours d'un guide. A la fin, l'a-

boiement d'un chien et l'éclat d'une lumière qui brilloit à travers les arbres, leur apprirent qu'ils approchoient de la ferme; une petite haie les arrêta dans leur marche, l'odeur des violettes et des fleurs nouvelles des arbres fruitiers, rafraîchis par la rosée du matin, flatta agréablement leur odorat, et leur donna bonne opinion de celui à qui ils allaient demander l'hospitalité. Ils frappèrent doucement à la porte, M. Grainger vint lui-même leur ouvrir; ayant appris dans quelle situation embarassante les jeunes gens se trouvoient, il leur dit, qu'ils étoient les bien venus, et qu'il feroit tout son possible pour les bien recevoir. Il ajouta qu'il avoit bien peur que trois gentilshommes, accoutumés à un certain genre de vie, ne s'accommodassent guères d'une misérable ferme et de la triste chère qu'il avoit à leur offrir. Il pria le pauvre laboureur d'amener les chevaux et les domestiques à sa

maison ; mais on laissa le phaéton à la place où il étoit, jusqu'au lendemain matin.

M. Grainger conduisit ses hôtes, dans une petite salle fort jolie. Les murs étoient couverts d'un papier bleu, divisé en douze compartimens sur lesquels étoient peints des paysages représentant les douze mois de l'année ; chacun de ces tableaux étoit entouré d'une bordure ornée de fleurs et de fruits coloriés d'après nature, avec un art infini, et parfaitement adapté au mois figuré dans le paysage ; ils paroissoient tous suspendus au plafond, par une guirlande. La propreté exquise de la salle, et la flamme pétillante d'un bon feu qu'on venoit d'alumer, rendirent à nos jeunes gens leur gaîté ordinaire ; mais le plus bel ornement de ce petit appartement étoit, sans contredit, l'artiste qui en avoit conçu et exécuté les dispositions, et qui étoit elle-même la fille

de M. Grainger : elle se leva aussitôt que nos jeunes gens entrèrent, et leur laissa appercevoir une charmante figure, où les graces se marioient avec la douceur, et qui sembloit encore plus intéressante par une teinte de tristesse qui y étoit répandue. Elle étoit vêtue d'une robe de linon blanc garni d'une gaze noire; elle avoit à son côté un jeune enfant de trois ans, que l'on auroit pris pour un des anges de Raphaël. Les jeunes gens n'eurent qu'un même sentiment après l'avoir vue; ils jugèrent qu'elle n'étoit point heureuse, et cette pensée les pénétra de respect pour elle. Comme M. Grainger ne les avoit pas encore présentés à sa fille, ils passèrent devant elle en s'inclinant, et allèrent s'asseoir près du feu. A peine s'étoient-ils un peu rechauffés que le petit enfant courut vers Ned, et, le fixant avec un sourire angélique, il lui demanda de le mettre sur ses genoux. M. Grainger

voulut s'y opposer, dans la crainte que l'enfant ne fatiguât Ned; mais celui-ci, touché des manières gracieuses de l'enfant, sollicita la permission de le caresser; il le prit aussitôt, le pressa contre son sein, et l'embrassa; l'enfant repondant à ses caresses, jeta ses petits bras autour du cou de Ned. Le spectacle délicieux de l'innocence jouant sans art et sans déguisement, auroit attendri un cœur moins sensible que celui d'Edouard; aussi les caresses de l'enfant firent-elles sur lui une impression si vive, qu'il sentit pour lui l'affection d'un père. M. Grainger demanda aux jeunes gens s'ils vouloient prendre du thé;

« Je vous avoue franchement, leur dit-il, que je n'ai pas de vin à vous offrir, car il n'y en a pas une goute dans la maison. »

Les jeunes gens répondirent, qu'ils préfèroient le thé, à toute autre boisson.

« Ma chère Nancy, dit M. Grainger à sa fille, serez-vous assez bonne pour nous en préparer ? »

« Oui, mon père, et sur le champ. »

La jeune dame se leva aussitôt, et se tournant vers l'enfant :

« Viens, Charles, lui dit-elle, viens avec moi ; il ne faut pas incommoder monsieur plus long-tems. »

« Non, maman, répondit l'enfant ; si tu veux me permettre de rester sur les genoux de ce monsieur, je te promets de ne pas l'importuner. »

Ned appuya la demande de l'enfant, que sa mère lui accorda en se retirant. La société garda le silence pendant quelques minutes. Lord Rivers, fixant M. Grainger :

« Je suis sûr, lui dit-il, que j'ai eu le bonheur de vous voir autrefois, mais il y a bien long-tems, et il est possible que vous ne me reconnoissiez pas, car les années ont dû me changer considérablement. »

Monsieur, cela est très-possible, répondit M. Grainger ; mais je ne m

rappelle pas d'avoir jamais eu l'honneur de vous voir. »

« Je m'en souviens fort bien, dit lord Rivers ; j'avois alors quatorze ans, et j'étois un bien petit garçon, j'ai même eu le plaisir de faire votre partie de chasse chez M. Donnelan ; nous n'étions que deux, excepté le piqueur, vous tuâtes un grand lévreau, dont nous nous régalâmes. »

« Dieu me bénisse, dit M. Grainger ; vous êtes lord Rivers, le fils aîné du comte de Ravensdale ! »

« Oui, c'est moi-même, ce jeune homme est mon frère (en lui présentant le capitaine) ; voilà M. Evans, qui arrive du pays de Galles, je l'aime et je le respecte comme mon frère, quoiqu'il y ait bien peu de tems que j'ai le plaisir d'avoir fait sa connoissance. »

« Je vous assure, milord, que vous êtes les trois jeunes gens du royaume que je suis le plus enchanté de recevoir dans ma maison. J'aime et j'honore monsieur votre père, et je lui ai de grandes obligations. »

« Mais que vous est-il donc arrivé qui ait pu vous déterminer à vous sequestrer dans cette solitude, et à souffrir que votre aimable fille passe le printems de ses jours, dans un hermitage ? »

« *Infandum jubes renovare dolorem*; cependant je vais vous raconter mon histoire. »

Le thé qu'on apporta mit fin à la conversation.

CHAPITRE XXVI.

LORSQUE le thé fut desservi et que la jeune dame se fut retirée, M. Grainger commença son récit en ces termes :

« Les malheurs que j'ai essuyés, sont connus ; mais ils sont affreux, et les conséquences en ont été si terribles, que ni la philosophie, ni la

religion n'auroient pas été capables de m'empêcher d'attenter à mes jours par une mort violente, si je n'avois cru que ma vie étoit nécessaire pour défendre la chère et innocente victime que vous avez déja vue ; dès lors je me suis condamné au supplice de l'existence. A l'époque où vous m'avez rencontré chez M. Donnellan, il n'y avoit personne, dans le royaume, plus exempt de chagrins et plus satisfait de sa situation que moi-même. Je jouissois de l'espérance de voir croître mes enfans en beauté et en vertus ; aimé de mes voisins, j'étois en paix avec tout le monde et avec ma conscience ; je coulois des jours purs et tranquilles au sein du bonheur. Mais hélas ! l'infortune ne me fit sentir que trop tôt ses coups redoutables, et il n'est pas donné aux foibles mortels de toujours boire dans la coupe de la joie : l'amertume, qui vint s'y mêler, fit sur moi une impression d'autant plus vive, que j'y

étois moins préparé. Le bien que m'avoient laissé mes ancêtres me rapportoit trois cents livres sterling de revenu ; il étoit situé dans une position admirable, et comme il n'étoit jamais sorti de la famille, nous l'avions embelli de toutes les productions de l'art, de sorte que cette métairie passoit pour un modèle de beauté et de simplicité rurales. Placé dans une position aussi heureuse, je partageois mon amour entre ma femme, ma fille et mon fils ; et sans doute j'aurois continué à jouir du même bonheur, si une vipére, que j'avois recueillie dans mon sein, ne l'eût déchiré. „

“ Quel peut être cet homme abominable, interrompit lord Rivers ? „

“ Vous pouvez le connoître, reprit M. Grainger.... : oh ! non, vous ne le connoissez pas ; un pareil scélérat n'a sans doute jamais eu aucun rapport avec milord. C'étoit un jeune homme nommé Nettlefield, de Nett-

leparck ; il demeuroit dans les environs des terres de milord. »

« Quoi ! Jack Nettlefield ? vous me surprenez ! je l'avois toujours regardé comme un des jeunes gens les plus accomplis du royaume, comme un honnête gentilhomme, et incapable d'aucunes bassesses. »

« A la vérité, il possède plusieurs des qualités qui distinguent nos jeunes gens à la mode ; mais hélas ! ces tristes qualités sont la perte de la société ; elles portent la désolation dans le sein des familles et causent des ravages bien plus terribles que les crimes de ces brigands qui ne vivent que de vols et de rapines. Le voleur qui dérobe une pièce de mon bétail est pendu ; mais le misérable qui a causé la mort de ma femme et de mon fils, qui a ravi l'honneur de ma fille, qui m'a enlevé tout ce que j'avois de plus cher au monde, qui a payé mes bontés de la plus noire ingratitude ; eh bien ! ce misérable est

fêté, caressé dans le monde; il est même honoré d'une commission par son souverain. »

« Grand dieu! dit lord Rivers, vous me saisissez d'étonnement; je n'ai jamais rien appris d'une conduite aussi odieuse. »

« Vous étiez alors en voyage, milord, lorsque le perfide s'introduisit dans ma famille, et jamais mes malheurs n'ont été racontés que dans le cercle de mes amis. Il y a cinq ans que M. Nettlefield, élevé à un grade dans l'armée, vint en quartier d'hiver, avec une partie de son régiment, dans une ville située dans mon voisinage. J'ai toujours eu pour principe d'accueillir, le plus honnorablement possible, les braves gens qui sont au service du roi, et jamais je n'ai eu occasion de me repentir d'avoir exercé l'hospitalité : M. Nettlefield est la seule exception. Je l'invitai à venir chez moi; il s'y rendoit souvent, quelquefois seul, quelque-

fois avec des officiers de son corps. Je le regardai long-tems comme un jeune homme aimable; j'appris bientôt à le mieux connoître; un acte de bonté que je fis pour lui, développa son affreux caractère et me plongea dans l'abîme.

,, Il étoit venu dîner chez moi avec un gentilhomme du voisinage; lorsqu'il s'en retourna le soir à sa garnison, il fut arrêté, à un quart de mille de ma maison, pour une dette de trente guinées; on devoit le conduire de suite en prison à Dublin. Je fus aussitôt instruit de cet évènement; les records l'avoient amené dans une auberge voisine qui étoit la maison du sergent, et c'est de là que m'en parvint la nouvelle. Je fus fâché qu'on eût commis un affront à un homme d'honneur, dans un lieu aussi près de chez moi. Je me décidai à servir M. Nettlefield sur-le-champ. Je trouvai moyen de l'arracher des mains des harpies judiciai-

res en payant une partie de sa dette, et en m'offrant comme caution pour le surplus. Après avoir terminé cette désagréable affaire, je l'amenai chez moi, et je l'invitai à y rester jusqu'à ce qu'il eût écrit à son père pour en obtenir l'argent nécessaire à l'acquittement de ses dettes. »

A cette époque, mon fils arriva du collége pour passer ses vacances à la maison paternelle; il avoit commencé ses études depuis trois ans, je le destinois à l'état ecclésiastique; il avoit alors vingt ans; il était plus jeune que Nettlefield d'une année. Les deux jeunes gens prirent de l'affection l'un pour l'autre, et comme Nettlefield avoit le ton d'un homme du monde, je vis, malheureusement avec plaisir, l'amitié qui les lioit ensemble; je pensois que les manières douces et polies de Nettlefield adouciroient le caractère rude et sauvage de mon fils; l'éducation du pays lui avoit donné cette rusticité de mœurs

qu'il est bien difficile de corriger dans la retraite d'un collége.

,, Trois semaines s'écoulèrent avant que M. Nettlefield reçût des nouvelles de son père. Pendant ce tems il se conduisit envers ma femme et ma fille avec une attention si délicate; sa franchise avec moi était si ouverte, son attachement pour mon fils si prononcé, qu'il parvint à gagner les bonnes graces de toute la famille. Il me rendit l'argent que j'avais avancé pour lui, et dès lors je l'invitai à venir chez moi le plus souvent possible. Comme milord a eu occasion de connaître M. Nettlefield, il est inutile de lui dire que ce jeune homme est très-bien fait et qu'il possède tous ces agrémens qui font le charme de nos sociétés modernes; il est grand musicien et dessine avec beaucoup de goût.

,, Ma pauvre fille, que vous avez vue ici ce soir, aime beaucoup la musique et le dessin ; elle cultivoit ce

double talent avec une sorte de passion, et jamais elle n'étoit plus heureuse que lorsque M. Nettlefield venoit à la maison ; elle profitoit des observations critiques que ce jeune homme lui faisoit sur ces deux arts qu'il possède à un degré imminent : avec autant de complaisance et autant d'amabilité, vous devinez aisément qu'il ne lui fut pas difficile de s'attirer un peu plus que de l'amitié de la part d'une beauté naïve et sensible. Il passoit des heures entières avec elle, mais toujours en présence de la mère ; il formoit son goût, corrigeoit ses dessins, vantoit ses talens, et en prodiguant les soins et les attentions, jamais il ne s'écartoit du respect que l'on doit à la vertu. Comme ma femme assistoit toujours à leurs exercices et à leurs conversations, je ne conçus jamais la moindre inquiétude sur leur liaison, et même si M. Nettlefield avait eu des vues honorables sur ma fille, je n'aurois fait aucune difficulté

de la lui accorder ; car dans ma pensée, je ne connoissois aucun jeune homme qui méritât mieux que lui d'être uni à ma Nancy. Tout sembloit devoir favoriser ce mariage ; les fortunes devoient être à peu près égales après la mort du père de M. Nettlefield ; d'ailleurs j'avais la plus haute opinion du cœur comme de l'esprit de ce jeune homme. Je voyois donc sans alarmes leur mutuel attachement ; toutes ces idées de mariage que j'aimois à caresser, ne firent qu'ajouter à l'estime que j'avois conçue pour cet officier, et à me le rendre encore plus cher. Ma femme le chérissoit comme son fils ; de son côté le jeune homme lui avoit fait sa cour avec tant de succès, que je crois qu'elle auroit mieux aimé lui donner sa fille qu'à un pair du royaume.

,,A la fin, M. Nettlefield me fit des propositions sérieuses ; je lui demandai si son père et sa mère avoient donné leur consentement à l'union

projetée, et s'ils étoient dans l'intention de lui assurer de quoi vivre honorablement dans le monde : il me répondit qu'il avoit écrit à ses parens et qu'il ne doutoit pas que leur réponse ne fût favorable. Je résolus d'attendre avant de ne rien terminer, et dès-lors je le regardois absolument comme mon gendre. A cette époque je le crus sincère; et si son père eût donné son consentement au mariage, peut-être les choses eussent-elles bien tourné. Malheureusement le vieux gentilhomme ne voulut pas avancer un scheling à son fils; il lui déclara qu'il ne devoit compter que sur sa paie d'officier, et, de plus, il lui commanda de renoncer à l'union qu'il devoit former, pour aspirer à une plus grande fortune et à une alliance plus illustre. M. Nettlefied, en me faisant part de ces circonstances fâcheuses, parut vivement affecté. Il me pressa de consentir à son mariage nonobstant la résistance de son père;

il me protesta que sa passion seroit inaltérable, que son amour pouvoit s'allier avec la prudence; qu'il avoit assez d'argent pour fournir aux besoins les plus pressans, et que son père ne pouvoit pas l'empêcher d'hériter de ses biens, lorsque le ciel auroit la bonté de le retirer à lui. Je lui fis de sévères réprimandes pour les étranges espérances dont il venoit de me faire part, espérances coupables et éversibles de toute affection filiale. Je ne lui dissimulai pas que je ne donnerois jamais les mains à une union qui ne seroit pas consentie par ses parens, et j'ajoutai que je ne souffrirois pas que ma fille entrât dans une famille d'où l'autorité paternelle voudroit la repousser.

,, M. Nettlefield parut se soumettre à ma décision. Il me demanda la permission de continuer ses visites comme ami, puisqu'il ne pouvoit plus le faire comme amant. Je fus assez imprudent pour lui accorder sa deman-

de. Comme je n'avois jamais eu à me plaindre de lui, et qu'au contraire il avoit gagné toute mon estime par sa conduite sage et réservée, je crus qu'il y auroit de l'injustice à lui défendre l'accès de ma maison.

„ Il continua à venir nous voir en qualité d'ami; mais hélas! avec quelle perfidie il a abusé de ce nom sacré! Son attachement, ou plutôt son prétendu attachement pour ma fille, duroit toujours; mais il avoit l'art de si bien diriger sa conduite, qu'il me fit croire qu'il étoit parvenu à éteindre son amour; et en effet, pour mieux me le persuader, ses visites devenoient moins fréquentes; mais quoiqu'il ne fit plus sa cour d'une manière déclarée, il redoubloit en secret d'assiduités. Après s'être rendu maître du cœur de ma fille, il eut l'art d'attirer sa mère dans ses intérêts. Cette femme, trop foible, subjuguée par les prières de sa fille, à laquelle elle ne pouvoit rien refuser, se reposant sur

son honneur, et sachant que j'avois la meilleure opinion du jeune homme; mon épouse, dis-je. eut le malheur de donner son consentement à un mariage secret. Elle sanctionna, par sa présence, cette union qui fut célébrée par un prêtre romain dont nous n'avons plus entendu parler. Hélas! messieurs, je n'ai plus à vous entretenir que de peines et que de malheurs : je vais abréger le récit des détails douloureux qui me déchirent le cœur. Quelques mois après, M. Nettlefield fit un voyage; il alla trouver son père, laissant ma fille enceinte de l'enfant que vous avez vu ici ce soir. Il eut l'infamie de dire que son mariage étoit nul, parce qu'il avoit été célébré par un prêtre romain; et en effet, je crois que les lois du pays réprouvent de telles unions. Mon fils, indigné de l'affront sanglant qui venoit d'être fait à sa sœur, voulut avoir raison de l'insulte, et appela sur le pré le subor-

neur. Au sein de la bassesse, Nettlefield ne manquoit pas de courage; il accepta le cartel, le crime l'emporta sur la justice. Mon brave et généreux fils, qui par ses vertus faisoit l'orgueil de sa famille, qui devoit être l'appui de ma vieillesse, tomba du premier coup de fer. Ma fille, le désespoir dans le cœur, étoit dans une sorte de démence. Des infortunes aussi multipliées étoient un poids trop lourd à porter; ma pauvre femme succomba, elle s'accusa coupable de tous ces malheurs; elle s'appeloit la meurtrière de son fils; en proie à un inutile, mais trop juste chagrin, elle tomba en paralysie, et mourut bientôt après. A cette triste époque, ma fille, tourmentée par une fièvre violente, avoit le délire; la nouvelle de la mort de sa mère, avoit alumé dans ses sens un feu dévorant, elle fut plus de quatre mois avant de recouvrer l'usage de sa raison. Elle étoit accouchée d'un fils. La ten-

dresse maternelle que la nature a placée dans le cœur d'une femme, comme dans un sanctuaire sacré, releva le courage de ma malheureuse fille. Lorsque je vis ce jeune innocent dans ses bras, mon cœur palpita, et je ne pus me défendre d'un sentiment de pitié pour cet enfant du malheur, quoiqu'il fût le fruit des amours affreux de Nettlefield. Hélas! c'étoit aussi l'enfant de ma fille; il n'étoit point coupable des crimes de son père, il étoit lui-même condamné à en porter la peine. Je lui ai voué l'affection la plus tendre, et toujours il a répondu à mes bontés par l'amour et la reconnoissance, avec autant d'effusion que son jeune âge a pu le permettre. Comme ma fille commençoit à se rétablir, je résolus de quitter pour toujours un séjour qui avoit été le théâtre des plus vives douleurs, et qui depuis la mort de mon fils, avoit perdu le charme qu'il avoit pour moi; d'ailleurs, il m'étoit impossible

de supporter plus longtems les froideurs et même l'espèce de mépris dont quelques femmes, qui autrefois avoient été nos amies, accabloient ma pauvre fille. »

« Grand Dieu, interrompit lord Rivers, est-il sur la terre une personne assez cruelle pour vouloir traiter avec mepris votre fille ? »

« Oui, dit M. Grainger, il en est plusieurs. Le caractère trop sensible des femmes est sujet à s'alarmer à la moindre apparence de scandale, quand bien même la personne qui en seroit l'objet, n'auroit point mérité l'animadversion publique. »

« Cela est vrai, mais quel est celui qui n'a jamais fait de fautes ?.... Une jeune personne intéressante par ses vertus et son innocence, est séduite par les artifices criminels d'un misérable, cette personne n'est point coupable, elle est digne de tous nos respects ; les femmes vertueuses devroient s'unir pour prendre sa dé-

fense et pour punir, par un mépris infamant, le malheureux qui, profitant de l'inexpérience de sa victime, a remporté sur elle une si déplorable victoire. „

« Le monde, milord, est si méchant en général, qu'on se réjouit assez communément du mal qui arrive aux autres ; l'amour-propre qui calcule ses jouissances, y trouve son compte, la sécurité d'un homme exempt d'infortunes, semble être pour lui une honorable exception. La compassion du plus grand nombre où il se mêle toujours un peu de malignité, a quelque chose de si mortifiant, qu'on préféreroit presque d'encourir leur haîne. Nous en avons fait une triste expérience ma pauvre fille et moi. „

« J'en suis desolé pour vous, vous ne meritiez pas de subir de pareilles épreuves ; la connoissance du cœur humain, n'est point consolante, il faut l'avouer ; mais quoi qu'il en soit,

je suis tellement touché du malheur et de l'innocence de votre fille, et si indigné de l'exécrable fourberie dont elle a été la victime, que je puis vous assurer de la protection de toute ma famille ; je suis certain que lady Cécilia, ma sœur, sera trop heureuse de pouvoir contribuer par ses efforts à adoucir vos chagrins, ceux de votre fille, et de venger la cause de l'innocence outragée. »

« Je sais combien votre famille est noble et bienfaisante ; je suis pénétré de reconnoissance pour les sentimens généreux qui animent milord en notre faveur. Le monde est plein des louanges de lady Cécilia, et je ne pourrois qu'être infiniment flatté de l'intérêt qu'elle auroit la bonté de prendre à notre sort ; mais je vous le dis franchement, je crains bien que le remède ne vienne trop tard. Le cœur de ma pauvre fille est déchiré ; je sais que le monde n'a plus d'attraits pour elle ; elle a tourné

toutes ses affections vers un autre sejour, où elle n'aura plus de chagrins à essuyer ; elle ne soupire qu'après l'instant où elle doit se rendre dans les demeures de l'éternité : je fais tout ce que je puis pour la distraire de ses tristes pensées ; la blessure est trop profonde, elle saigne toujours. »

« Bah! bah! c'est votre hermitage qui lui inspire ces idées mélancholiques. Votre fille est un ange, son voyage pour le ciel peut se différer ; nous desirons auparavant jouir quelque tems de sa société. Nous nous chargeons de l'arracher à cette humeur noire qui la mine. Ravensdale est un séjour charmant, il rendra le calme à son esprit, et j'espère que vous passerez encore nombre d'années dans la santé et le bonheur. »

« L'espérance que vous formez, milord, ne se réalisera jamais. Je me soumets, comme je le dois, avec toute la résignation possible, aux arrêts terribles de la providence ; mais

pour le bonheur, il n'est pas au pouvoir des hommes de me le rendre. »

« C'est fort bien, mais je pense bien différemment que vous. En attendant voulez-vous me faire le plaisir de continuer votre histoire, car je sens que je m'intéresse vivement à tout ce qui vous regarde. »

« J'ai peu de choses à ajouter à mon récit : Je vivois malheureux dans le pays que j'habitois, comme j'ai déja eu l'honneur de vous le dire, je me decidai à quitter ces lieux qui me rappeloient sans cesse toutes mes infortunes. Je vendis mon bien, et ayant acquitté tout ce que je devois, je plaçai ma fortune sur les fonds du gouvernement. Après avoir cherché pendant quelque tems une retraite, je me suis fixé dans ce petit réduit. J'ai passé un bail de vingt et un ans, quatre se sont déja écoulés depuis que j'y suis établi ; j'ai quelques âcres de terre qui me fournissent les choses nécessaires à la vie ; j'ai aussi un

petit jardin, je m'occupe uniquement à le cultiver. Ma fille a eu la complaisance de l'orner d'arbres et de fleurs; et lorsque le tems le permet, nous travaillons ensemble pour faire diversion à nos chagrins. La musique, le dessin, et les soins qu'elle doit à son enfant, occupent son tems; j'en excepte pourtant celui qu'elle consacre à la prière et à d'autres exercices pieux, et celui-là remplit une grande partie de la journée. Milord, voilà toute mon histoire. Nous avons passé quelques années fortunées; le malheur s'est depuis attaché sur nos pas, nous tournons nos regards vers une vie plus heureuse, où nos larmes seront essuyées, et nous l'attendons avec espérance et patience. Depuis que je demeure ici, le plaisir le plus vif que j'ai encore goûté, est l'honneur que vous et ces messieurs me faites aujourd'hui en venant me visiter. Je vous prie de vouloir bien agréer

cette déclaration sincère, comme une sorte de réparation du triste accueil que je vous fais. »

Les trois jeunes gens remercièrent vivement M. Grainger, pour l'hospitalité qu'il leur offroit avec tant de politesse ; ils se réjouirent de l'accident qui leur avoit procuré l'avantage de sa connoissance ; ils avoient pris le plus haut intérêt au recit touchant qu'ils avoient entendu ; le pauvre Ned avoit donné un libre cours à sa sensibilité en l'écoutant, la compassion et le ressentiment s'étoient tour-à-tour peints sur sa figure, suivant que le narrateur lui inspiroit ces deux sentimens. M. Grainger s'étoit apperçu combien Ned étoit affecté, cette émotion et les attentions particulières qu'il avoit pour le petit Charles, l'avoient favorablement disposé en sa faveur. Le reste de la soirée se passa en conversation générale. Mistriss Nettlefield, ou miss Grainger, comme le

lecteur voudra l'appeler, ne parut point; elle prépara un souper frugal, après lequel nos voyageurs allèrent se reposer.

CHAPITRE XXVII.

Le récit touchant que Ned venoit d'entendre, l'innocence, la beauté et les malheurs de l'aimable personne trompée si indignement, firent une profonde impression dans son esprit, et bannirent pour quelque tems le sommeil de ses paupières.

« Grand Dieu! se disoit-il, comment la bienfaisante providence qui veille sur nos destinées, peut-elle souffrir qu'un lâche criminel jouisse d'une tranquille impunité? La vertu et le mérite seront-ils donc le jouet de l'oppresseur insolent, et sa justice

ne fera-t-elle pas à la fin triompher ses augustes lois ? Oui, la vérité est immuable, et le bonheur sera tôt ou tard le partage de la vertu. Certes, les hommes de bien doivent avoir leur récompense, puisqu'il existe un Dieu qui juge les mortels. „

Si le cœur de Ned n'eût pas été engagé, il est probable que la belle affligée, dont il plaignoit si vivement les malheurs, lui auroit inspiré plus qu'un intérêt ordinaire. Excepté l'amour, Ned lui avoit voué tous les sentimens tendres que la beauté et la vertu peuvent faire naître. Cécilia étoit toujours l'objet de ses pensées; il baisoit avec transport les cheveux de sa bien-aimée; il portoit nuit et jour, sur son cœur, ce don précieux de l'amitié : l'espérance flattoit agréablement son imagination, et embellissoit l'avenir de son charme enchanteur. Le sommeil que le malheureux invoque en vain, est l'ami fidèle de la paix et de la gaîté; il appésantit

les paupières d'Edouard, qui dormit jusqu'au lendemain matin; le petit Charles arriva dans sa chambre où le soleil dardoit déja ses rayons, il le réveilla en lui passant sous le nez un brin de paille.

Ned se leva et mena promener son petit ami dans le jardin, qui étoit parfaitement entretenu et orné avec beaucoup de goût; ce jardin lui rappela la paisible demeure de son père, où il avoit passé ses jours dans le calme de l'innocence. Edouard étoit aussi fidèle à ses devoirs qu'à l'amour; et malgré son grade militaire, il ne renonça point aux pratiques religieuses auxquelles on l'avoit accoutumé sous le toît paternel. Il se retira sous un berceau, tenant le petit ange Charles par la main, pour y faire sa prière. Tous deux se mirent à genoux, et offrirent au ciel un spectacle digne de lui; il remercia Dieu d'avoir protégé son enfance, implora ses secours pour la carrière

nouvelle dans laquelle il alloit entrer, il pria pour la prospérité et pour la conservation des jours de son père, de sa mère, de ses amis, de sa maitresse, de l'infortunée dont les malheurs avoient si puissamment excité sa compassion, et du jeune innocent qui étoit à ses côtés.

« Riez, gens du monde, riez, profanes; vous ne connoissez pas les délicieuses et sublimes jouissances que procure une piété solide et éclairée! Lorsque l'adversité étendra sur vous sa verge d'airain, lorsque les infirmités tourmenteront votre vieillesse honteuse, alors vous gémirez de ne pas avoir cet ami, qui, seul, vous consoleroit dans vosa fflictions, et allégeroit vos peines sur le lit de la mort; alors vous déplorerez votre folie passée, qui vous a toujours empêché de reconnoître vos véritables intérêts. »

Ned retourna à la maison avec le petit Charles. Le charmant enfant

avoit conçu, pour son nouvel ami, un singulier attachement; et Ned le payoit d'un retour bien sincère. M. Grainger et sa fille étoient vivement touchés de l'intérêt que le jeune homme montroit pour eux et pour leur fils. Ils ne virent pas approcher, sans peine, l'heure où leurs aimables hôtes devoient les quitter. Ned, en donnant le baiser d'adieu au petit Charles, mêla ses larmes à celles qui ruisseloient sur les joues rosées de l'enfant. Il le prit dans ses bras, puis le remit dans ceux de sa mère, en l'assurant que jamais il n'oublieroit avec quelle affabilité ils avoient été reçus par elle et par son père. Le phaéton ayant été racomodé par un forgeron, lord Rivers et sa société, prirent congé de M. Grainger, et arrivèrent sans d'autre accident sains et saufs à Dublin.

Aussitôt que Ned fut arrivé dans son appartement, il sonna pour qu'on lui envoyât David Morgan;

mais quelle fut sa surprise, lorsqu'on lui apprit que le pauvre garçon étoit gissant, sur son lit, sans connoissance et incapable de se remuer ni de se lever. Si David n'eût été qu'un domestique ordinaire, Edouard se fût vivement intéressé à son sort; mais il avoit été son camarade d'enfance, il avoit, depuis, été associé aux jeux de sa jeunesse; il l'avoit accompagnédans une terre étrangère: animé d'un généreux attachement, il avoit quitté son pays, et la maison de son père, pour partager les dangers et suivre la destinée de son jeune maître. Tous ces rapports d'affection avoient fortement décidé l'affection de Ned pour le fidèle Morgan, et il le regardoit plutôt comme un ami que comme un serviteur; il se hâta donc d'aller dans la chambre du malade, pour connoître la cause de son indisposition subite, et pour lui donner les soulagemens qui seroient en son pouvoir. Lorsqu'il le

vit, il s'apperçut qu'il étoit blessé; cette découverte lui causa un saisissement involontaire et l'alarma beaucoup; il se rendit aussitôt chez lord Rivers, et la valetaille ayant été rassemblée, un des domestiques bel-esprit raconta l'événement en ces termes :

« Un des serviteurs de milord, qui aime singulièrement à se réjouir, a profité de son absence, pour passer la soirée avec quelques amis et leurs maitresses. Ils ont choisi, pour théâtre de leurs plaisirs, une de ces maisons de débauche, qui sont en assez grand nombre dans la capitale. Le pauvre David fut prié d'être de la partie. Comme ce garçon a les passions vives, la curiosité l'emporta sur la prudence, il donna son consentement. Son ami prit soin de le pourvoir d'une compagne qui devoit danser avec lui, etc.... Le marché fut bientôt conclu. Après avoir passé quelques heures à se divertir

au milieu des privautés licencieuses qui sont permises dans ces sortes de maisons, toute la compagnie se réunit pour souper, les esprits furent bientôt échauffés par de fréquens et copieux bols de punch. On fit assaut de rasades; les dames soutinrent l'honneur du corps, et luttèrent avec avantage dans la lice que le dieu des vendanges avoit ouverte; elles partagèrent gaîement leurs offrandes entre Vénus et Bacchus. Il est probable que la soirée se seroit passée sans mésaventure, s'il n'étoit survenu de nouveaux convives, alors que l'ivresse de la joyeuse bande, étoit la plus bruyante. Un des derniers arrivés, personnage assez grossier, voulut se permettre quelques familiarités avec la dulcinée de David; il osa même, avec une impudence bien rare, prétendre qu'elle étoit sa femme. David n'étoit pas assez simple pour s'en laisser imposer par une pareille fable, ni assez timide pour

permettre qu'on le privât d'un divertissement auquel il prenoit assez de goût ; d'ailleurs, la dame ne vouloit point le quitter, parce qu'il avoit une figure plus agréable que le trouble-fête. Les deux champions préludèrent par un déluge d'injures et de juremens, puis après on en vint à des procédés plus sérieux, la discorde versa ses poisons dans deux cœurs qui auparavant sembloient parfaitement unis. Bientôt la raison disparut, et la fureur anima nos héros. Chaque convive prit part à la querelle, et l'action devint générale.»

Si je pouvois imaginer qu'il y eût parmi les lecteurs quelqu'un d'assez intrépide pour consentir à entendre le récit de toutes les infâmes grossièretés, et de toutes les circonstances dégoûtantes qui eurent lieu dans cette mémorable nuit, je pourrois décrire une bataille d'un genre peu commun. Je passerai sous silence les prouesses des combattans subalter-

nes, je ne parlerai que de la vaillance de l'infortuné Morgan, qui défendit le bon droit avec une intrépidité raisonnée qu'on ne devoit guère attendre dans un homme noyé de liqueurs fortes. La victoire avoit été fidèle à ses drapeaux, lorsque le scélérat contre lequel il se battoit, violant toutes les lois du Boxage (1), se saisit d'un chandellier, le lança vigoureusement à la tête du pauvre Morgan, qui tomba sans connoissance sur le plancher. Les femmes effrayées crièrent au meurtre; ces sinistres vociférations séparèrent les combattans et ramenèrent le calme dans les esprits si violemment agités.

(1) *Boxage*, l'action de se battre à coups de poings. Il n'est personne qui ne sache qu'en Angleterre le menu peuple est fort chatouilleux sur le point d'honneur; à la moindre difficulté, il se bat à coups de poings. L'art de *boxer* a ses lois qu'il n'est pas permis d'enfreindre : un boxeur qui se serviroit d'une pierre ou d'un bâton pour se défendre, seroit sur-le-champ mis en pièces par la populace.
(Note du traducteur.)

Le jeune homme qui par ses séductions avoit amené David dans cette honteuse compagnie, fut si fort épouvanté des suites de cette triste aventure, qu'il reprit incontinent son sang-froid ordinaire; les fumées du vin étoient totalement dissipées. Il crut que Morgan étoit mort; à la vue de la bessure profonde qu'il avoit reçue et du sang qui en sortoit à gros bouillons, on pouvoit aisément se le persuader. Le misérable qui s'étoit porté à un tel acte de violence, crut aussi qu'il l'avoit tué, et s'empressa de s'échapper. Bientôt toute la compagnie eut évacué le champ de bataille. Patrick, le valet-de-chambre de milord, qui avoit été la cause primitive de la catastrophe, eut assez de générosité pour rester auprès du corps de David, et jura qu'il ne l'abandonneroit pas, dût-il aller après à la potence. A la fin on s'apperçut que David n'étoit pas mort, et Patrick le fit transporter à l'hôtel

dans une chaise à porteur; on le mit au lit, et le valet-de-chambre de milord le veille avec toute l'inquiétude d'un père. „

Lord Rivers fut désolé de cet accident, tout son ressentiment tomba sur Patrick qu'il fit venir aussitôt en sa présence.

« Misérable débauché, lui dit-il, qui vous a donné l'audace de fréquenter d'odieuses sociétés, et d'entraîner par la séduction, le domestique de mon ami dans vos infâmes parties? „

« Milord, répondit Patrick, je ne fais rien que votre grandeur ne fasse elle-même toutes les nuits. Milord voit des sociétés où la compagnie n'est pas toujours sobre, j'ai cru qu'il n'y avait pas grand mal à me régler sur son exemple; et, à parler franchement, nos sociétés se ressemblent assez, et je crois qu'il n'y a pas grande différence entre sabler le champagne ou boire du punch. „

La fureur et l'étonnement étoient peints sur la figure de lord Rivers, la raison et la dignité de son rang firent taire les mouvemens de colère qui s'étoient élevés dans son sein.

« Patrick, lui dit-il, avec calme, vous avez raison ; vous venez de me donner une leçon qui, j'espère, sera la meilleure que j'aie jamais reçu de ma vie. Tenez, voilà cinq guinées, elle vous sont dues ; retirez-vous, vous n'êtes plus à mon service. Demain on vous paiera vos gages, et ne paroissez jamais devant moi. »

Le pauvre Patrick, qui aimoit son maître, voulut s'excuser, et ne pas prendre les cinq guinées, mais lord Rivers fut inexorable. Patrick se consola, comme il put, d'avoir perdu par son indiscrétion une excellente place.

Cependant la remarque insolente du valet fit une plus profonde impression sur lord Rivers, que les declamations bannales de cent sermons pathétiques. La force et la vérité de

l'observation le frappèrent, et il gémit sincèrement de ce que son exemple avoit répandu la contagion du vice jusque dans la maison de son père, et il prit la ferme résolution de se séparer entièrement d'une société corrompue.

On n'épargna ni soins ni dépenses, pour guérir le pauvre David, et pour s'assurer du coquin qui l'avoit frappé. Patrick donna quelques indices; à la vérité, il ne connoissoit pas le misérable; mais il avoit eu autrefois des relations avec la femme qui avoit été la principale cause de la querelle. Lord Rivers consentit lui-même à aller voir cette femme; en lui lâchant quelques schellings, et en lui promettant sa protection, il tira d'elle des éclaircissemens, qui lui apprirent que le coquin s'appeloit Reilly, et que son dernier métier avoit été de frauder les droits de la douane dans un port. Elle ne put ou ne voulut pas dire où il demeuroit;

mais d'après l'assurance qui lui fut donnée d'être recompensée par une plus forte somme, elle promit de le découvrir et de le livrer.

David étoit toujours en danger, ses sens étoient tellement agités qu'il ne reconnoissoit personne, et qu'il ne savoit même dans quel endroit il étoit. Le chirurgien craignoit que le crâne ne fut fracturé ; mais sa tête étoit tellement enflée, qu'on ne pouvoit rien affirmer avec connoissance de cause ; tout ce qu'il y avoit de certain, c'est que David étoit fort mal. On obtint un mandat d'arrêt pour saisir le scélérat qui l'avoit frappé. Peu de jours après, on sut de la femme que Reilly devoit souper avec elle la nuit même. Lord Rivers, le capitaine, Ned Evans et quelques officiers de justice entrèrent dans l'appartement. Reilly, tout étonné, fut d'abord interdit, mais son courage, ni sa présence d'esprit ne l'abandonnèrent pas. Il n'opposa

aucune résistance, il n'essaya pas même de nier le fait. Il dit que son intention n'avoit pas été de maltraiter David qu'il n'avoit jamais vu que cette fois; qu'il étoit fâché de l'avoir blessé; que s'il avoit employé des voies de fait, il y avoit été forcé pour sa défense personnelle, et qu'il étoit prêt de paroître devant telle cour de justice qu'on voudroit lui assigner. Il ajouta que son caractère étoit bien connu, qu'il étoit déja venu autrefois à Dublin, et qu'il pouvoit citer plusieurs personnes respectables qui répondroient de sa conduite. Lord Rivers lui demanda son nom et le lieu de sa résidence. Il répondit qu'il s'appeloit Patrick Reilly; qu'il étoit marchand de chevaux, et qu'il demeuroit ordinairement à Chester, d'où il venoit pour faire son commerce. A ces noms de Chester et de Patrick Reilly, l'étonnement de Ned fut égal à sa satisfaction. Il oublia un instant l'ac-

cident qui étoit arrivé à David, pour se livrer à toute la joie d'avoir en son pouvoir l'exécrable meurtrier de mistriss Melville. Il admiroit les profonds décrets de la providence qui l'avoit déja choisi deux fois pour servir ses vues impénétrables; il garda quelques instans le silence, puis il s'écria :

„ Détestable et perfide assassin! Dieu, que tu as offensé, poursuit contre toi sa vengeance, et te surprend dans tes propres pièges. Tu ne me connois pas, mais je te connois moi, scélérat; je sais de quel forfait tu t'es souillé; j'étois présent, lorsque, sur la route de Bangor, tu attaquas lâchement deux femmes sans défense, dont l'une a été tuée d'un coup de fusil que tu as tiré dans la voiture. As-tu oublié ton ancien maître, M. Nicholson et ton infortuné complice Andrew Collins? „

Si le plancher de la chambre se fût entr'ouvert, ou si la foudre fût tombée

à ses côtés, Reilly n'auroit pas été saisi d'une plus forte terreur. Lorsqu'il jeta les yeux sur Ned, il ne put pas croire qu'il fût un homme, il le prit pour un être surnaturel que Dieu avoit envoyé sur la terre pour le confondre; il ne répondit rien, mais il tomba sans connoissance à ses pieds. Le reste de la compagnie, frappée d'étonnement, attendoit avec impatience l'explication d'une scène si singulière. Ned raconta en peu de mots les principales circonstances qui avoient trait au meurtrier. Quoique la découverte qui venoit d'en être faite, ne s'éloignât en rien des voies ordinaires de la nature, chacun cependant fut vivement pénétré de vénération pour l'être suprême qui, par des moyens inconnus, veille incessamment sur son ouvrage, et a le pouvoir de diriger tous les événemens au gré de son éternelle providence.

Reilly fut arrêté et remis entre les mains des officiers de justice; il fut

transféré à Conway, confronté avec Collins, et pendu en expiation de tous les crimes qu'il avoit commis pendant son abominable vie. Collins obtint sa grace de sa majesté, en faveur de son inexpérience et de son repentir.

David parvint à se rétablir; sa blessure se cicatrisa et en peu de tems il fut en état de vaquer à ses occupations accoutumées. Son aventure l'avoit un peu guéri du goût violent qu'il avoit pris d'abord pour les plaisirs de la capitale; il fit des réflexions sérieuses sur les dangers auxquels on s'exposoit dans les sociétés où il avoit été entraîné, et il se promit bien de mieux choisir son monde à l'avenir; du reste il se consola d'avoir eu la tête un peu fracassée, en pensant que cet accident avoit fait découvrir le scélérat de Reilly, et il étoit tout fier de partager avec son maître l'honneur de cette affaire.

CHAPITRE XXVIII.

Les équipages militaires de Ned ayant été apportés à l'hôtel, ce jeune homme parut, pour la première fois, au château royal dans son nouveau costume. Il eut l'honneur d'être présenté au lord lieutenant par lord Rivers, et de remercier son excellence du brevet qu'il lui avoit fait accorder. Le vice-roi fut frappé de la rare beauté de sa figure et de la grace qu'il développoit dans ses manières; il lui fit même, à cette occasion, un compliment fort honnête. Plusieurs officiers d'un grade supérieur, qui assistoient au lever du vice-roi, firent connoissance avec Ned, qui parvint à se faire distinguer dans la meilleure société du royaume. Sous les auspices de

lord Rivers, il fut admis dans les cercles les plus brillans, où son mérite lui assuroit un accueil flatteur. Les femmes sur le retour lui faisoient des agaceries auxquelles il ne répondoit que par de froides civilités ; les jeunes dames admiroient la noblesse et la régularité de ses traits, l'incarnat de son teint et tout l'ensemble de sa personne. Les hommes, sur lesquels sa beauté faisoit moins d'impression, rendoient hommage à son esprit et à ses qualités, et lui accordoient l'estime la plus sincère.

Fêté et recherché de toutes parts, un jeune homme qui auroit eu moins de bon sens ou qui n'auroit pas reçu une éducation aussi sévère que Ned, n'auroit peut-être écouté qu'une folle vanité, et se seroit abandonné au torrent des plaisirs séduisans qui sembloient naître sous ses pas ; mais Edouard avoit dans son cœur un gardien à la voix duquel il étoit accoutumé d'obéir. Il ne résistoit pas aux

sages conseils de cette conscience que nous avons en nous-mêmes et qui ne nous trompe jamais ; aidé de cette sainte assistance, il marchoit avec sécurité à travers les écueils qui sont parsemés sur la scène du monde. Ce fut en vain que les beautés de Dublin déployèrent leurs charmes, en vain les plaisirs s'offrirent à lui sous mille formes différentes, un amour vertueux remplissoit son cœur, il ne pouvait être souillé par aucune pensée ou aucun desir indignes de sa Cécilia.

Les lettres qu'on attendoit de lord Ravensdale arrivèrent ; il félicitoit Ned de son arrivée en Irlande, et il l'invitoit, de la manière la plus pressante, à venir passer quelques jours dans son château. Lady Cécilia avoit joint ses félicitations à celles de son père. Ned étoit dans le ravissement; la joie et le contentement brilloient sur sa figure, il se regardoit comme le mortel le plus fortuné du royaume, et il croyoit de bonne foi qu'il étoit im-

possible de goûter un bonheur aussi parfait que celui dont il jouissoit. Comme le parlement tenoit toujours ses séances, lord Rivers ne put pas l'accompagner ; mais son ami le capitaine s'offrit de le conduire auprès de son père, et le jour du départ fut fixé au lendemain matin. Si le chagrin est ennemi du sommeil, une joie excessive ne l'est pas moins, jamais nuit ne parut si longue à l'impatient Edouard.

A la fin l'aurore parut, le soleil éclaira l'horison de ses feux ; Ned se leva, et fit ses préparatifs pour un voyage tant desiré. Le capitaine, qui n'étoit pas si pressé, ne voulut point partir sans déjeûner : Ned étoit un camarade de bon appétit ; il apprécioit un bon morceau avec un goût aussi sûr que le plus fin gourmet ; cependant, dans la circonstance actuelle, il auroit volontiers jeûné tout le carême, plutôt que de renoncer à la partie de campagne projetée. Nos

deux jeunes gens montèrent à cheval, accompagnés de David et du domestique du capitaine; ils dirent adieu à Dublin, et laissèrent lord Rivers enterré dans l'édredon. A mesure que les dômes et les flèches de la capitale disparoissoient dans le lointain, le contentement de Ned devenoit plus vif; chaque toise qu'il parcouroit le rapprochoit de sa bien-aimée, il comptoit chaque demi-mille avec de nouveaux transports de joie. Ravensdale étoit trop éloigné pour pouvoir y arriver dans la journée; ils prirent des relais, et continuèrent leur route. Le pays étoit charmant, le spectacle de la richesse et de la pauvreté, de l'aisance et de la misère, qui s'offroit tour à tour à leurs yeux, exerçoit leur imagination, et servoit de texte à des dissertations philosophiques.

Nos voyageurs n'essuyèrent aucun accident dans leur chemin; le second jour ils aperçurent la façade

majestueuse du château de Ravensdale, qui dominoit sur les arbres environnans ; les tourèles qui le flanquoient n'étoient point habitées par des esprits ou des revenans qui traînoient des chaînes à minuit ; ni géant cruel, ni dragon enchanté ne s'opposèrent à leur passage. L'opulence, l'honneur et l'hospitalité étoient propriétaires du château ; la beauté, l'innocence et la vertu y faisoient leur résidence. Ned trembloit en approchant de Ravensdale, son cœur palpitoit avec violence, ses yeux troublés ne distinguoient plus rien. Les deux jeunes gens mirent pied à terre à la porte du parc, et s'avancèrent sous une allée couverte. Cécilia vint elle-même à leur rencontre ; banissant tout cérémonial, elle prit Ned par la main et lui présenta ses joues rosées ; Edouard goûta un plaisir si délicieux, qu'il lui auroit fait oublier un siècle de peines.

Le vieux lord étoit retenu dans son fauteuil par la goute; il reçut notre héros comme le libérateur de sa fille, il le combla de bontés. Ned se crut transporté dans l'Elysée; à la vérité, tout ce qu'il avoit lu ou entendu dire sur ce séjour si vanté du bonheur, ne lui sembloit pas comparable aux sensations inconnues, mais ravissantes, qu'il éprouvoit. Le capitaine ne remplissoit qu'un rôle secondaire sur la scène; quoique sa joie ne fût pas aussi vive que celle de Ned, cependant il se félicitoit de le compter au nombre de ses amis, et les attentions qu'il avoit pour lui faisoient également honneur à son cœur, à son discernement, à son rang et à son éducation. L'amitié la plus tendre et la plus vraie commençait à s'établir entre les deux jeunes gens. Le capitaine se regardoit comme son gardien et son protecteur, parce que Ned avoit un grade moins élevé que lui dans sa compagnie; Edouard au-

roit sûrement conçu de l'affection pour une personne qui appartenoit de si près à Cécilia, quand bien même le capitaine n'eût pas eu en partage les qualités aimables dont il étoit doué ; la parité de leurs âges (la différence n'étoit que de trois ans) leur faisoit trouver le même charme dans les mêmes amusemens. La bonté de leur cœur, la pénétration de leur esprit dévelopée par une excellente éducation, dirigeoient le choix de leurs plaisirs ; enfin, unis par des circonstances favorables, par les mêmes goûts, par les mêmes desirs, par les mêmes pensées, tout conspiroit à resserrer les nœuds indissolubles d'une amitié fondée sur une estime mutuelle.

Le rang du lord Ravensdale auroit peut-être été ailleurs un obstacle à ce qu'Edouard ne fût admis, d'une manière si intime, dans une famille d'une condition aussi élevée ; mais la noblesse d'Irlande n'a pres-

que conservé aucun des préjugés ni des servitudes de l'ancienne féodalité qui ont encore, chez les autres nations, un si puissant empire. La famille Ravensdale, qui possédoit une fortune très-considérable, joignoit aux sentimens les plus généreux, les manières les plus affables; quiconque tenoit la conduite d'un homme bien né, étoit sûr de recevoir chez elle une hospitalité franche et des égards honorables.

Ravensdale étoit un séjour où l'agrément se marioit avec la splendeur; cependant la magnificence y étoit éclipsée par une élégance admirable. Il auroit été difficile de trouver dans aucun pays un plus beau château; le pinceau de l'artiste pourroit plutôt le peindre, que la plume de l'écrivain. Il avoit été bâti par le premier lord de la famille sous le règne de Jean Ier. On l'avoit construit sur une hauteur d'où la vue s'étendoit sur plusieurs milles d'un pays très-riche

et très-cultivé, dont la plus grande partie appartenoit au noble comte. Le Shannon, ce fleuve si célèbre, sur lequel les vaisseaux peuvent naviguer, promenoit ses eaux majestueuses dans les domaines de lord Ravensdale ; après de nombreux détours, il se reposoit dans un lac de treize milles d'étendue, que l'on voyoit des fenêtres du château. Les bords de ce miroir liquide présentoient des scènes charmantes et variées. Là, des plaines immenses nourrissoient, de leur pâturage, un bétail abondant ; plus loin, s'élevoient dans les airs d'énormes rochers qui n'étoient accessibles qu'aux aigles et aux oiseaux de proie. Des arbres dont les racines sembloient toucher au fond du lac, couvroient les rochers de leurs ombres, tandis que le sommet bleuâtre des montagnes éloignées se perdoit dans les nuages ou réfléchissoit dans les vallées les rayons du soleil couchant. A l'Est, on découvroit les

tours solitaires d'un monastère tombé en ruines. Une fumée épaisse sortoit des toits de quelques chaumières où un repas grossier était préparé pour le souper des laboureurs. Le son de la clochette attachée au cou des genisses s'est fait entendre ; les agneaux par leurs bêlemens appellent leur mère, le villageois rentre en s'entretenant avec le voisin, les garçons, montés sur leurs chevaux, reviennent en chantant une complainte ancienne, les enfans expriment en sautant une joie bruyante, la nature est en repos, tout proclame l'harmonie et la paix dans les environs.

Les jardins de Ravensdale répondoient à la magnificence du château, et aux richesses du propriétaire. L'art des plus fameux architectes avoit été employé ; les points de vue avoient été habilement ménagés, la nature, tantôt sublime, riante, tantôt sauvage, y étaloit ses beautés.

Edouard passoit des jours déli-

cieux dans ces lieux enchantés, il jouissoit de l'aimable présence de sa Cécilia, il étoit dans le ravissement. La divinité de ce nouvel Elysée n'étoit guères moins flattée de la société d'Edouard; elle avoit pour lui un amour pur et délicat, c'étoit un sentiment généreux que les belles qualités de Ned lui avoient inspiré. Il est vrai qu'elle n'avoit point considéré sans indifférence les traits charmans et les graces du jeune homme; il étoit en effet impossible de le voir sans éprouver cette sensation douce qu'inspire la beauté. Cécilia voulut reconnoître, par toutes sortes d'attentions qu'elle prodiguoit à Edouard, l'accueil si touchant qu'elle avoit reçu dans la maison de son père. Elle renouvela l'usage des promenades et des parties de cheval, mais malheusement ils n'étoient pas seuls comme autrefois; ils étoient toujours accompagnés du capitaine Rivers, ou de quelques gentilshom-

mes et dames du voisinage. Cependant il avoit quelquefois le bonheur de se ménager la faveur d'un tête-à-tête. Les jardins renfermoient des bosquets, où une eau limpide serpentoit à travers des bords fleuris couverts de primeroses et d'autres fleurs champêtres; des bancs de gazons avoient été disposés sous des ormes et des chênes antiques; des temples rustiques et des hermitages s'élevoient sur des monticules; on y lisoit des inscriptions qui indiquoient l'usage auquel on les avoit destinés. Lady Cécilia ne se faisoit aucun scrupule de suivre Edouard dans ces promenades. Elle lui parloit des vertus de ses parens chéris, elle lui rappeloit les amusemens paisibles et innocens qu'ils avoient goûté ensemble; Edouard près d'elle étoit au comble du bonheur, les jours passoient avec la rapidité de l'éclair. Hélas! quelle auroit été sa félicité, s'il avoit été en son pouvoir de tou-

jours rester dans ce séjour enchanté! Son cœur, qui d'abord ne brûloit que pour la gloire, amoli par les langueurs de l'amour, ne respiroit que pour sa Cécilia. Son brevet d'enseigne dont il avoit été si fier, ne lui sembloit plus qu'une commission fâcheuse qui l'exiloit dans les plaines brûlantes de l'Amérique. Il frémissoit en pensant qu'aux plaisirs ravissans qui s'offroient tous les jours à lui, alloient succéder des scènes d'horreur et de tumulte; et qu'un élément perfide, séjour des tempêtes, alloit le séparer de sa bien-aimée. L'idée de son départ étoit la seule qui vint troubler ses transports. Cependant combien cette pensée devoit être salutaire pour son repos! L'avenir ne lui présentoit aucune probabilité favorable au succès de la passion qu'il avoit si imprudemment nourrie dans son cœur. Le pauvre Ned ne se flattoit d'aucune illusion, il savoit qu'il brûloit d'un amour sans

espoir, et tous les jours il prenoit la résolution de le renfermer dans les bornes de la raison et de l'amitié; mais un regard de Cécilia faisoit évanouir ses sages projets, et ajoutoit un nouveau degré de chaleur au feu qui le consumoit. Cécilia s'apercevoit de son émotion, elle regrettoit de ne pouvoir le délivrer du trouble qui l'agitoit. De tous les hommes c'étoit lui qu'elle trouvoit le plus aimable, c'étoit lui seul à qui elle eût desiré être unie. Quelquefois elle eût voulu être née dans le pays de Galles, et y jouir d'une heureuse médiocrité; cependant elle n'étoit pas insensible à la dignité de son rang, ni indifférente à l'honneur de sa famille. L'amour tendre qu'elle avoit pour son père égaloit son respect, et elle seroit plutôt morte que de lui manquer en la moindre des choses. Le comte de Ravensdale, fier de la noblesse de son sang, savoit rendre hommage au mérite et même le récom-

penser, dans quelque classe d'hommes qu'il le trouvât, mais il n'auroit jamais consenti à ce que sa fille se mésalliât par une union roturière, et Cécilia étoit bien déterminée à ne lui jamais causer une mortification aussi sensible. D'après toutes ces circonstances, elle se conduisit envers Edouard avec la franchise et la douce familiarité qu'une sœur auroit eue pour un frère. Ses discours et ses manières n'annonçoient que de l'amitié, quoiqu'elle eût peut-être desiré donner à ce sentiment une plus grande extension. Le pauvre jeune homme, qui comprenoit parfaitement le sens d'une conduite si réservée, répondoit aux attentions de Cécilia, avec une timidité et une modestie, qui ne faisoient qu'ajouter à l'intérêt qu'on prenoit à sa personne.

CHAPITRE XXIX.

PARMI les personnes de distinction du voisinage qui étoient particulièrement liées avec lord Ravensdale, le docteur Burton étoit une de celles qui venoient le plus souvent au château ; M. Burton étoit un ecclésiastique fort riche, qui jouissoit d'une excellente réputation. Il avoit fait ses études dans le même collége que le comte de Ravensdale, ils s'y étoient liés d'une amitié fort étroite, le tems en avoient resserré les nœuds ; cette affection mutuelle avoit été pour eux, dans plusieurs occasions, une source d'avantages. Le docteur, à une dévotion douce et éclairée, joignoit une vaste érudition qu'il ornoit de toutes les graces

de l'esprit et du bon goût ; les sentimens pieux du docteur n'avoient pas peu contribué à graver dans le cœur du comte les principes d'une morale sévère, ce sentiment d'une profonde vénération pour le culte de ses pères. Le lord Ravensdale s'étoit employé d'une manière utile pour améliorer le sort de son ami ; c'étoit par ses soins qu'il avoit été élevé a la dignité lucrative qu'il occupoit dans l'état ecclésiastique.

La famille du docteur étoit peu nombreuse ; elle étoit composée de sa femme et de deux filles. La cadette, miss Sophie, l'amie intime de lady Cécilia, étoit fort belle et remplie de perfections; l'aînée, miss Henriette, étoit aussi fort jolie. Ayant été élevée à Dublin, chez une de ses tantes, elle avoit demeuré fort peu de tems dans le pays avec son père et sa mère. A la mort de cette tante, elle étoit revenue à la maison paternelle, son éducation étoit en-

tièrement achevée ; cette bonne parente lui avoit légué, à son décès, toute sa fortune, qui pouvoit monter à 10,000 livres sterling. Si le cœur de Sophie eût été accessible à l'envie, une prédilection aussi marquée pour Henriette, auroit pu lui inspirer une si odieuse passion; elle vit au contraire avec plaisir la grande fortune de sa sœur; elle n'aimoit ni l'éclat ni les plaisirs bruyans, elle ne connoissoit que les jouissances pures et tranquilles que donne l'innocence; elle préféroit la société de Cécilia à tous les vains amusemens qui lui étoient offerts, et sa modestie rejetoit toujours les complimens dont la galanterie flatte ordinairement la beauté dans les cercles. Henriette ne pensoit pas comme sa sœur; elle avoit vu les sociétés les plus brillantes de la capitale, on y avoit comblé d'éloges ses attraits, un essaim de courtisans s'étoit disputé l'honneur d'attirer ses regards; les

plaisirs tranquilles de la campagne avoient pour elle peu de charmes, la maison de son père lui sembloit un véritable exil ; elle éprouvoit un ennui si épouvantable, qu'elle en desséchoit, c'étoit son expression. Le docteur voyoit avec peine sa fille donner dans des écarts aussi ridicules ; il pensoit aussi qu'une fortune de 10,000 livres, ne pouvoit point les excuser. Mistriss Burton, séduite par les grands airs de sa fille, applaudissoit à la conduite de Henriette ; elle l'admiroit, la caressoit et l'offroit à tout le monde, comme un modèle achevé de graces et de perfection.

Si une recherche excessive de parure peut être appellée de l'élégance, nous devons dire que miss Henriette en avoit toutes les manières. Mais la mode n'est pas toujours le type du bon goût, et j'ai lieu de croire que cette reine du monde se livre aujourd'hui à de

singuliers caprices dans le chef-lieu de son empire. J'adore la beauté, parée des mains de la nature; que l'art, avec des riens frivoles, relève ses attraits, j'y consens; mais hélas! quelle révolution! nos dames ont introduit un code d'ajustement si bizarre, que nous avons toutes les peines du monde à nous accoutumer aux goûts nouveaux. Un air cavalier, des expressions gigantesques, une démarche leste et hardie, des regards effrontés, une nudité peu desirable; voilà ce qu'on nous donne pour le meilleur ton possible. Ah! rendez-moi cette modestie douce, cette pudeur timide qui faisoient le plus bel ornement de la beauté, et je vous abandonne de bien bon cœur vos modes grecques, romaines, égyptiennes et étrusques.

M. Nettlefield, le père du jeune homme, dont il a été question dans l'histoire de M. Grainger, venoit quelquefois rendre des visites au

château de Ravensdale. La famille Nettlefield n'avoit jamais connu bien particulièrement la conduite atroce que le fils avoit tenue envers une personne aussi aimable qu'infortunée ; elle n'avoit rien su de bien positif sur les circonstances de cette honteuse affaire. Le jeune homme étoit en Amérique avec son régiment ; sa vie militaire étoit irréprochable, ses supérieurs lui rendoient cette justice. Ses amours étoient regardées, en Irlande, comme des folies de jeunesse fort naturelles ; les gens du bon ton en plaisantoient d'une manière tout-à-fait piquante, et les dames parloient avec bonté du jeune officier, parce que probablement le détail des suites malheureuses du crime n'étoit point parvenu jusqu'à elles. D'ailleurs, comme il étoit absent, les ames charitables pensoient qu'il y auroit eu peu de générosité à attaquer sa réputation qu'il ne pouvoit défendre. L'indignité des pro-

cédés du jeune Nettlefield avoit singulièrement prévenu Ned contre le père, qui vint au château de Ravensdale pour lui rendre une visite, ainsi qu'au capitaine Rivers, et les inviter à dîner.

M. Nettlefield père étoit encore dans la force de l'âge; à 45 ans il donnoit dans toutes les folies et les extravagances auxquelles la jeunesse se livre à 20. Il avoit été autrefois fort bel homme, et, comme son fils, il avoit profité de quelques agrémens naturels pour s'attacher une très-aimable femme; il est probable qu'il se seroit conduit envers elle d'une manière aussi horrible que son fils l'avoit fait dans une circonstance à peu près pareille, s'il n'eût été retenu par une considération majeure, je veux dire la fortune de la jeune dame, qui s'élevoit à 600 guinées de rente. Après avoir gagné son cœur, il obtint bientôt la main de sa victime, qui se maria malgré les conseils de ses amis;

depuis elle ne goûta pas un seul instant de bonheur et de satisfaction. Hors de son ménage, M. Nettlefield passoit pour le meilleur homme du monde. Tous les jeunes gens des environs raffolloient de lui. Sa maison étoit un rendez-vous de plaisirs, où les personnes bien nées étoient parfaitement reçues. C'étoit une agitation éternelle; on y voyoit des chevaux et des chiens de chasse; on y sabloit le champagne, enfin on y trouvoit tout ce qui pouvoit enflammer les passions de la jeunesse. Tandis qu'une société bruyante se livroit à tous les genres de folies, mistriss Nettlefield et sa fille, plongées dans la tristesse, cherchoient des consolations dans la lecture, ou des distractions dans quelques autres exercices. Elles pleuroient souvent sur la ruine qui menaçoit leur famille; le soir, quand M. Nettlefield revenoit ivre à la maison, son épouse étoit exposée à sa brutalité; elle étoit d'autant plus

cruelle, que personne ne lui supposoit ce défaut affreux, et qu'il pouvoit l'exercer en secret; elle étoit d'autant plus insupportable que celle qui en étoit l'objet, devoit moins l'attendre de celui dont elle avoit fait la fortune. Un tel caractère auroit été en horreur à tout le monde, s'il eût été connu; mais la conversation de M. Nettlefield étoit si engageante, ses manières étoient si douces et si polies que personne, excepté ceux qui étoient sous sa dépendance, n'auroit pu deviner qu'il étoit d'une humeur aussi noire dans l'intérieur de son ménage. Il étoit donc généralement aimé; on l'accueilloit par-tout avec distinction; le lord Ravensdale lui-même avoit beaucoup de considération pour lui, il le lui avoit même prouvé en lui prêtant 500 guinées pour le délivrer de créanciers pressans qui se disposoient à dévorer sa fortune en le faisant arrêter. Autrefois le comte alloit sou-

vent chez M. Nettlefield, il aimoit à s'entretenir avec les deux dames pour lesquelles il avoit la plus haute estime; mais les orgies fréquentes qui se célébroient chez cet homme dissipé, le genre de sociétés qui s'y rendoient, lui firent suspendre ses visites; ces sortes de rassemblemens, peu convenables à ses goûts, auroient nécessairement compromis la dignité de son rang. Cependant M. Nettlefield étoit toujours bien reçu au château; lord Rivers et le capitaine avoient souvent chassé et dîné avec lui. Ned et son ami ne purent pas se dispenser de rendre une visite à M. Nettlefield, et même d'accepter son invitation.

La maison de M. Nettlefield étoit située au milieu d'une plaine aride, quelques chaumières éparses l'environnoient. Elle avoit été autrefois couverte par un joli bois; mais la hache destructive l'avoit coupé pour fournir aux frais des vins, des par-

ties de chasse et autres amusemens. Une partie de la maison tomboit en ruines, le tems avoit fait des brêches assez considérables dans les murailles, et le propriétaire n'avoit pas les matériaux ou le crédit nécessaires pour les réparer. M. Nettlefield alla à la rencontre des jeunes gens, et les reçut à sa porte. Un jeune garçon, couvert d'une belle livrée avec des épaulettes d'argent, mais sans souliers et sans bas, prit leurs chevaux. Le délabrement des appartemens répondoit à la triste apparence de l'extérieur. La pièce dans laquelle ils furent introduits, ne paroissoit pas avoir été nétoyée depuis plus d'un an, et l'on voyoit encore sur le plancher les marques des libations qui avoient été offertes au dieu de la vendange. M. Nettlefield appeloit ces témoins de débauche d'*honorables indices*, et il disoit hautement qu'il les préféroit aux couleurs brillantes des plus riches tapis.

« Mes enfans, s'écria-t-il, dans ma maison, liberté pleine et entière. Je veux que mes amis soient ici parfaitement à leur aise, on aura soin de tout ce qui leur appartient, et leurs chiens mêmes seront toujours bien traités dans mes appartemens.

« Mais, dit Ned, mistriss Nettlefield ne doit pas approuver.....

« Oh, je ne la consulte jamais, depuis long-tems nous avons pris ensemble nos arrangemens, elle a ses amusemens et moi les miens, c'est dans l'ordre. »

« Est-ce que nous n'aurons pas le plaisir, dit le capitaine, de voir mistriss Nettlefield et sa fille ?

« Ah! aimez-vous mieux un mauvais sermon qu'une bonne bouteille de vin ? Ma femme et ma fille dînent actuellement avec M. le curé, ils sont tous trois farcis de dévotion, ils n'aspirent qu'aux célestes béatitudes ; à la bonne-heure, pour moi, je ne tiens qu'aux plaisirs de ce bas-monde. Je

ne vois ma famille que lorsque je n'ai personne à la maison. Nos dames sont presque toujours à l'église, c'est bien ; moi, j'y vais fort peu. *Liberté*, voilà ma devise ; je les laisse aller leur chemin, moi je suis le mien. »

« Vous avez parbleu raison, dit le conseiller Grogan (c'étoit un des invités), les Irlandais ont les meilleures femmes du monde, et ils savent très-bien comme il faut vivre avec elles. Je me rappelle d'un gentilhomme de mes amis qui a fini par ne plus vivre avec sa femme, en suivant la méthode que vous avez adoptée envers mistriss Nettlefield. A la vérité, la dame ne vouloit pas souffrir que son mari partageât aucun de ses plaisirs ; en revanche, elle avoit renoncé à toutes les douceurs qu'il pouvoit lui procurer. Le mari s'est prêté à ce nouvel arrangement avec plus de résignation que je ne l'aurois cru d'un homme de son caractère. A la fin il saisit l'occasion d'un différend qui

s'est élevé entre lui et sa femme pour rompre la glace. — « Ma chère mistriss Clappertongue, lui a-t-il dit, nous nous tourmentons beaucoup l'un et l'autre dans notre ménage, nous éprouvons une foule de contrariétés auxquelles il faut mettre fin. J'ai conçu un projet qui, j'espère, assurera notre tranquillité et nous fera vivre dans les meilleurs termes possibles. — Et quel est donc ce projet, M. Clappertongue, répliqua la femme? — Le voici, ma très-chère, nous allons partager nôtre maison en deux. — Rien ne peut m'être plus agréable. — Mais vous ne savez pas comment je prétends la partager? — Non, comment voulez-vous que je le sache? — Parbleu, ma chère, je vais vous le dire. Je prendrai le dedans, et je vous réserve le dehors; ainsi donc faites au plutôt vos paquets, la séparation sera faite avant le dîner! »

Mon ami s'est parfaitement trouvé de cet arrangement, et, depuis ce

tems, c'est le mari le plus heureux du royaume. »

M. Nettlefield se disposoit à commenter agréablement cette ingénieuse histoire, lorsqu'on vint annoncer que le dîner étoit servi. Ned n'étoit pas trop édifié de ces séparations matrimoniales; il étoit livré à des réflexions assez sérieuses, lorsqu'il se mit à table. La chère étoit excellente, et M. Nettlefield s'étoit surpassé dans le choix des services; Ned se plut à admirer l'inconcevable talent du maître de la maison, vrai professeur en cuisine; son art profond contribua à le réconcilier avec lui, et à affaiblir les impressions défavorables qu'il avoit prises sur son compte en le voyant et encore plus en l'écoutant.

Lorsqu'on eut desservi la table et qu'on commença à voir clair dans les affaires (c'étoit l'expression de Nettlefield), il donna l'ordre d'apporter les *munitions* : or, vous sau-

rez que les munitions en termes de grand buveur, sont les vins choisis et les liqueurs fortes. On porta des toasts à l'église, au roi, à la mère des saints etc., avec tous les honneurs imaginables; l'esprit et le patriotisme se disputoient à l'envi, l'avantage de trouver un objet digne d'une rasade ou deux. On vuida force flacons, et Ned commençant à sentir sa tête échauffée, songea à la retraite, mais elle étoit difficile à opérer. La porte de la maison étoit fermée; M. Nettlefield qui avoit inscrit le nom de *liberté* sur la principale entrée de son logis, ne permettoit, nonobtant la dévise, à qui que ce fut de sortir, jusqu'à ce que ses parties bachiques fussent couronnées par une ivresse générale. A la vérité, presque tous les convives ne demandoient pas mieux que d'être prisonniers; mais Ned et le capitaine figuroient mal dans cette orgie, ils vouloient s'échapper. Ils

prièrent, supplièrent, remontrèrent, mais en vain. Voyant donc qu'ils avoient affaire à des espèces de brutes, ils se résignèrent à subir leur destinée, et *jurèrent, mais un peu tard, qu'on ne les y reprendroit plus*. Excepté ce petit inconvénient qu'ils eurent à digérer, tout se passa de la manière la plus gaie et la plus folle. Le vin étoit excellent, on ne l'épargna pas. On rit beaucoup, tout le monde cria, dansa, chanta, excepté nos deux jeunes gens, et un gros fermier M. Shamrock, qui heureusement étoit assis entr'eux deux. Ce brave homme, étourdi par les fumées du vin, s'étoit endormi des premiers, et pour se mettre plus à son aise, il avoit défait ses bottes et s'étoit étendu sur un banc; Ned avoit l'adresse de jeter, sans être apperçu, son vin dans ces bottes qui étoient près de lui. De son côté, le capitaine avoit suivi le même exemple, et de cette manière, tous deux s'é-

toient préservés de tout excès, et jouissoient parfaitement de leur raison. Au point du jour, ils eurent la liberté de se retirer, et arrivèrent bien harassés à Ravensdale, où ils essayèrent de prendre un peu de repos.

CHAPITRE XXX.

M. Nettlefield ne bornoit pas seulement ses talens à bien ordonner un repas, à boire largement, il étoit encore expert en tous les jeux, et grand amateur de toutes sortes de divertissemens; Ned et le capitaine l'accompagnoient souvent à la chasse. Lord Ravensdale n'aimoit pas cet exercice violent; les plaisirs bruyans n'étoient plus de son âge, d'ailleurs, il avoit entièrement renoncé aux sociétés de M. Nettlefield; cependant,

malgré son aversion pour la chasse, il avoit toujours dans son écurie une quantité de chevaux superbes, qui étoient à la disposition de ses amis ou de ceux qui venoient le voir; quant à lui, son état valétudinaire ne lui permettoit pas de jamais s'en servir. Ned choisit pour ses plaisirs les plus beaux coursiers, et rien au monde ne pouvoit lui être plus agréable que cette facilité qui lui étoit accordée; sa passion pour les chevaux étoit extrême, aussi le voyoit-on courir tous les jours par monts et par vaux.

Un jour on chassoit un Renard, M. Nettlefield couroit les champs, Ned excédé de fatigues, s'en retournoit au château, espérant qu'il seroit bientôt suivi du capitaine qu'il avoit perdu de vue. Il cheminoit entièrement absorbé dans ses réflexions; il pensoit avec ravissement au bonheur dont il jouissoit alors; l'avenir s'ouvroit devant lui avec les couleurs les plus riantes; il avoit abandonné

la bride à son cheval, et le laissoit suivre la route qu'il vouloit prendre, persuadé qu'il arriveroit tôt ou tard à Ravensdale. Ned se trompoit, le cheval qu'il montoit avoit autrefois appartenu à M. Nettlefield, et l'animal desirant sans doute revoir les champs qui l'avoient vu naître, conduisit Edouard vers les lieux où on l'avoit dressé dans ses premières années. En chemin faisant, Ned parcourut un chemin de bruyères, au milieu duquel serpentoit un ruisseau ; une chaumière solitaire étoit sur ses bords, les ruines et la solitude qui l'environnoient, annonçoient assez qu'elle étoit l'asile de la misère. Ned s'arrêta un instant pour contempler ce lieu sauvage, et se désaltérer avec l'eau pure et limpide qui couloit près de lui ; une foible et pauvre femme, mais dont l'apparence étoit décente et vénérable, sortit de la chaumière ; elle tenoit dans une main un bâton qui

soutenoit ses pas chancelans, et de l'autre, elle portoit une cruche vuide; à sa démarche tremblante, Ned jugea qu'elle auroit bien de la peine à la porter lorsqu'elle seroit remplie d'eau. En voyant Edouard, la bonne vieille voulut se retirer; mais le jeune homme descendit aussitôt de cheval, alla à sa rencontre, lui parla de la manière la plus affable, s'empara de sa cruche, la remplit d'eau, et la porta lui-même à la chaumière. Cet acte de bonté, quoique léger en luim-ême, procura quelque consolation à l'infortunée qui en étoit l'objet. Il y avoit bien long-tems qu'elle n'avoit reçu de personne aucune marque d'attention ni d'intérêt, quoiqu'aucune femme n'eut plus besoin qu'elle des secours des autres. La vieille considéra Ned en silence pendant quelques minutes, ses regards annonçoient sa vive reconnoissance, quelques larmes s'échappèrent de ses yeux.

« Hélas ! madame, dit Edouard, il faut donc que vous ayez éprouvé de grands malheurs, puisque vous vous êtes condamnée vous-même à la solitude dans cette misérable chaumière, et que vous êtes aussi éloignée du commerce des hommes. »

« Oh ! monsieur, répondit la vieille, je ne suis pas absolument seule. Dieu est avec moi ; c'est lui peut-être qui vous a envoyé ici pour adoucir mes peines cruelles et sauver les jours de mon pauvre enfant : je vous en prie, monsieur, ayez la bonté de voir si vous ne pourriez pas faire quelque chose pour elle. »

La bonne femme conduisit Ned dans un petit réduit pratiqué dans la chaumière, par une cloison où une jeune fille d'environ huit ans étoit couchée sur un lit de paille, tourmentée par les redoublemens d'une fièvre continue. Le feu qui brilloit sur sa figure donnoit plus d'éclat à sa beauté, mais l'égarement

de ses yeux, la chaleur brûlante qu'elle ressentoit dans tout le corps, les violens battemens de son cœur, tous ces simptômes annonçoient qu'elle alloit bientôt être délivrée de toutes les calamités de ce bas monde.

Ned se connoissoit peu en médecine, mais il savoit saigner; il n'avoit appris cette partie de la chirurgie que pour soigner son cheval dans ses maladies; mais il avoit déja eu occasion de rendre utile son talent dans maintes circonstances, et dans la présente il fut convaincu que rien ne pouvoit être plus salutaire à l'enfant que la saignée. Il prit donc sa lancette qu'il portoit toujours avec lui, et, aidée de sa mère, il termina bientôt l'opération, qui apporta un soulagement prompt et visible à la malade. Ned étoit impatient de savoir quelle étoit la femme qui se trouvoit dans une position aussi déplorable; la pauvre vieille commença son récit en versant un torrent de larmes que le

chagrin et la reconnoissance faisoient couler.

« Mon nom, monsieur, est Alix Doran ; il n'y a pas plus de quinze jours que mon pauvre mari est mort sur le lit où vous venez de voir ma fille couchée, et qui, je crois, est bien prête à le suivre, si c'est la volonté de Dieu. »

« Est-ce que votre mari, interrompit Ned, est mort de la même fièvre qui consume votre fille ? »

« Non, monsieur, il est mort de chagrin ; c'est la fatigue et les veilles continues qu'elle a passées près de son père qui ont causé la maladie de ma pauvre fille. Hélas ! monsieur, nous n'avons pas toujours été aussi pauvres et aussi malheureux, nous n'avions jamais connu le besoin jusqu'à l'instant où le propriétaire de la ferme que nous occupions, prétexta notre âge avancé pour nous chasser et nous livrer à toutes les horreurs de la misère. »

« Quel est donc ce tyran ? »

« Peut-être le connoissez-vous, monsieur, c'est l'écuyer Nettlefield. »

« Oh, oui, je le connois, et je puis deviner aisément tout ce que vous allez me raconter; mais, je vous en prie, continuez votre récit. »

« Oui, monsieur, comme je disois, nous nous procurions toutes les choses nécessaires à la vie; notre ferme, quoique petite, fournissoit abondamment à tous nos besoins. Hélas! je ne serois pas si misérable si l'écuyer nous avoit laissé notre fils, et si Dieu ne m'avoit pas retiré mon pauvre mari. C'est la perte de mon fils qui a été le prélude de tous nos malheurs. »

« Que lui est-il donc arrivé ? »

« Il fut enrôlé comme soldat. Il y a deux ans qu'on leva dans le pays un régiment pour aller se battre en Amérique; les officiers avoient ordre d'enrégimenter un certain nombre de recrues. M. Nettlefield força tous

les fermiers d'envoyer leurs garçons dans le régiment de son fils, sous peine d'être chassés des domaines qu'il leur avoit loués; et plût à Dieu que nous eussions alors été chassés! je n'aurois point perdu mon mari et mon fils; nous serions restés ensemble et nous aurions trouvé d'autres moyens d'exister. Mon enfant a donc été engagé : on lui avoit promis 20 guinées, mais il n'en a jamais touché que 5, et Dieu sait s'il vit encore; je n'ai reçu aucune de ses nouvelles depuis qu'il est parti pour l'Amérique : on dit qu'on se bat tous les jours dans ce pays, et mon pauvre fils est peut-être tué. »

« Il ne faut jamais désespérer; je vais moi-même en Amérique, j'espère y voir votre fils et le ramener près de vous, couvert de gloire. »

« Je ne demande pas de gloire, je ne veux que la paix; mais, pour en revenir à ma malheureuse histoire, je disois qu'après le départ de

mon fils, son père resta seul pour faire le travail de la ferme : ma fille, qui est ici couchée, unissoit ses efforts aux miens pour aider mon mari; mais la charge étoit trop forte, le pauvre homme perdit courage et tomba malade. Lorsque nous ne fûmes plus en état de payer les arrérages de la ferme, l'écuyer fit saisir tous nos effets, même jusqu'à nos lits, et nous chassa impitoyablement; et sans l'amitié d'un fermier voisin, qui nous a donné cette misérable chaumière, nous n'aurions pas eu un abri pour nous réfugier Nous sommes ici, monsieur, depuis neuf mois : mon mari, tant qu'il a vécu, donnoit son travail à l'homme charitable qui nous a accordé ce toit hospitalier, et qui continue à nous aider dans nos besoins. Mon pauvre homme souffroit des tourmens affreux, son cœur étoit brisé; Dieu, comme je vous l'ai deja dit, l'a délivré des peines cruelles auxquelles il étoit en proie. »

« Ma bonne femme, je ressens bien vivement toutes vos afflictions; si vous voulez permettre qu'un jeune officier vous donne des conseils, je vous engage à ne pas vous livrer au désespoir. Je suis un de ceux qui ne rougissent pas de déclarer hautement qu'ils croient en Dieu, et que sa providence veille sur l'univers: peut-être est-ce lui qui a dirigé mes pas vers cette chaumière; car bien certainement mon intention n'étoit pas d'y venir; et s'il lui a plu de se servir de moi pour vous apporter quelques consolations, je le remercie de m'avoir procuré l'occasion de remplir un devoir si conforme à mes inclinations. Votre fille a été beaucoup soulagée par la saignée. Je reviendrai vous voir l'une et l'autre, alors je vous ferai savoir quelles sont les choses nécessaires pour sa situation actuelle. En attendant, elle aura besoin de quelques rafraîchissemens; pour vous les procurer, je vous prie

d'accepter ce peu d'argent jusqu'à ce que je sois de retour ici. »

Ned mit deux guinées dans la main de la vieille, et, sans vouloir entendre les remercîmens affectueux de la bonne femme, et les invocations ferventes qu'elle adressoit au ciel pour sa conservation et son bonheur, le jeune homme monta à cheval, et disparut en un instant.

Le capitaine Rivers étoit déja au château, lorsque Ned entra dans le salon ; il y trouva aussi lord Rivers qui étoit arrivé de Dublin ; il avoit amené avec lui un gentilhomme d'Angleterre, qui n'étoit jamais venu en Irlande, et avec lequel le lecteur fera connoissance dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XXXI.

Le gentilhomme qui étoit arrivé si inopinément à Ravensdale, étoit le vicomte Squanderfield, le lord qui avoit fait une cour si assidue à Lady Cécilia, lorsqu'elle étoit à Londres chez sa tante. Nous avons dit que Cécilia avoit été très-peu flattée des soins recherchés et des attentions soutenues du noble Squanderfield. Celui-ci cependant étoit très-avant dans les bonnes graces de lady Elisabeth Belmont, qui se laissoit aisément séduire par un grand nom et par les manières affectées d'un homme à la mode; et à ses yeux ce qu'on appelle le *bon ton* suppléoit à toutes les autres qualités. Lady Elisabeth avoit observé avec plaisir que sa nièce

sembloit avoir fait quelque impression sur le cœur du jeune lord pendant son séjour à Londres; elle étoit intimement persuadée que l'alliance d'un personnage aussi considérable avec sa nièce, seroit approuvée, non-seulement par Cécilia, mais encore par le père et le reste de la famille; elle s'étoit donc plu à recommander très-vivement le noble lord à son frère, le comte de Ravensdale; elle ne parloit qu'avec admiration, ou plutôt elle créoit les vertus, les talens et les agrémens du vicomte, parmi lesquels il en étoit un sur lequel elle appuyoit beaucoup, sur la fortune du lord, qui se montoit à 20,000 livres sterling de rente. A la vérité, lady Elisabeth n'étoit pas la seule qui prisât d'une manière aussi distinguée, les avantages pécuniaires du vicomte; plusieurs autres personnes avoient conçu une estime singulière pour l'opulent lord, d'après la connoissance qu'elles avoient

de ses richesses. Cet usage d'apprécier est assez généralement reçu depuis bien des siècles, et il s'accréditera peut-être encore plus chez nos descendans, malgré les progrès *rapides* de la philosophie et de la philantropie.

Lord Squanderfield étoit joueur et prodigue ; muni de ces deux qualités, il avoit mangé depuis quatre ans les trois quarts de son patrimoine, mais ses écarts de jeunesse n'étoient pas publiquement connus. D'après ces données premières, nous ne devons pas tenir grand compte au noble lord du discernement qui lui avoit fait apprécier sur-le-champ le rare mérite de la charmante Cécilia, ni de l'ardeur véhémente qui l'avoit entraîné à la poursuite de l'objet de ses plus chères pensées. Lord Squanderfield n'étoit pas d'une complexion fort tendre, et telle étoit son apathie pour le sexe en général que la beauté la plus parfaite ne l'auroit pu déci-

der à faire une seule démarche, et toutes les perfections de Cécilia n'auroient pas été capables de le déranger, si un attrait puissant ne l'avoit dirigé vers un but plus solide. Il raffolloit des grands biens de la riche héritière; au surplus le vicomte avoit un fond d'amour-propre si inépuisable, qu'il croyoit de bonne foi que lady Cécilia ne pourroit jamais résister à un mérite aussi prodigieux que le sien; s'il eut moins écouté les conseils de la vanité, il n'auroit jamais eu la pensée de prétendre à une personne aussi accomplie que la fille du lord Ravensdale. Elevé sous les yeux d'une mère extravagante, il étoit parvenu à l'âge de dix ans sans savoir lire, et depuis, toute son érudition s'étoit bornée à épeler ses lettres et à déchiffrer quelques pages. Comme il étoit fils unique, sa mère, qui l'idolâtroit, lui avoit laissé faire toutes ses volontés, tout le monde obéissoit à ses caprices,

aussi l'enfant étoit-il devenu un des plus mauvais sujets des trois royaumes. La science dans laquelle il excelloit, étoit celle des cartes ; le seul livre dont il faisoit une étude sérieuse étoit l'*académie des jeux*, ouvrage élémentaire et classique, indispensable pour l'instruction de la jeunesse. A la verité, il avoit payé un peu cher les hautes connoissances qu'il avoit acquises, et avec les sommes qu'il avoit dépensées à ce noble usage, il est probable qu'on auroit formé cent élèves dans l'art profond des Leibnitz et des Newton. Si les habitudes du lord étoient peu propres à lui concilier une sorte d'estime, sa personne, prise dans son ensemble, étoit également peu faite pour inspirer un sentiment tendre. Pâle et flutté, il ressembloit assez à ces plantes exotiques transplantées dans nos serres chaudes ; une température artificielle leur fait pousser quelques fleurs qui se flétrissent et

se dessèchent aussitôt qu'elles sont exposées au grand air. La nature lui avoit donné une constitution très-foible qui s'étoit encore détériorée par tous les vices de la capitale, et par la recherche continue de ces plaisirs bruyans qui, graces à la mode et au mauvais ton, sont devenus l'épidémie du siècle, et dont les ravages sont si visiblement fatales pour toutes les classes de la société. Cependant son rang lui assuroit un acceuil flatteur partout où il se présentoit ; à Ravensdale, il étoit certain d'être reçu d'une manière distinguée, quoique réellement il n'eut en lui-même aucuns droits pour prétendre à des égards particuliers.

Lors Rivers avoit fait connoissance avec le vicomte à Londres, dans la maison de sa tante, où il l'avoit vu plusieurs fois ; ils avoient contracté ensemble une espèce d'amitié qui peut durer quelques tems entre des jeunes gens du même âge et du

même rang, dont la principale occupation est de courir après le plaisir et de dépenser beaucoup d'argent au jeu et en folies. Lors Rivers fut enchanté de l'arrivée de son ami, et il se promit bien de lui faire rendre au château tous les honneurs qui étoient dus à sa naissance. Lord Squanderfield avoit fait confidence à lord Rivers du motif qui l'amenoit en Irlande ; celui-ci avoit fort approuvé l'alliance projettée et lui avoit promis de la favoriser de tout son pouvoir, tant auprès de son père qu'auprès de sa sœur. Le vicomte ne fut pas plutôt débarqué à Dublin, que lord Rivers l'engagea à partir sur-le-champ pour Ravensdale, cette apparition soudaine devoit produire un excellent effet, elle étoit une preuve certaine d'une passion véhémente qui ne pouvoit s'accommoder d'aucun retard ; d'ailleurs, le vicomte espéroit bien faire valoir l'énorme sacrifice qu'il avoit fait en

ne s'arrêtant point à Dublin, où des plaisirs nouveaux auroient dû l'enchaîner quelques jours.

Lord Rivers s'étoit décidé à conduire lui-même son ami dans son phaéton, quoique le parlement tînt encore ses séances; d'après une réception aussi flatteuse, lord Squanderfield ne doutoit plus de son prochain mariage avec lady Cécilia.

Les deux jeunes lords n'éprouvèrent aucun accident fâcheux dans leur voyage; le vicomte juroit et et tempêtoit dans les hôtelleries, il damnoit les valets et les servantes; M. Papillote, le valet de chambre de lord Rivers, s'étant amusé à faire quelques grimaces amoureuses à une chambrière, en avoit reçu une gourmade si violente, que son œil en étoit devenu tout noir. Lorsqu'ils arrivèrent le matin à la porte du parc de Ravensdale, lord Rivers fut frappé du spectacle majestueux qu'offroient la vue de l'antique châ-

teau, et la vaste étendue d'eau que formoit le Shannon dans les domaines de son père, lord Squanderfield étoit si sérieusement occupé d'un carlin qu'il portoit sur le bras, qu'il ne fit pas la plus légère attention aux objets qui l'environnoient. Il apperçut bientôt lady Cécilia qui se promenoit en voiture, et qui, ayant reconnu son frère, venoit à sa rencontre. Sa surprise égala son mécontentement, lorsqu'elle vit le personsage qui l'accompagnoit. Lord Squanderfield, averti par lord Rivers, descendit du phaéton, et tenant toujours son carlin sur le bras gauche, il eut l'insolente familiarité d'offrir son bras droit à lady Cécilia, en lui jurant sur son ame qu'elle étoit la plus charmante femme de l'Angleterre; il ajouta que son plus grand bonheur seroit de la *transplanter* à Londres; puis il affirma, avec un nouveau serment, qu'il n'y avoit qu'elle qui eût pu le décider à s'exposer au courroux

des flots, pour venir tomber aux pieds d'une divinité. La vue et les impertinences du vicomte avoient tellement déconcerté Cécilia, qu'elle ne savoit que répondre : son front se couvrit d'une modeste rougeur, que le lord interpréta de la manière la plus favorable, en la regardant comme l'expression visible des sentimens tendres qu'il avoit déja fait naître dans le cœur de Cécilia. L'amour-propre le plus déraisonnable étoit seul capable d'une pareille méprise; le présomptueux vicomte n'avoit inspiré à Cécilia que de la pitié et du mépris. Sa douceur et son excellent caractère lui firent dissimuler l'agitation qu'elle éprouvoit, par égard pour son frère; elle ne donna aucunes marques de ressentiment au lord, et elle lui permit de la conduire jusqu'au château.

Après quelques questions insignifiantes sur son voyage et sur d'autres sujets aussi peu intéressans, elle laissa

le vicomte avec son père et son frère; elle se retira dans son appartement, fort troublée de l'apparition soudaine du lord Squanderfield; l'arrivée du docteur Burton et de ses deux filles à Ravendale, vint heureusement la distraire de la mélancolie dans laquelle l'avoit plongé le présomptueux lord. La famille Burton, comme nous l'avons déja dit, étoit une des connoissances intimes du lord Ravensdale; elle étoit venue au château dans l'intention d'y passer la journée. Miss Henriette fut très-flattée en apprenant l'arrivée d'un lord d'Angleterre, qui devoit nécessairement faire du bruit dans les environs. Sophie, qui préfèroit aux dissipations bruyantes le calme des jouissances domestiques, se raprochoit davantage des goûts de lady Cécilia, qui gémissoit de voir interrompre les plaisirs tranquilles qu'elle goûtoit avec son amie dans les promenades solitaires de Ravensdale. Lorsque les

dames eurent fait leur toilette, elles descendirent, vers l'heure du dîner, dans le salon; elles étoient accompagnées par le capitaine Rivers et M. Evans. Le lord Squanderfield se présenta lui-même à la société, il fit des salutations plus ou moins profondes, suivant le rang de chacun; il passa devant Ned avec un air de protection, en le toisant des pieds jusqu'à la tête. Le jeune homme ne fut point déconcerté de ce ton de hauteur, et il en fut bien vengé par le vif attachement que lui témoigna lord Rivers, et par la préférence visible que miss Sophie lui accorda sur le cérémonieux vicomte. Cécilia, par un doux sourire, lui tint compte de l'humiliation que le lord avoit voulu lui faire éprouver. Ned, qui réunissoit les graces à l'esprit, qualités bien supérieures aux titres fastueux du vicomte, lui avoit pardonné son incivilité, en faveur des sensations délicieuses qu'elle lui avoit procuré.

Le docteur Burton avoit conçu pour Ned la plus haute estime. Il avoit reconnu en lui un goût sûr, un fond de connoissance assez étendu, et un respect profond pour la religion.

Le dîner étant servi, lord Squanderfield conduisit lady Cécilia à une des extrémités de la table, et s'assit à côté d'elle, sans faire attention que le lord Ravensdale n'étoit point encore placé dans son fauteuil. Lorsqu'on eut desservi, il s'engagea une conversation très-intéressante sur la situation des affaires publiques qui alors étoient dans un état critique. Lord Squanderfield ne prit aucune part à la conversation; il se contentoit, lorsqu'on lui adressoit la parole, de répondre oui ou non; l'attention du lord s'étoit entièrement portée sur des bouteilles de vin de Champagne, qu'il débouchoit assez rapidement. Echauffé par de fréquentes libations, le vicomte se leva de table, et posant un verre de vin sur une

chaise, il offrit de parier cent guinées que personne ne pourroit la franchir, sans verser le verre. Le lord Ravensdale étoit stupéfait, le docteur Burton levoit les yeux au ciel, Cécilia rougissoit de pitié et d'indignation, en pensant qu'un être aussi ridicule avoit eu la prétention d'aspirer à sa main. Les yeux pénétrant de Ned découvrirent aisément la cause de l'agitation de Cécilia; il la fixoit avec une attention continue; de son côté, Cécilia lut aussitôt sur le visage de Ned, les pensées qui l'occupoient, leurs cœurs se devinèrent. La société se leva de table pour se délivrer de l'embarras que lui avoit causé l'impertinente gageure du lord. Ce dernier, n'ayant trouvé personne disposé à couvrir son pari, s'endormit sur un canapé, incapable de tenir une conversation suivie, ni de se livrer à aucun exercice.

CHAPITRE XXXI.

L'EXTRAVAGANTE grossièreté de lord Squanderfield étoit un sujet de mortification bien amère pour lord Rivers ; lord Ravensdale lui-même étoit singulièrement prévenu contre le vicomte, qui cependant lui étoit annoncé par sa sœur lady Elisabeth Belmont, comme un homme du plus grand mérite. Le vœu le plus cher de son cœur étoit d'assurer le bonheur de sa fille par un mariage heureux, il fut donc sensiblement affecté de sa méprise. La famille de lord Squanderfield étoit assez illustre pour s'allier avec celle de Ravensdale; mais le sujet qu'on proposoit ne pouvoit qu'être infiniment désagréable à Cécilia et à ses parens, aussi le père

renonça à une union aussi monstrueuse. Rien au monde n'auroit pu décider le lord Ravensdale à favoriser une inconvenance aussi révoltante. Il consulta Cécilia elle-même sur le mariage projeté. Sa fille avoit pris le vicomte en aversion; le lord fut enchanté de la trouver parfaitement d'accord avec ses sentimens. Cet éclaircissement rendit à Cécilia toute sa gaîté; elle ne redoutoit plus les poursuites de lord Squanderfield, qu'elle savoit n'être plus appuyées par son père; elle avoit même pour lui des prévenances flatteuses, et elle ne négligoit rien pour lui rendre le séjour du château le plus agréable possible. Cependant cette apparence de bienveillance que Cécilia affectoit pour le vicomte, alarmoit singulièrement le pauvre Ned, il étoit triste et rêveur, il ne savoit à quoi attribuer le changement visible qu'on remarquoit dans les manières de Cécilia, devenues plus honorables pour

le lord Squanderfield; il s'imaginoit que la joie qui brilloit sur le front de sa bien-aimée, ne provenoit que du consentement que lui avoit accordé son père d'encourager les prétentions du vicomte.

« Grand Dieu! disoit Ned en lui-même, elle ne peut l'aimer! un ange, orné de toutes les vertus, ne s'abaissera jamais jusqu'à préférer un homme dont les sentimens (quelque soit sa fortune) sont plus vils que ceux du dernier de ses valets.... Elle ne peut l'aimer!... Cécilia est la maitresse de son cœur; mais l'honneur a-t-il jamais échauffé celui de cet odieux vicomte?..... Hélas! quel est mon délire? Malheureux Edouard! quel droit as-tu pour prétendre à l'amour de la fille du lord Ravensdale? As-tu oublié que la nature et la fortune ont placé entre vous deux une barrière insurmontable? »

Ce pauvre jeune homme avoit bu à longs traits dans la coupe énivrante

de l'amour, depuis son arrivée à Ravensdale. L'intimité dans laquelle il vivoit dans le château (il étoit considéré comme un des enfans de la famille); les promenades journalières qu'il faisoit avec Cécilia avoient alumés tous les feux de son imagination, il brûloit, il desséchoit. Il savoura avec délices ce poison délicieux, jusqu'à ce qu'un rival, portant l'alarme à sa tendresse., lui fit enfin connoître sa véritable situation. Il aperçut alors le précipice dans lequel il étoit près de tomber. Une agitation terrible s'empara de tous ses sens. Il se rappeloit la scène de la caverne dans le pays de Galles; le trouble qu'avoit éprouvé lady Cécilia, lorsqu'il avoit osé lui parler de son amour en termes si respectueux; il formoit mille projets: renouveler à sa bien-aimée l'aveu de sa passion, lui sembloit l'acte le plus violent de la présomption en délire; il étoit bien éloigné de rompre la promesse sacrée qu'il lui avoit faite

de ne plus l'entretenir de sa flamme; il ne vouloit point abuser de la confiance de lord Ravensdale, ni de l'hospitalité qu'il lui avoit si noblement accordée. Une conduite imprudente l'exposoit à perdre l'amitié du comte dont il avoit déja reçu, et dont il étoit encore prêt à recevoir des marques éclatantes; l'estime de Cécilia lui étoit enlevée, probablement sa présomption le feroit bannir de sa présence, et peut-être même de son cœur. Renoncer à la douce espérance d'être aimée de Cécilia, éteindre dans son cœur la flamme pure qui l'échauffoit, étoit un sacrifice bien pénible, c'étoit se détacher de la moitié de son existence, du seul objet qui captivoit ses affections. Ned sentoit la nécessité d'une détermination prompte, il la prit, et sedécida à la mettre sur-le-champ à exécution, en quittant Ravensdale. Il ne renonçoit point à l'espoir de revoir Cécilia dans des tems plus heureux; il brûloit de se

rendre digne de lui appartenir, et, se confiant dans la fortune qui souvent favorise les braves, il aspiroit à la gloire d'illustrer son nom. Son régiment étoit sur le point de s'embarquer à Cork pour l'Amérique. Il résolut de prendre un prétexte pour quitter Ravensdale avant l'époque de l'embarcation, qui n'étoit pas très-éloignée, et de saisir une occasion favorable pour faire part de son projet à lord Ravensdale et au capitaine Rivers.

La victoire que Ned avoit remportée sur lui-même, lui fit goûter une douce satisfaction cependant son pauvre cœur étoit toujours blessé ; mais le sentiment intime d'avoir fait son devoir, le soutenoit dans le choc des passions tumultueuses qui l'agitoient. Une résolution aussi généreuse ne tarda pas d'être récompensée ; la fortune lui préparoit un événement, où il déploya, au plus haut degré, la force,

le courage et l'adresse ; il eut encore le bonheur d'arracher lady Cécilia à un péril imminent.

A peu de distance du château de lord Ravensdale s'élevoit une montagne d'une forme singulière, d'où l'on découvroit une vaste étendue de terrein. Le point de vue étoit admirable. Arrivé au sommet, l'œil étoit délicieusement recréé par une platte-forme de plusieurs arpens, sur laquelle la nature avoit dessiné un vaste tapis verd parfaitement entretenu. Un des côtés de la pelouse étoit ombragé par une forêt qui touchoit à une chaîne de montagnes beaucoup plus hautes et plus escarpées ; l'autre côté présentoit une vaste terrasse dont le plan incliné étoit couvert de mousse et d'herbes odoriférantes ; la descente en étoit assez rapide, et elle se prolongeoit de plusieurs centaines de toises, jusques dans la plaine arrosée par le Shannon. Ce fleuve formoit en cet endroit

un grand lac sur lequel la vue parcouroit une étendue de plusieurs milles, et découvroit au loin des bois, des champs, des montagnes, des valées, des rivières et des villages.

La matinée étoit superbe et singulièrement favorable pour jouir du spectacle magnifique qu'offroit la nature dans les environs du château. On proposa de conduire lord Squanderfield à la montagne, et lady Cécilia consentit à être de la partie. C'étoit alors la mode pour les gens de qualité de porter le costume et d'afficher les manières d'un cocher. De jeunes lords avoient fait une science particulière de la conduite d'un phaéton, on briguoit avec fureur la gloire d'Automedon. Lord Squanderfield se piquoit de conduire miraculeusement; lord Rivers n'étoit point exempt de cette manie, comme nous l'avons déja observé. Le vicomte étoit singulièrement jaloux de dé-

ployer ses talens devant lady Cécilia qui assez imprudemment eut la bonté de consentir à l'accompagner dans le phaéton de son frère. Ned Evans étoit monté sur un superbe cheval de chasse qui appartenoit à lord Sqanderfield qui l'avoit amené d'Angleterre; lord Rivers et le capitaine les accompagnoient à cheval. La promenade étoit charmante, tout le monde arriva sans accident au haut de la montagne. Lord Squanderfield étoit debout dans le phaéton, les rênes abandonnées, flottoient négligemment sur le dos des coursiers, le vicomte admiroit ou prétendoit admirer la beauté du site que lady Cécilia lui faisoit remarquer, lorsqu'on entendit des cris d'alégresse qui sembloient annoncer la mort d'un renard. C'étoit Nettlefield qui poussoit ces cris, ce gentilhomme avoit par hasard dirigé sa course vers la montagne, et il avoit trouvé plaisant de surprendre la société par ce nouveau

mode de salutation. Les chevaux du phaéton, qui étoient très-fougueux, partirent comme un trait; lord Squanderfield étoit debout, lorsque les chevaux prirent le mords aux dents; la secousse fut si violente qu'il tomba renversé du phaéton et manqua d'être écrasé par la roue qui lui passa sur le corps. La pauvre lady Cécilia se tint fortement cramponnée au phaéton, dans une situation de terreur plus facile à imaginer qu'à décrire. Nettlefield éclata de rire, en voyant lord Squanderfield précipité par terre. Lord Rivers et le capitaine étoient pétrifiés, Ned seul eut assez de présence d'esprit pour suivre la course des chevaux, ils étoient déja sur la lisière du bois, ils étoient près de s'élancer vers la terrasse dont la pente rapide les menacoit d'une destruction certaine. Il dirigea son coursier avec toute la célérité possible vers la terrasse, et, se mettant entre elle et les chevaux qui s'avancoient au

galop, il se posta directement sur leur passage. Le superbe animal sur lequel il étoit monté ne broncha pas, mais il mourut sur la place, la flêche du phaéton lui étant entrée dans la poitrine. Ned étoit resté ferme sur cette espèce de rempart, le choc renversa Cécilia du phaéton, et Ned fut assez heureux pour la recevoir dans ses bras et pour l'empêcher de recevoir le moindre mal. Les chevaux du phaéton couverts d'écume s'arrêtèrent. Ils furent bientôt dégagés par lord Rivers et le capitaine qui étoient accourus; il n'y eut, dans cette funeste aventure, de réellement blessé que l'animal généreux qui avoit si bien secondé le projet de son cavalier.

La conduite de Ned Evans étoit au-dessus de tout éloge. Rien au monde n'auroit pu sauver Cécilia sans la présence d'esprit qui n'abandonna point le jeune homme, un retard de trois minutes auroit rendu inutile toute espèce de secours; les

premiers soins furent adressés à lady Cécilia, dont la terreur avoit été d'autant plus violente, qu'elle avoit eu le loisir de contempler le danger imminent auquel elle avoit été arrachée; sa reconnoissance fut sans bornes, lorsqu'elle réfléchit aux moyens qui avoient été employés pour la sauver. Elle reprit assez de courage pour remonter dans le phaéton, mais sous la conduite de Ned Evans, qui la ramena saine et sauve à Ravensdale. Lord Squanderfield préféra rester dans une chaumière du voisinage, jusqu'à ce qu'on lui eût envoyé une voiture pour le reconduire, en attendant il s'amusa à donner à tous les diables Nettlefield, Ned, l'Irlande, son projet de mariage, et tout ce qui l'environnoit. Nettlefield avoit sagement pensé que le meilleur parti qu'il eût à prendre étoit de s'éloigner. Le capitaine Rivers suivit le phaéton où Ned étoit avec sa sœur; lord Rivers, par respect pour la pairie, resta

pour tenir compagnie à lord Squanderfield.

CHAPITRE XXXIII.

AINSI se termina cette épouvantable aventure qui sembla ranimer les espérances d'Edouard ; il est certain qu'il avoit rendu à lady Cécilia un service beaucoup plus signalé que celui qui lui avoit procuré sa connoissance ; en la délivrant de l'attaque de deux bandits, il avoit donné sur la montagne des preuves d'un courage plus intrépide. Lady Cécilia ne fut pas plutôt descendue du phaéton qu'elle se rendit auprès de son père, où le capitaine Rivers la rejoignit bientôt, et raconta à lord Ravensdale toutes les circonstances effrayantes du danger auquel sa

sœur avoit échappé. Le capitaine étoit arrivé à la partie de son récit où les chevaux fougueux étoient prêts à s'élancer dans le précipice ; l'action qu'il mettoit dans sa terrible description, inspira au vieux lord une telle frayeur, qu'il trembloit de tous ses membres sur son fauteuil ; mais lorsqu'il eût appris l'action généreuse du jeune homme qui avoit arraché sa fille à une mort certaine, il la pressa contre son sein et versa des larmes de joie. Son esprit étoit si agité qu'il éprouva une légère indisposition, et fut obligé d'aller se coucher. Il chargea le capitaine d'aller témoigner de sa part à Ned Evans, combien il étoit touché et réconnoissant de son généreux dévouement, et de l'assurer qu'il n'oublieroit jamais combien il lui étoit redevable pour avoir sauvé au péril de sa vie les jours d'une fille chérie.

Ned se promenoit dans le jardin, il s'efforçoit de calmer l'agitation

que l'effrayant évènement du matin avait fait naître; il cherchoit la solidude et s'enfonçoit sous les berceaux solitaires du petit bois; il se rappeloit le péril éminent qui avoit menacé lady Cécilia; il se félicitoit d'avoir conservé assez de présence d'esprit pour l'en préserver ; lorsqu'il réfléchissoit à quel danger il s'étoit exposé lui-même, il étoit convaincu que la main puissante de celui qui protège, l'innocence avoit seule opéré le miracle de leur mutuelle délivrance. Plein de cette pensée, il se mit à genoux et adressa une prière fervente à l'Être suprême dont la providence veille sur tout l'univers. Ned étoit absorbé dans une méditation religieuse, lorsque le hasard conduisit le capitaine Rivers dans l'endroit où il s'étoit retiré. Il apperçut, à travers les arbres, Ned qui étoit à genoux; il s'imagina d'abord que le jeune homme dans cette humble posture, contoit son amou-

reux martyre à quelque beauté sauvage; mais lorsqu'il se fut assuré qu'il n'étoit question d'aucune déclaration tendre, le capitaine, qui vouloit faire quelques plaisanteries, renonça à son projet. Il sentit quel étoit le pouvoir de la vertu, il admira le caractère sublime de ce jeune homme qui, à une piété solide, joignoit un courage à toute épreuve. Il avoit la plus tendre amitié pour Ned, il conçut pour lui une sorte de vénération. Il s'arrêta pour ne point l'interrompre, et attendit dans un respectueux silence qu'il eût fini sa prière. Il alla alors à sa rencontre, et comme il ne lui parla pas de ce qu'il avoit vu, Ned supposa qu'il n'avoit pas été observé. Le capitaine le félicita sur l'étonnante bravoure qu'il avoit déployée, il lui fit part des sentimens de son père qui lui avoit de si hautes obligations; lui-même lui parla avec tant d'effusion et d'enthousiasme, que Ned se décida à lui dévoiler la

situation de son cœur, et à lui faire la confidence de son amour pour sa sœur; deux fois il fut sur le point de lui ouvrir son cœur, deux fois sa langue embarrassée refusa d'exprimer sa pensée. Le capitaine qui s'apperçut de son agitation, lui demanda s'il se sentoit indisposé; Ned lui répondit qu'il étoit parfaitement bien. Ils apperçurent alors lord Rivers et lord Squanderfield qui se promenoient dans le jardin; le capitaine alla les joindre, et Ned se renfonça sous un berceau.

« Grand Dieu, dit-il en lui-même, est-il rien de plus étrange? Pourquoi donc la parole a-t-elle expiré sur mes lèvres? Qui donc m'a empêché de parler? L'amour dont je brûle est-il donc si déshonorant, que je doive en rougir? Périsse cette pensée! ce feu est la plus pure de toutes les passions, il est une émanation du ciel. Oui, adorable Cécilia, je chérirai la flamme sainte que vous avez alumée dans mon cœur, elle est ma con-

solation, ma force, mon bonheur. »

Telles étoient les réflexions avec lesquelles Ned nourrissoit et justifioit une passion malheureuse; l'espoir le flattoit, la défiance le décourageoit, l'obscurité de son rang lui sembloit une condamnation sans appel.

Ned retourna au château où il trouva la noble compagnie qui l'habitoit; mais lord Ravensdale ni sa fille n'étoient pas assez remis de l'émotion qu'ils avoient éprouvée pour descendre au dîner. Je ne sais si lord Squanderfield avoit conçu de la jalousie contre Ned, ou s'il s'étoit imaginé que lady Cécilia regardoit ce jeune homme d'un œil plus favorable que lui-même; ce qu'il y a de certain, c'est que le lord laissoit percer un mécontentement qui n'annonçoit pas une grande considération pour Ned, et l'événement du matin avoit donné une teinte plus prononcée à sa mauvaise humeur. Les verres

circuloient gaiement après le dîner, et lord Rivers fit à Ned l'honneur de boire à sa santé, à celle du libérateur généreux de lady Cécilia. Le capitaine remplit son verre et porta le même toast; mais lord Squanderfield se refusa à faire raison aux deux frères, à moins qu'on ne changeât le toast; il ne voyoit dans l'action qu'on célébroit avec tant d'éclat qu'une extravagance complète dont lui seul supportoit les désastreux effets, il espéroit que M. Evans voudroit bien lui tenir compte de la perte de son cheval qui avoit péri d'une manière si cruelle et si peu nécessaire, cheval qu'il avoit acheté cinquante guinées, quelques semaines auparavant.

Ned Evans répondit qu'il lui étoit parfaitement indifférent que le lord bût ou non à sa santé, que son action avoit été l'impulsion du moment, et qu'elle lui avoit paru la seule capable d'arracher lady Cécilia à une

mort certaine; il ajouta que si le lord eût fait plus d'attention aux rênes de ses chevaux, s'il se fût plus occupé du précieux dépôt qui lui avoit été confié, le malheur dont il se plaignoit n'auroit probablement pas eu lieu; que, pour lui, il auroit été trop heureux de donner sa vie pour sauver celle de Cécilia ; que dès-lors il n'avoit pas dû balancer un moment à sacrifier un cheval qui à la vérité étoit d'un excellente race. Quant aux cinquantes guinées qu'il réclamoit comme le prix du pauvre animal tué, elles étoient d'une pitoyable considération pour lui, simple enseigne, en comparaison du plaisir qu'il ressentoit en pensant qu'il avoit eu le bonheur d'être de quelque utilité à lady Cécilia, plaisir si grand qu'il pouvoit assurer milord qu'il ne voudroit pas (tout pauvre qu'il étoit) l'échanger contre cinquante mille guinées. En disant ces mots, Ned se leva de table et sortit de la salle.

“ Ce petit monsieur est piqué, dit lord Squanderfield, mais, de par tous les diables, on ne m'excroquera pas le prix de mon cheval. „

Lors Rivers répliqua qu'il étoit surpris d'entendre milord se servir de pareilles expressions, que puisqu'il croyoit devoir demander un dédommagement pour la perte qu'il avoit essuyée, il étoit certain que M. Evans s'empresseroit de le lui accorder, parce qu'il le connoissoit d'un caractère trop généreux pour disputer sur quelqu'intérêt sordide. Il croyoit devoir en même tems informer milord que lord Ravensdale et toute la famille se croyoient tellement obligés envers M. Evans, qu'ils ne souffriroient jamais qu'il avançât le moindre schelling pour payer le cheval réclamé, qu'au reste, tout commentaire sur la conduite de M. Evans ne pourroit jamais diminuer la gloire d'une belle action,

ni affoiblir la reconnoissanee qu'ils devoient à son auteur. »

M. Evans rentra dans la salle et apporta avec lui une traite de cinquante guinées sur le caissier du régiment, qu'il présenta au lord Squanderfield, sans lui dire un sel mot ; le lord mit le billet dans sa poche en observant le même silence, la partie n'étoit plus tenable pour le vicomte ; sans le respect inviolable dû aux lois de l'hospitalité, lois sacrées en Irlande, lord Rivers et le capitaine se seraient empressés de témoigner à l'honorable lord le mépris et le dégoût que leur inspiroit sa présence, et ils n'auroient pas souffert qu'un arrogant personnage eût fait un si déloyal affront à leurjeune ami, pour qui ils avoient la plus haute estime. La société se sépara, les deux frères allèrent s'informer de la santé de leur père et de leur sœur; Ned alla se promener en refléchissant sur la nouvelle carrière qu'il alloit embrasser.

..

La soirée étoit charmante; une pluie douce qui étoit tombée une heure ou deux auparavant, avoit rafraîchi les boutons des fleurs prêts à s'entr'ouvrir; une odeur délicieuse s'exhaloit des arbrisseaux plantés avec profusion dans les promenades solitaires de Ravensdale; mille oiseaux dans le petit bois chantoient l'amour et célébroient le retour du printemps; toute la nature sembloit sourire et porter dans son sein bienfaisant la paix et la tranquillité qui sont le plus riche ornement des jardins d'Eden. Ned jouissoit du charme d'un spectacle aussi ravissant.

« Oh ! disoit-il en lui-même, quel démon jaloux du bonheur des hommes les arrache à ces heureux séjours, aux beautés de la nature et les pousse sur un élément perfide pour troubler la paix de leurs semblables, et porter sous leurs toits paisibles la mort et la destruction. Je serai moi-même bientôt associé dans ces disputes meur-

trières ; moi, qui n'ai de haine contre aucune créature humaine, je suis condamné à exercer toute l'énergie de mon esprit, toute la force de mon bras pour exterminer des hommes qui ne m'ont point fait la moindre injure. O guerre ! présent de l'enfer, je t'ai en horreur ! Cependant je vais me ranger sous tes drapeaux sanglans, c'est sous la tente du soldat que je pourrai seulement prétendre à la gloire, m'illustrer par des exploits qui me permettront d'aspirer à la possession de la divine Cécilia. O Cécilia, femme adorée !..... »

Comme il prononçoit ces derniers mots, Cécilia elle-même apparut, elle avoit entendu l'expression tendre de Ned ; l'air pur de la soirée l'avoit engagée à descendre dans le jardin ; retirée dans un bosquet et cachée par les branches, elle n'avoit pas encore vu Edouard ; mais ayant entendu prononcer son nom avec une ardeur passionnée, elle s'avança dou-

cement et apperçut, à peu de distance son libérateur. En se regardant fixement, une vive rougeur colora les joues de Cécilia, le cœur de Ned battoit avec tant de violence qu'il en avoit perdu la respiration; à la fin il rompit le silence.

« Oui, mon adorée Cécilia, lui dit-il, en lui prenant la main et en la serrant doucement contre son cœur, ayez pitié de l'amour qui me consume, ou bientôt je cesserai de vivre. »

« Oh! M. Evans, dit lady Cécilia, pourquoi me faire ainsi de la peine? est-ce ainsi que vous tenez la promesse que vous m'aviez donnée? »

« Ne parlez pas de promesse; je vous ai juré un amour éternel, je serois parjure si j'avois le malheur d'y renoncer. O! ma Cécilia, qu'il soit béni ce jour qui m'a donné quelque droit d'intéresser votre sensibilité! Graces soient rendues à la fortune, qui m'a procuré l'occasion favorable de vous déclarer combien je vous adore. »

La main de l'aimable Cécilia etoit restée dans celle de Ned, elle ne fit aucun effort pour l'en retirer; une larme, chaste comme la rosée du matin, coula sur sa joue brûlante. Le passionné Edouard osa risquer un baiser, tandis que Cécilia s'appuyoit mollement sur le sein de son amant. Les instans d'un si doux ravissement passèrent rapidement ; ils suffirent pour apprendre à lady Cécilia l'embarras cruel d'un pareil aveu. Elle permit à Ned de l'entretenir de son amour, son cœur noble et généreux le récompensa du silence qu'il avoit gardé si long-tems ; ellemême se livra à une douce joie, et jouit de bonheur de son amant. Edouard étoit dans l'ivresse, jamais il n'avoit éprouvé des sensations aussi délicieuses ; il pressa Cécilia sur son sein, et recueillit sur ses lèvres rosées le prix du plus tendre amour. Cécilia avoit toujours trouvé Ned fort aimable, et il avoit une part as-

sez considérable dans ses affections. Mais l'aventure du matin, où, graces à son courage, elle avoit échappé à une mort certaine, sembloit l'avoir presque décidée à accorder à Edouard autant de retour que l'honneur pouvoit le permettre.

CHAPITRE XXXIV.

LES instans de bonheur sont comme l'éclair qui sillone la nue, ils sont rares et rapides ; les sensations qu'il procure sont ravissantes, et si elles étoient prolongées, l'agitation violente qu'elle procure, pourroit peut-être la faire changer en peines cuisantes. La providence a donc sagement ordonné que les objets les plus éclatans seroient tempérés par quelqu'ombre, et qu'aux événemens les

plus heureux se mêleroit quelqu'amertume. Telle étoit la position de Ned Evans. Il soutenoit dans ses bras la plus aimable comme la plus aimée des femmes ; c'étoit sa divinité à laquelle il adressoit un culte pur ; il avoit joui du suprême bonheur d'apprendre, de sa bouche même, qu'il étoit aimé.

« Oui, mon Edouard, lui disoit-elle, la vérité et la reconnoissance m'ont arraché un aveu pénible ; vous connoissez les sentimens de mon cœur ; cependant je crains bien que nous ne soyons jamais unis. J'ai pour vous les dispositions les plus favorables, mais je ne puis disposer de moi ; mon père vous aime, vous estime ; il m'a même chargé de vous dire que sa reconnoissance pour vous ne finira qu'avec la vie : cependant, ô mon Edouard, s'il soupçonnoit qu'il existât entre nous une liaison intime, je sais que l'orgueil éteindroit dans son cœur les sentimens de

bienveillance qu'il a pour vous. Je sais qu'il aimeroit mieux nous voir tous les deux morts à ses pieds, que de consentir à notre union. Mon frère a encore plus de fierté ; et quoique je sois assurée de l'affection tendre qu'il a pour moi, si j'osois lui parler de l'attachement que j'ai pour vous, il deviendroit notre plus cruel ennemi. Voyez dans quel abîme de malheurs une imprudence pourroit précipiter votre Cécilia ! „

« Plutôt la mort, reprit l'impétueux Edouard ; mais dites, ma Cécilia (permettez-moi d'user du privilége de vous appeler par ce tendre nom), dites-moi, voulez-vous m'enlever toute espérance ? est-ce à l'instant où vous avez eu la bonté de témoigner quelqu'intérêt à mon sort, que vous voulez me réduire au désespoir ? „

« Non, M. Evans, mon desir n'est pas de vous désespérer ; mais, pour l'intérêt de tous deux, je vous conjure

de vous conduire avec la plus grande circonspection ; vous devez considérer quelle est votre situation : votre pays vous appelle pour soutenir la gloire de ses armes ; je connois trop mon généreux Edouard, pour croire que la voix de la patrie sera étouffée par les cris d'une femme. Hélas ! que de pleurs et que de regrets suivront votre départ. Mais puisque j'ai eu la franchise de vous faire l'aveu de mes sentimens, je dois aussi vous déclarer que je ne souffrirois pas que vous restassiez à Ravensdale livré à une honteuse oisiveté, quand bien même j'aurois le pouvoir de vous y enchaîner. L'honneur parle, il faut lui obéir, et je ne crains pas de vous l'avouer, votre gloire m'est plus chère que votre vie. »

« O incomparable Cécilia, que mon sort est glorieux ! votre cœur m'appartient. Oui, vous serez obéie, vous serez l'ange qui veillera sur ma destinée ; je suivrai vos ordres, je

vais marcher où l'honneur m'appelle, courir à la gloire dans les champs de la mort, et si je dois y périr, le dernier battement de mon cœur sera pour Cécilia, mon dernier souffle sera une prière pour son bonheur.

« Tous les jours j'implorerai le ciel pour qu'il vous préserve de tout danger, et si la mort vous attend dans les combats, mon Edouard trouvera un tombeau dans le cœur de sa Cécilia. »

« Non, je vivrai pour ma Cécilia, lui dit-il, en la serrant tendrement dans ses bras; l'amour et la fortune, qui ont déja fait pour moi des prodiges, ne m'abandonneront pas, ils me défendront dans la mêlée, sous leurs auspices; je jure de cueillir des lauriers que je viendrai déposer aux pieds de Cécilia. »

» J'espère que la gloire sera fidèle à l'honneur et à l'amour, et qu'elle me rendra mon Édouard couvert de ses trophées. Si vous conservez quel-

que desir de nous voir unis, il faut absolument renoncer à l'espoir d'obtenir actuellement ma main. Nous sommes encore jeunes, à peine si nous avons vingt ans l'un et l'autre; soumettons-nous à l'impérieuse nécessité; n'écoutons que la voix de la prudence, et gardons-nous bien de renverser, par quelqu'indiscrétion, l'édifice futur de notre bonheur. »

« Je me soumets, lady Cécilia, vous êtes la sagesse elle-même; j'obéirai à tout ce que vous me commanderez. »

« Je n'ai qu'une chose à demander pour l'instant, Evans; c'est que vous ayez bien soin de cacher à tous les yeux l'attachement que vous avez pour moi. J'ai répondu à votre franchise par une conduite pleine de candeur, j'ai dédaigné d'employer une affectation ridicule trop ordinaire à mon sexe; j'ai senti pour vous plus que de la reconnoissance, je n'ai pas rougi de vous l'avouer.

Reposez-vous sur ma constance et ma foi ; mais apprenez, en même tems, que je ne désobéirai jamais à mon père ; j'aimerois mieux mourir que de lui causer le moindre sujet de chagrin. »

« Aimable Cécilia, vous mettez autant de délicatesse dans vos refus que de charmes dans les graces que vous accordez. Comment pourrai-je vous exprimer toute la reconnoissance dont je suis pénétré pour la noble et généreuse confiance dont vous m'honorez ? Acceptez donc le vœu solemnel que je forme à genoux devant vous et devant Dieu : oui, dès aujourd'hui, je consacre ma vie à la vertu et à Cécilia ; je me dévoue à la cause de mon pays et de mon roi.... »

« Levez-vous, M. Evans, prenez garde d'être apperçu dans une pareille posture. Oui, mon Édouard, servez Dieu et votre pays, et soyez sûr de l'amour de votre Cécilia. »

Cette douce promesse fut scellée par un baiser de feu qui jeta leurs sens dans une ivresse délicieuse. Lorsque le ravissement qu'ils éprouvèrent fut un peu calmé, ils reprirent leur sang-froid accoutumé, et continuèrent à avoir l'un pour l'autre les égards ordinaires de la société. L'assurance d'être aimé de Cécilia étoit pour Ned la volupté suprême. Cécilia, quoiqu'elle eût fait l'aveu de son amour, ne perdoit rien de sa dignité qu'elle savoit parfaitement maintenir; à la vérité, jamais Ned ne s'oublia au point de lui manquer de respect. Cependant, quoiqu'ils observassent strictement les formes cérémoniales d'usage, ils se dédommageoient dans leurs conversations particulières qui devenoient de jour en jour plus intéressantes. Ned ne faisoit rien sans consulter Cécilia qui, prenant le plus haut intérêt à tout ce qui le concernoit, lui donnoit d'excellens avis pour diriger sa con-

duite. Elle approuva le projet qu'il avoit formé de partir immédiatement pour son régiment, qui étoit alors en garnison à Cork, prêt à s'embarquer.

Qu'importe, lui disoit-elle, que j'aie quelques jours de plus à vous voir, il faut vous rendre sur-le-champ à votre régiment ; mon père vous saura gré de cette démarche, et ce départ précipité préviendra les soupçons qui pourroient s'élever sur notre mutuel attachement. Qui sait ce que cet odieux vicomte aura l'audace de suggérer ? Il sait combien je le déteste, et je me suis apperçue que la bravoure que vous avez montrée dans une occasion périlleuse a excité dans son cœur une basse jalousie ; je suis certaine qu'il a conçu pour vous une haine violente, je dois donc redouter les effets de son ressentiment.

« Ne craignez rien pour moi, ma Cécilia, lord Squanderfield aime trop la vie, pour me provoquer. »

« Je suis rassurée sur le courage du lord, mais il aura peut-être la lâcheté de vous porter, dans l'ombre, des coups que vous ne pourrez voir ni parer. Je tremble qu'il ne trouve les moyens d'indisposer mon père contre vous. »

Comme Cécilia finissoit de parler, lord Squanderfield parut lui-même au bout de l'allée. Il étoit seul et se disposoit à aborder lady Cécilia, mais ayant apperçu Ned avec elle, il se détourna et suivit un sentier écarté.

« Il est passé de ce côté, dit Ned, pour méditer sans doute quelque noirceur, mais je me ris de sa méchanceté, et je le défie; je ne pense pas que votre noble père ait la foiblesse de recevoir aucunes impressions fâcheuses sur mon compte par les insinuations de cet homme. Mais, ma toujours aimée et adorée Cécilia, j'ai promis de vous obéir; vous quitter est pour moi un supplice affreux,

cépendant j'aurai la force de faire ce sacrifice, persuadé que ce sera le dernier que vous exigerez de moi. „

Comme l'heure du thé approchoit, les deux amans regagnèrent le château, affectant dans leurs manières un air d'indifférence, qui étoit loin de leur cœur.

Fin du Tome II.



